RÉCITS DE LA PLAINE

ET

DE LA MONTAGNE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

UNE TACHE D'ENCRE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 1 vol.
LES NOELLET . . . . . 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens) . . . . . 1 —
MA TANTE GIRON . . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE . . . . . 1 —
SICILE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 1 —
MADAME CORENTINE . . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI . . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE . . . . . 1 —
EN PROVINCE . . . . . 1 —
DE TOUTE SON AME . . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT . . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT . . . . . 1 —
LES OBERLÉ . . . . . 1 —
DONATIENNE . . . . . 1 —
PAGES CHOISIES . . . . . 1 —
LE GUIDE DE L'EMPEREUR . . . . . 1 —
CONTES DE BONNE PERRETTE . . . . . 1 —
L'ISOLÉE . . . . . 1 —

ÉDITION ILLUSTRÉE

LES OBERLÉ, un volume in-8° jésus, aquarelles et dessins de CHARLES SPLINDER.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

RENÉ BAZIN

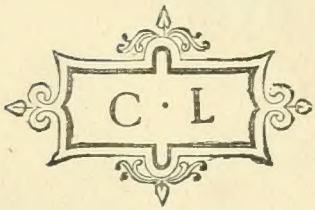
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCITS DE LA PLAINE

ET

DE LA MONTAGNE

70807
17/7/06.



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PQ
2193
B3R4
1907

RÉCITS DE LA PLAINE

I

JOURNAL DE ROUTE AU BORD DU RHONE

I

LA DESCENTE DE LYON A AVIGNON

Lyon, samedi 13 septembre.

Les paysages ont des parentés, tout comme nous. Je suis surpris de rencontrer tant d'Italie chez les hommes et dans les aspects de la région lyonnaise. Hier, par exemple, j'étais aux environs de Lozanne, et j'ai senti revenir, au premier regard, le souvenir des vignobles toscans. Ce sont les mêmes demi-montagnes, arrondies et fermes de contour, fertiles entièrement, vignées, rayées, pamprées jusqu'au sommet, à moins qu'un village ne s'y pose, avec ses maisons de pierre jaune, serrées et liées comme une

citadelle, et faisant dans le ciel des architectures. Pour que rien ne manque à la ressemblance, on voit des tours, parfois, sur les hauteurs, et, dans les vignes, souvent, des peupliers, bien fournis de feuilles et pointus comme des ifs, et qui dressent leur flamme verte sur la rousseur des terres. Le jour était pluvieux, avec des éclaircies splendides. Je pensais aux orages qui descendent de l'Apennin. Il y avait çà et là, dans le lointain, de ces silhouettes de hautes montagnes, qui ne font pas partie de la contrée où l'on est, mais qui la mettent au point, et rendent douces les collines.

La même comparaison me vient à l'esprit, à propos de certains Lyonnais. Une timidité habituelle peut donner le change aux étrangers qui passent et peut-être aux Lyonnais eux-mêmes. Ceux dont je parle n'en ont pas moins une singulière richesse et puissance de nature. Initiés, par le commerce de la soie et par tant d'autres qui en dépendent, au mouvement commercial du monde, ils ont ces vues générales, qui font qu'on a plaisir à les interroger, — car ils parlent peu, — une audace d'entreprendre qui semble contradictoire avec leur apparente réserve, une humeur indépendante que donne l'argent gagné avec effort, un goût vif, un goût noble pour le bien municipal. La cité leur est chère. Elle entre pour sa part dans leur luxe et dans leur ambition. Ils la veu-

lent et ils la font riche, bienfaisante, pleine d'asiles pour les malheureux, pleine d'œuvres, abondante en architectures durables. En même temps ces charitables sont des violents. Mille détails le révèlent, une riposte, un mot dur, un regard, un geste, où leur âme passionnée éclate en brusque aveu. Qu'y a-t-il de plus italien ? Et quoi d'étonnant, si Florence a donné à Lyon, jadis, le secret de son industrie et tant de maîtres tisseurs ?

Eh bien! supposez cette riche nature portée à sa plus haute puissance, affinée par l'hérédité, mûrie par la vie, agrandie par l'étude, et vous aurez quelque idée du guide merveilleux que je vais avoir, et que j'attends ici, quai de la Charité, à l'embarcadère des bateaux d'Avignon, qui partent à six heures du matin. Il est de ceux qui occupent une grande place en France, et, pour notre malheur, n'y remplissent point une fonction égale à leur mérite. On le redoute. Cet artiste érudit a le sens exact des réalités politiques. Ce causeur, dont la parole est sans rature, parce qu'elle est l'expression d'une pensée claire et brave, trouve toujours le mot qu'il faut, et il en a de terribles, quand on l'attaque ou qu'il attaque. C'est un exemplaire accompli de cette bourgeoisie opulente et ancienne, patricienne qu'elle le veuille ou non, libérale par expérience, soucieuse de l'intérêt public et jalouse des richesses d'art de la France. Au pre-

mier abord, sa solide carrure, son masque de Romain, ses yeux bleus dont la lumière ni la pensée ne se divisent ni ne tremblent, donnent l'impression de la force. A peine l'a-t-on écouté, que l'esprit de primesaut qui est en lui se révèle, et change la note. Quand on le connaît bien, on devine qu'il a souffert, que sa vraie puissance est dans son émotion, que la source est de ce côté. Mais cela n'est que pour quelques-uns.

J'attends encore deux Lyonnais, dont il y aurait plaisir à dessiner la physionomie originale et complexe, et que j'appellerais l'un M. d'Espagne, à cause de la parenté de son visage avec les énergiques figures rencontrées au delà des Pyrénées, et l'autre M. de Globe-Trotter, à cause des voyages lointains où l'entraîne, très attentif et observateur, la grande industrie qu'il dirige. Ils ne peuvent nous accompagner que jusqu'à Avignon. Mais nos projets vont plus loin. Savons-nous même jusqu'où ils vont ? Des souvenirs nous attirent, des rêves, des mots sonores, et c'est de tous côtés : Avignon, Arles, Saint-Rémy, Montmajour, les Baux, les Saintes-Maries-de-la-Mer, et d'autres.

Je me les répète, assis sur le quai, et pour charmer l'ennui de mon attente.

Quels noms à faire sécher la pluie !

Elle tombe cependant, très lyonnaise, fine et serrée,

soufflée par le vent du Rhône en écharpes qui se suivent, et se remplacent, et s'encrassent à courir les toits et les rues de la grande ville. A travers cette pluie qui fume ou cette fumée qui pleut, les maisons, les cheminées d'usines, les monuments prennent un air fané, et, en fermant à demi les yeux, on croit voir la terre nue et houleuse où ils furent bâtis. Les horloges commencent à sonner six heures. Sur le bateau à vapeur, vieux et mal aménagé, les marchandises tiennent plus de place que les voyageurs. Elles rapportent davantage, et nous ne sommes qu'un hors-d'œuvre. La machine siffle. Voici mes compagnons de voyage. Nous échangeons des poignées de mains mouillées, pendant que le bateau s'ébranle, se détache de la rive, et cherche à se glisser dans le chenal, entre les bancs de gravier. Du haut du pont de la Guillotière, des ouvriers et des ouvrières, qui se rendent au travail, regardent la manœuvre.

M. X... dit :

— Ce vieux pont de la Guillotière ! Deux conciles ont passé dessus !

M. d'Espagne dit :

— Vous savez qu'au premier siècle, les villes de Vienne et d'Arles étaient patriciennes ; Lyon commerçait, comme aujourd'hui. Mais les riches, une fois au moins, quand ils étaient morts, descendaient le Rhône et se faisaient enterrer aux Alyscamps.

M. de Globe-Trotter, regardant les façades qui fuient lentement en arrière et s'effacent dans la brume, dit à son tour :

— Notre industrie de la soie est établie dans les plus pittoresques pays du monde. C'est un des points par où elle me plaît.

Nous nous réfugions, à l'avant du bateau, dans une cabine vitrée où sont installés une douzaine de voyageurs de première classe. Personne ne rit, car l'heure est trop matinale et le temps trop mauvais; personne, pas même ce tout jeune ménage. Le mari a ses moustaches en cimeterre et ces yeux de guetteur inquiet, dont le Midi a gardé la tradition sarrasine, et la jeune femme porte une ombrelle verte à bordure rouge. Non, ils ne rient pas ; ils ne causent pas même. Toute l'animation est concentrée dans l'angle où sont groupés, attentifs à tout, heureux de tout, quatre hommes de grand labeur, qui prennent un congé, quatre hommes du Nord qui descendent vers le pays de lumière.

— Que ce Rhône est superbe ! Vous allez voir. Et varié !

— C'est le temps qui ne l'est pas !

— Une brume.

— Vous en verrez la fin avant Valence. La frontière des deux climats est de ce côté-là.

— Nous aurons un mistral fou.

— Alors, de la poussière dans Avignon... Vous ne connaissez pas Avignon?

— Mal.

— Et le monument des Jules dans la campagne de Saint-Rémy? Et les Baux? Et le musée d'Arles? Ah! monsieur, que de joies vous vous êtes réservées pour votre âge mûr! Mais ne perdez pas celles d'aujourd'hui en pensant trop à celles de demain. Regardez la rapidité de ce fleuve!

— Torrent de la source à l'embouchure, notre Rhône!

— Il est trouble et gris, en ce moment, parce que les glaciers l'alimentent. En hiver, il est souvent bleu.

— Et cette manœuvre? Étudiez ces mariniers du Rhône, réputés et méritant de l'être. Il est encore permis de citer du latin, n'est-ce pas? J'en aurai le courage. Ils sont si adroits, si sûrs: *nautæ periti.*

En effet, ils font une manœuvre difficile. Le bateau n'a pas encore tourné sur lui-même; l'espace lui a manqué; il a descendu le fleuve, le gouvernail en avant, et maintenant, à plus d'un kilomètre du point de départ, il faut tourner sur place, dans un chenal peu large, entre deux bancs d'échouage, et en plein courant.

Les *nautæ periti* ont raison de toutes les difficultés. Le bateau ne touche d'aucun côté. Il prend sa vitesse

de route. Nous sommes vraiment partis. Le ciel est uniformément gris, le ciel sans éclat, sans lueur, sans espérance. La pluie limite l'horizon. Cependant malgré sa beauté diminuée, j'admire ce Rhône torrentueux, qui roule ses graviers, sa boue, ses moires et son écume, dans une campagne de banlieue arrangée, et dont les futaies s'arrondissent et se relèvent çà et là, sur les collines, comme des bandeaux. Quels beaux détours brusques il a faits déjà pour lui échapper! Le paysage va changer à l'infini. La causerie ne tarit pas, dans le coin du salon vitré. J'aurais mille choses à noter. Je n'en puis dire que quelques-unes.

Huit heures.

On jurerait que le Rhône se heurte et s'arrête à cette barrière de coteaux en demi-cercle, devant nous. Arrivés près d'eux, nous nous jetons à gauche, tout à coup, par où le fleuve s'échappe, et nous voici devant Vienne, la ville qui fut fameuse, résidence impériale et capitale de royaume. A travers les hachures d'une pluie torrentielle, je n'aperçois que deux talus, dressés d'un mouvement égal et de même hauteur, comme deux ailes à l'essor, et des maisons blanches qui les couvrent et les relient. Par un singulier hasard, le village situé en face, sur l'autre

rive, s'appelle Sainte-Colombe. C'est lui qui doit voir l'image de la colombe, sur l'eau tournante et qui frémit. Des montagnes sont tout autour.

Encore un peu de chemin, encore un coude du Rhône, et nous passons devant Condrieu, qui n'a jamais rien eu d'impérial, bourg de pêche et de marine, tendu en arc sur la rive droite. Condrieu a un petit air italien, même aujourd'hui, des terrasses, des vignes en berceau, des façades que le soleil a rissolées comme des beignets. Ses femmes sont des dentellières; beaucoup de ses hommes sont employés sur les bateaux-mouches de Paris. Quand vous verrez affichées, dans quelque coin de banlieue parisienne, des « joutes lyonnaises », informez-vous du nom des principaux jouteurs et demandez l'origine. On vous répondra que ce sont des gars de Condrieu, élevés les pieds dans l'eau et la tête dans le vent du Rhône.

Onze heures.

Le beau fleuve! Il a taillé sa route où il a voulu. On sent qu'il la changerait pour un caillou qui lui déplairait, et que les ingénieurs n'y pourraient rien. Tout ce qu'ils ont pu, c'est de lui friser l'eau de ses bords. Ils ont construit des épis qui resserrent le courant et le relancent dans le chenal. « Quand on nage dans le Rhône, me dit un de mes compagnons

de voyage, et qu'on enfonce les oreilles dans l'eau, on entend le roulement des cailloux du fond ; il y a deux Rhônes superposés, un de pierres et l'autre d'eau. »

Chacun de ces épis parallèles excite et agite la masse du torrent ; mais, de l'un à l'autre, il y a comme des lagunes, une série de petits étangs cloisonnés, où l'eau s'étale, se repose, prend des reflets, et luit d'une autre lumière que le centre, comme le biseau d'une glace. En ce moment, toute la bordure du Rhône s'illumine. Les nuages se désagrègent. L'argent fondu tombe du ciel. L'eau des rives, l'eau tranquille s'en empare, l'entraîne avec elle, le ploie en longues écharpes, le porte jusqu'aux saules, qui en gardent un peu, comme une éclaboussure, à l'envers de leurs feuilles.

Car le vent vient de se lever. Il n'est pas encore « établi ». Il souffle du nord. Il nous arrive par rafales qui rebroussent les arbres. La campagne est verte, avec des foncées bleues. Elle est sauvage, depuis Saint-Vallier ; elle semble s'élargir pour mieux accompagner ce Rhône qui grandit d'heure en heure.

Onze heures quinze.

Voici Valence, à gauche.

— Et voici à droite son réflecteur, me dit M. X...

En effet, sur l'autre rive du Rhône, une masse rocheuse complètement dénudée, énorme, se lève à petite distance du fleuve. Elle est orientée du sud au nord. Et jusqu'à ce que le soleil ait dépassé son faîte, depuis l'aube jusqu'à midi, tout ce qui tombe de lumière et de chaleur sur ces parois de pierre doit rejaillir sur la ville. C'est un réflecteur et une coquille. Elle a, d'ailleurs, d'assez belles lignes, ce qui console peut-être. Elle porte les ruines du château féodal de Crussol, des tours, des fragments de murailles, à peine quelques saillies de plus que n'en avait la roche primitive. Et les couleurs se sont si bien fondues, qu'il faut presque avertir le passant pour qu'il distingue ce qui est de l'homme et ce qui est de la nature.

Le bateau reprend sa course. Sur l'eau du Rhône élargi, je vois voler, très bas, le premier cormoran, oiseau à l'encre de Chine, dont les ailes se trémoussent derrière le cou tendu. Je me rappelle des rencontres semblables. Je le connais. Il a besoin d'un peu de sel dans l'air qu'il respire et dans le poisson qu'il croque. Il annonce la mer, ou du moins que nous sommes déjà dans l'influence marine. Il est laid, gauche, vite devenu un simple point noir sur les grandes eaux, mais je le regarde encore, comme le messager qui m'a jeté une nouvelle et un rêve. Le souffle du mistral s'est régularisé et a pris de la force.

Il a rompu les nuages, qui s'en vont à toute allure vers le sud. Demain, en les apercevant, couleur de sang ou couleur d'or, les Arabes de Constantine ou d'Alger apprendront que le mistral a soufflé dans sa vallée préférée.

— Quel vent puissant et pénétrant! me dit M. de Globe-Trotter. C'est la marée d'air glacé qui se précipite des plateaux des Cévennes, et qu'aspire la Méditerranée. Elle roule sur toute la Provence, et je sais bien qu'on en médit, de Valence à Marseille. Mais c'est pourtant le mistral qui sauve le Midi; c'est lui qui brise les longues chaleurs de l'été; lui qui est chargé de la voirie et de l'hygiène publique, qui emporte les poussières, les insectes, les germes malsains, et les précipite dans la mer; lui qui remet de la vigueur dans le sang appauvri par le soleil!

Deux heures.

De vieilles maisons, poussiéreuses et craquant de partout comme des figues, couvrent la colline et la cachent. Un château les domine encore. Il les protégeait autrefois. Sur la façade qui regarde le Rhône, une inscription en lettres noires porte: « A vendre ou à louer ». Et c'est la seule tache, la seule faute de goût, dans ce paysage qui a pour fond une futaie de peupliers, arbres doux aux ruines, et une grande mon-

tagne rousse. La ville paraît pauvre. Mais on ne sait jamais, dans le Midi, si les choses sont pauvres ou simplement cuites. Je lis sur une enseigne, au passage : « Marius Sibiodon », l'Italie et la Grèce s'unissant pour nommer un marchand.

Trois heures.

La plus romantique des forteresses ruinées, la mieux faite pour l'aquafortiste d'autrefois et pour le photographe d'aujourd'hui : Rochemaure. Je me sens devenir Provençal en la regardant ; je me demande, avec une sorte de jalousie, s'ils en ont beaucoup de pareilles, ces bords du Rhin qui sont si renommés, tandis que les bords du Rhône !... Mon Dieu, qu'il faudra du temps, pour réparer toutes les injustices du monde ! Qu'ont-ils donc, là-bas, de si merveilleux à nous montrer ? Des pans de murailles, des restes de donjons et de cheminées tapissés de lierres. Il est vrai qu'ils appellent cela des burgs, et le mot suffit pour nous faire prendre un billet de chemin de fer. Le Rhône n'a que des châteaux, étant français ; mais il en a plus qu'aucun fleuve peut-être. Un guetteur, posté à la proue du bateau, ne cesserait de crier, comme un garde chef dans les battues, quand les perdreaux se lèvent : « Château à droite ! château à gauche ! château en avant ! »

Et que ce Rochemaure est donc joli ! Toute la cime d'une petite montagne avait été enveloppée de murs et de tours par un seigneur de jadis. Mais la cime était inclinée vers le fleuve et vers le soleil levant, de sorte qu'on pouvait voir, dans l'intérieur de la forteresse, des prés, des champs, des vergers, des troupeaux, et tout un village blotti contre l'enceinte féodale et protégé par elle. On voit encore les mêmes choses, beaucoup de verdure, quelques maisons de pauvres. C'est tout l'appareil de guerre et de force qui s'est rompu avec le temps : la faiblesse qu'il abritait a seule continué de vivre.

Trois heures quarante-cinq.

Voici la troisième fois au moins que le Rhône tourne à angle droit, et qu'il a l'air, pour nous qui descendons, de finir à quelques kilomètres en avant, au pied d'une ville et de sa montagne. C'est le motif favori de ce fleuve monumental et composé. Cette fois, la ville se nomme Viviers. Elle est toute en hauteur, avec sa cathédrale au sommet. Dès que nous l'avons dépassée, les montagnes s'écartent. Il n'y a plus, pour gêner le Rhône, qu'une falaise grise, bossuée, sculptée par les grandes crues, et que nous laissons à gauche. Il occupe alors l'étendue; il règne; il est le dominateur; on ne voit que

lui, ses rives, ses alluvions, son ciel, ses derniers nuages poursuivis par son vent poussiéreux et violent.

Quatre heures trente.

Le jour, comme la mer, a fini de monter. La lumière est étale. Avant de décroître, elle tend à se colorer, sans qu'on sache bien encore la couleur qu'elle prendra. Mais ce n'est plus du blanc. La lune, très pâle, sort des saulaies du fleuve. Les bords pierreux ont un éclat de marbre. Il fait froid... Subitement, une pente escarpée et lointaine, celle de Mondragon, s'illumine de rose. Elle a été choisie pour porter l'adieu de cette journée. C'est là que la vie va s'éteindre. J'observe que tous les passagers du bateau sont tournés de ce côté, et que pas un ne peut regarder longtemps ailleurs.

Six heures.

De grandes écharpes de brume traînent au-dessus des Cévennes, dont nous voyons seulement la silhouette, longues lignes de plateaux, qui tombent par étages successifs et se fondent dans les verdures. Nous sommes arrêtés le long d'un ponton ancré au bord du Rhône, en pleine campagne. Il commence a faire nuit. Sur la berge, dans l'éclaircie que trace un

chemin parmi les saules, une vingtaine de filles du pays sont accourues pour voir passer le bateau d'Avignon. Elles sortent de quelque fabrique; on peut les croire toutes jolies, elles ont des jupes rouges, roses, violettes, des châles, des capulets et le poing sur la hanche; elles mettent une note violente de couleur et de bruit dans l'immense paysage apaisé.

Sept heures.

Personne ne parle plus sur le bateau. Les lourdes brumes, les lourdes violettes de Parme aux pétales roulés se sont répandues en couronne autour de l'horizon. A peine si la violence et la piqûre du mistral permettent de rester sur le pont. Et cependant les quelques voyageurs venus de Lyon ou récoltés sur la route se rassemblent à l'avant. Nous arrivons. Des cloches lointaines sonnent sept heures. Nous voyons peu à peu se lever et grandir dans le ciel le clocher de l'église des Doms, et le faîte d'un château formidable, avec lequel la ville entière semble s'être fondue et ne former qu'une seule masse de ténèbres. Aucune lumière ne luit dans la ville. Un reste de jour coule encore avec le fleuve. Et tout le monde se tait, à cause de l'heure, et de ces vieilles choses glorieuses, dont l'ombre va passer sur nous.

Dimanche, 14 septembre.

Réveil au son des cloches dominicales. J'écoute ; je remarque tout de suite, à la brièveté des ondes, que le son est emporté très vite, très loin, dans le sens où coule le Rhône. On ne perçoit que le coup du battant de la cloche ; toute la vibration s'en va au sud, en queue de comète. C'est encore le mistral qui souffle, bien sûr... En effet, à peine ai-je mis le pied dehors, que je me sens enveloppé, puis percé par l'air vif et aigu, et que je me rappelle le mot d'un Italien, qui me disait d'une bise pareille et pour me la faire trouver douce : *E un' aria finissima !*

Nous passons sur la place Montante, au pied de ce château des Papes dont la silhouette seule, hier soir, avait ému déjà ce vague sentiment de puissance et de tragédie qui nous vient quand nous songeons au passé. La façade, sur la place, avec ses hautes ogives creusant les murs jusqu'aux créneaux, avec sa tour de gauche, qui veille sur toute la ville, et monte comme un clocher, a autant l'air d'appartenir à une cathédrale qu'à une forteresse. Elle semble surtout faite pour l'imagerie ; elle est merveilleuse sur la carte postale que je viens d'acheter. Et j'en demande pardon aux archéologues et aux architectes, mais l'immensité de son développement, parmi des cons-

tructions voisines qu'elle anéantit presque, me rappelle l'éblouissement qu'on éprouve en découvrant Westminster. Ici la pierre n'est plus noire comme à Londres : elle est jaune de soleil, elle garde un peu de tout celui qu'elle a bu ; elle doit le verser doucement sur la ville, dans les jours sombres, s'il y en a pour Avignon. Le mistral autour d'elle, et pour nous qui longeons les murailles, devient tiède, tout rempli, je suppose, de ces vieux rayons qui dormaient là et qui s'en vont, comme la volée des cloches, à grande vitesse, sur la Provence.

II

LA PROMENADE DES DOMS — LE MUSÉE CALVET VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON

Nous passons devant l'église des Doms, et voici la rampe et les avenues montantes de la célèbre promenade. Des arbres verts, des pins surtout, donneurs d'ombres fines, croisent leurs branches au-dessus de nous. C'est pour eux jour de chanson, comme souvent. Ils s'agitent et ils tremblent. Nous montons lentement, protégés par le grand éperon de rochers où ils sont plantés, et qui domine toute la plaine du

Rhône, encore pour nous invisible. Nous sentons l'étroitesse de l'abri, et nous en jouissons, comme sur un navire. Il fait doux pour cent pas encore : c'est un avenir.

— Quand nous redescendrons, tout à l'heure, me dit M. X..., je vous montrerai, dans le château des Papes, des restes, bien abîmés, des fresques de Memmi. Très haut, près des voûtes, sur les voûtes même, il y a quelques figures exquises. Il faut, pour les voir, monter sur une échelle... Le pauvre artiste du moyen âge, qui avait peint sa fresque à quarante pieds en l'air, ou placé sa statue au haut de la cathédrale, était heureux quand même : il avait fait sa part dans l'œuvre commune, et prié avec les autres.

Un coup de vent glacé, pénétrant et hurlant, m'empêche de répondre. Nous sommes sur l'esplanade qui termine la promenade. Quelques massifs, échevelés, nous séparent seuls de la balustrade, près de laquelle un seul homme contemple. Et c'est nous qu'il contemple. C'est le gardien. Il en a bien vu, de ces gens du Nord, arriver essoufflés, une main au chapeau et l'autre boutonnant le pardessus !

— Le vent d'ici, veut-il bien nous apprendre, dure trois jours, ou six jours, ou neuf jours.

— *Avenio ventosa*, murmure quelqu'un qui a lu le guide.

Devant des paysages immenses, comme celui qu'on

découvre de l'extrême pointe de la promenade des Doms, il est nécessaire de s'arrêter longtemps, car l'impression n'est pas une, et tant de choses sollicitent le regard et la pensée, qu'il y a trouble d'abord. En face, d'où vient la marée terrible et sans coupure du mistral, c'est la vallée du Rhône, qui n'a presque pas de printemps ou d'automne, mais qui, méridionale, garde en toute saison sa verdure terne, poussiéreuse, rehaussée par les saules de quelques moucheures d'argent. L'idée d'espace entre dans l'âme et l'épanouit. Il est doux de compter les points blancs et roses qui sont des villages ; il est doux de s'en aller jusqu'à cette colline ceinte et couronnée de tours, qui dentelle le lointain comme un autre Avignon. Mais, bien vite, — qui a jamais pu résister au charme de cette montagne ? — toute l'attention se repose à droite, sur la grande courbe unique dans ce vaste horizon, sur la seule montagne qui soit assez proche pour y prendre une importance de monument et d'architecture. Le paysage d'Avignon manque de lignes. Il n'a que les deux pentes du mont Ventoux. Mais celles-ci sont d'une parfaite beauté : la pente du Nord, abrupte, dressée comme dans un rempart contre le vent ennemi ; l'autre, tellement douce, lente, aisée et longue vers la plaine, qu'on y monte déjà en pensée aussitôt qu'on l'a vue, et qu'on y bâtit sa maison de rêve, abritée

et ensoleillée, d'où l'on pourra suivre, dans la paix des après-midi clairs, la fuite du Rhône à travers les villes d'histoire et les vieux oliviers. A la distance et à l'heure où nous sommes, le mont Ventoux apparaît comme une vague toute rose, un peu violette à sa base, nette de contours et transparente, comme un peu de lumière arrêtée et fixée. Si mes compagnons ne m'assuraient pas qu'il est entièrement solide, immobile, reconnu et mesuré par les géographes, j'aurais peur de ne plus le retrouver là, ce soir, quand je reviendrai : les nuages jouent si souvent aux montagnes, quand ils ont le temps de flâner !

Voilà vraiment le souvenir que j'emporte, et qui vivra en moi. Pour ne rien oublier, je regarde un moment plus près de nous, à droite et au bas du rocher, la ville d'Avignon arrondir dans la plaine ses toits jaunes, serrés d'abord, puis mêlés de jardins. Les tuiles poussiéreuses montent, descendent, et laissent entre elles, çà et là, des brisures qui sont des rues. Les clochers ne retiennent pas les yeux, les cheminées non plus ; le château des Papes est caché par les arbres. Dans ce décor tout proche et tout fané, sans ruines et sans vie, quelques minces détails révèlent seuls Avignon, et ce sont deux ou trois fenêtres à meneaux, ouvertes aux hirondelles, deux ou trois terrasses de vieux logis, entourées d'une balustrade sculptée, élégances d'autrefois, du temps

de ces richesses disparues ou diminuées, qui embellirent la ville : la garance, la soie, la vigne et l'olivier.

Nous avons passé plusieurs heures au musée Calvet. L'ancien hôtel du marquis de Villeneuve-Martignan a cette justesse de proportions, cette décoration mesurée, ces arêtes vives, ces perrons blancs, qui font de l'architecture du XVIIIe siècle quelque chose de si clair, de si net, et, par conséquent, de si français. On entre par une belle cour, et quand on a traversé le musée, qui est au fond, on trouve un rond-point de grands platanes et quelques massifs autour, dont le dessin, la verdure, et même un peu l'abandon, s'harmonisent à merveille avec la noblesse élégante des bâtiments qui les enveloppent. Je m'attarde à songer devant les deux étages de fenêtres closes, devant les colonnes ioniques et les galeries ajourées. Ah ! la jolie reliure, dont le livre a péri tout entier, avec l'esprit léger, et le cœur égoïste et sensible, et le bruit petit ou grand des personnages qui vécurent là ! Tout les rappelle et rien ne les remplace, ou ne leur ressemble. Je longe quelques bordures de buis, dont la feuille est nouvelle et la figure ancienne, et j'arrive ainsi près de deux marches de pierre blanche descellées, inclinées en sens contraire et qui précèdent une porte murée. Entre les pierres disjointes, un peu de terre s'est

amassé. Trois campanules en ont profité. Elles lèvent leurs longues pyramides contre le mur. Elles essaient de cacher les ruines. Le violet tendre de leurs fleurs est là comme un regret.

Et je vais voir le musée.

C'est une obligation souvent cruelle. En Avignon, je n'ai pas été trop déçu. Je pensais bien que ce seraient les débris, surtout, qui seraient émouvants, et j'ai retrouvé, en effet, une sainte Hélène blonde, au long cou florentin ; un masque antique brisé, aux yeux aigus, aux lèvres détachées et tendues par le cri; d'autres fragments encore, de ceux qu'on achève en rêve, et qui parlent longuement, comme un beau vers commencé dont la fin s'est perdue. Je ne sais pas ce qu'en disent les guides. Je sais seulement qu'ils signalent, comme une pièce « magnifique » un crucifix d'ivoire, sculpté en 1659, par Jean-Baptiste Guillermin, et qui mesure, assurent-ils, « soixante-dix centimètres de hauteur ». Il suffit de beaucoup moins pour toucher une âme. La mienne n'a rien éprouvé. Je n'ai admiré que l'ivoire. Plus heureux que moi, un visiteur de l'extrême Midi — je le devine à l'accent — chante et scande ce jugement, qui s'adresse à trois de ses compagnons attentifs et muets :

— Regardez-le bien, mes bons! C'est un chef-d'œuvre ! Un premier œil exprime la résignation ; un second la prière ; et cependant, le tout fait un complet.

Villeneuve-lès-Avignon.

Il est déjà tard et le soleil décline, quand nous sortons d'Avignon pour traverser l'île de la Barthelasse et les deux bras du Rhône, et visiter Villeneuve. Le mistral, bien entendu, n'a pas cessé de souffler, — trois, six, neuf. — Il trouve même ici, de l'autre côté du fleuve, sur le chemin qui remonte la berge, des ornières pleines de cette bonne et volante poussière méridionale, habituée à jouer avec lui, deux fois plus légère que celle du Nord, et qu'il lance autour de nous, et sur nous, et qu'il rabat contre le sol, et qu'il soulève de nouveau, et fait filer en tourbillons, par-dessus les murs des petits jardins et des bastides, jusque sur les feuilles des vieux figuiers, qui deviennent grises et sculpturales.

Villeneuve, ce n'est guère qu'un grand bourg noble, je veux dire un amas de maisons quelconques, autour de deux ruines que tout le monde n'a pas dans son voisinage : une chartreuse et le fort Saint-André.

Je connais peu de ruines plus lamentables et plus déchues que la chartreuse de Villeneuve. On entre par un portique du XVIIe siècle, fleuri de lourdes guirlandes, et aussitôt l'on tombe dans un dédale de ruelles, de couloirs voûtés, d'oratoires désaffectés, de cours et de cloîtres, où habite toute une population

de pauvres, ouvriers ou cultivateurs. Ils ont appuyé leurs masures aux parois de murs encore solides; ils ont démoli de la richesse pour ne bâtir que de la misère; ils ont défiguré, haché, rendu méconnaissable ce vaste ensemble de constructions, qui dut être, sinon aimable, du moins curieux et imposant, car on y rencontre des restes d'architecture de toutes les époques, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe. Et cependant c'est bien, puisque ce n'est point eux qui ont fait la ruine, et qu'elle peut servir à la vie. Nous errons quelque temps dans l'ancienne église devenue grange. Autour de nous, il y a des charrettes, des tas de foin, des planches, et au-dessus, deux chapiteaux superbes, à la naissance des voûtes: une tête de vieillard, geignant sous le poids qu'il supporte, et une sorte de chimère mélancolique et penseuse, qui fait peine à regarder. Il y a aussi des vivants: deux chats, des promeneurs d'Avignon, invisibles, qui passent en chantant, et, à la hauteur d'un second étage, dans l'ouverture d'une fenêtre, — cellule de prieur ou salle de chapitre, — une femme coiffée en cheveux, une méridionale, qui photographie l'intérieur de l'église. Il y a enfin une rosace comme aucune cathédrale n'en possède; car la muraille s'est effondrée à moitié, du côté de l'orient, et, par la brèche, c'est le fort Saint-André qui se lève, éclatant de lumière d'or et serti de ciel bleu.

Nous sortons, nous passons près d'un large puits tout tapissé, à l'intérieur, de fougères dont les feuilles, tendues vers le centre, forment des étages de clarté diminuante, jusqu'au miroir de l'eau. La cloche de la chartreuse sonne encore les heures auprès du puits abandonné. Un lambeau de cloître va de l'un à l'autre, et, par un passage voûté, usé, crasseux, on pénètre dans une grande cour.

Ce devait être le jardin du monastère. Il n'a plus d'arbres, plus de fleurs, plus de colonnettes ni de statues. Des logements d'ouvriers font le carré autour d'un terrain nu. Une planche de petits pois, avec ses rames, y représente seule le règne végétal. Vingt gamins, de tous âges, s'amusent dans la poussière et les débris. Mais, au milieu du carré, quelque chose du passé vit encore : une rotonde de pierre blanche, posée sur un tertre, découpant en plein ciel ses arcades élégantes. Elle est parfaite de proportions ; elle met une pensée d'art dans ce monde de misère ; elle abrite une fontaine. Tandis que nous la regardons, et que les ménagères, l'une après l'autre, y vont puiser de l'eau pour la soupe du soir, une toute jeune femme, du fond de la cour, là-bas, s'avance vers nous. Elle rit. A cent pas, je vois l'éclair de ses dents qui brillent dans le soleil. Un homme aussi jeune qu'elle marche à sa droite. Elle porte, à bras tendu, un lapin de choux qui se débat.

Toute la cour s'arrête de travailler ou de ne rien faire, pour voir passer la jeunesse. Une voisine m'explique que ce sont deux mariés de quinze jours qui emportent leur dîner. Je ne puis vous dire tout ce qu'il y eut de sympathies, dans la cour Saint-Jean, et d'attentions, et de sourires, et de mots murmurés, à cause de ces deux qui s'en allaient, avec leur lapin et leur air de triomphe, et qui disparurent sous la voûte.

Quelques minutes plus tard, nous sommes au pied des deux grosses tours du vieux fort en ruine, sur le point culminant de Villeneuve, très haut au-dessus du Rhône et en face d'Avignon. La force du jour est diminuée et changée en douceur d'adieu. C'est l'heure extrême où la lumière, encore directe, ne touche plus que la pointe des arbres, des collines et des toits. La poussière des routes s'y mêle et déjà quelque chose de l'ombre de la nuit. Toute beauté de paysage, si petite soit-elle, devient plus émouvante à ce moment. Et elle est ici complète et admirable : très bas, dans le creux du fleuve, une forêt de saules rebroussés par le vent ; au second plan, Avignon, étendu en longueur, et d'où surgit, droit au milieu, une falaise de rochers que couronne le palais des Papes ; au delà, enfin, et bien loin, une dentelle d'un mauve très léger, qui barre à demi la plaine du Rhône, et ce sont les Alpilles, dont je

rêve depuis si longtemps, et que la brume, ce matin, m'avait cachées.

Demain donc, nous passerons les Alpilles!

III

D'AVIGNON A SAINT-RÉMY — LE MAUSOLÉE DES JULES — PASSAGE DES ALPILLES — LES BAUX

15 septembre.

Nous avons quitté Avignon de bon matin, M. X... et moi. Nous avons loué un de ces landaus migrateurs qui roulent une trentaine d'années en Europe, voitures de baptêmes, de mariages, d'enterrements, d'excursions, et qui finissent leur carrière en pays musulman, sur les routes de Jérusalem, de Tunis ou d'Oran. La nôtre a encore des ressorts jeunes. Les chevaux pressentent une journée longue; leur trot est plein de réserve, et je m'étonne d'atteindre si vite le bord de la Durance. Beaucoup de sable, beaucoup de cailloux, beaucoup de ciel, beaucoup de vent. Quand on sort de la route plantée d'arbres, et qu'on s'engage sur le pont, comme c'est bien l'impression de la terre provençale qui vous saisit, de la terre pierreuse, ardente, qui ne doit pas sa beauté à

ce qu'elle produit, mais à la lumière qui lui sert de moisson ! O récolte de nos yeux, épis, buissons, forêts immatérielles, qui avez, plus que les autres, vos saisons et vos heures !

Au moment où nous traversons la rivière, toutes les ondulations légères, qui s'étagent de l'autre côté, ont leurs sommets couleur de mica, et leurs creux couleur d'olivier, et deux ruines les encadrent, une tour à droite, celle de Barbentane, deux tours à gauche, celles de Châteaurenard. Les vers du début de *Nerto* me reviennent à l'esprit :

Châteaurenard dresse au loin ses tours,
Comme deux cornes, au front d'un mamelon.
Mais le château qui est aujourd'hui à terre
Sans portes ni créneaux,
Avec les touffes de thym,
De phlomis blanche et de pariétaire
Qui y fleurissent au printemps,
Au lieu des dames de jadis...
Était encore fier sous la cape
Du Soleil : les Papes régnaient.

A la sortie du pont, nous entrons cependant au milieu de cultures très variées et de terres très fraîches, mais qui ne comptent pas dans le paysage, parce qu'elles sont basses. Les champs, étroits et longs, ne sont défendus que d'un côté, celui du nord. Contre le mistral, on a élevé toutes les barricades qu'on peut lui opposer utilement et sans

grands frais : des haies d'aubépine taillée, des haies de cyprès, des cordons de platanes coupés à deux mètres du sol, et surtout des claies de roseaux secs, liés en leur milieu par une grosse tresse. Ces palissades limitent étroitement la vue. Elle serait presque nulle, en beaucoup d'endroits, sans les Alpilles, qui commencent à monter au-dessus des arbres. Leur chaîne dentelée barre la route en avant, au delà de Saint-Rémy dont nous approchons sans hâte et sans impatience. L'apparition intermittente des Alpilles et la conversation de mon voisin rendent souhaitable la longueur du chemin.

— Regardez-les, me dit-il. Sont-elles du Midi ! Petites, mais affectant les plus grandes allures ! Elles ont toutes les formes et tous les accidents des plus hauts sommets, pics, aiguilles de rochers, falaises, plateaux, ravins, prés d'herbe rase en pente ; elles ont jusqu'à des taches de calcaire, pour imiter, chétives, les neiges éternelles !

Et c'est d'une vérité parfaite. Il étend la main, il démontre le tableau, d'Orient en Occident, tout l'horizon tout plein d'Alpilles.

— Ne leur demandez pas de forêts, ajoute-t-il. Elles n'en ont pas. Elles sont là pour la couleur et pour le parfum. Elles sont des porte-bouquets. Au printemps, elles embaument à rendre fou. C'est toute leur fonction.

Il rit lui-même de son enthousiasme : il est redevenu jeune ; il a l'âge qu'on ne perd jamais complètement quand on l'a eu. Mais combien n'ont eu que vingt ans, et n'ont pas eu de jeunesse !

Tout près de nous, les palissades de roseaux continuent de couper la campagne en longues bandes. Mais ces bandes de terre fine sont maintenant couvertes de fleurs qu'on cultive pour la graine. Je reconnais des zinias, des œillets, des balsamines. Il y a aussi, çà et là, au bord de la route, de grands carrés de cyprès bâtis comme des redoutes, et dont les arbres sont tellement rapprochés et feuillus qu'on ne peut voir à l'intérieur du champ qu'ils enveloppent. Chez nous, ce serait l'appareil d'un cimetière. Et d'ailleurs voici les premières maisons de Saint-Rémy, isolées encore, et la route qui commence à monter vers la ville. Mais les carrés sont trop nombreux. J'en découvre un qui a des brèches dans sa muraille de feuilles, et je me lève dans la voiture, et j'aperçois, abrités par les grands panaches sombres, tout un verger de grenadiers et plus de vingt fleurs de pourpre. Et je tire aussitôt de ma poche le livre du seul méridional d'entre les Lyonnais, du « chancelier du félibrige », M Mariéton, et je l'ouvre à une page que j'avais marquée, ou se trouve ce couplet en l'honneur du cyprès provençal : « C'est le cyprès d'Orient, haut, sombre, magni-

fique. Le Nord ne le connaît que chétif et noirâtre... Ici, ses larges haies, lustrées au roulis du mistral, protègent les champs cultivés. »

Je lis ces choses avec tout l'accent que j'y puis mettre, et le verger de grenadiers est déjà loin ; des femmes passent, en costume d'Arles ; une enseigne porte : « Honoré Roumanille, culture de semences » ; nous entrons dans Saint-Rémy.

Dix heures.

Ce n'est pas beau ce Saint-Rémy, dont le nom m'était cher depuis longtemps, grâce à Mistral. Des maisons quelconques ; des boutiques d'une banalité lamentable où se vendent les mêmes denrées ou les mêmes objets, dans le même décor qu'on retrouve dans toute la France. M. X..., qui devine ma déception, m'assure, pour la diminuer, que les arbres de la promenade sont des micocouliers. Mais je me défie. Je regarde les affiches, qui sont un document de premier ordre en voyage. Elles ont plus de couleur que la ville. Le préfet des Bouches-du-Rhône a pris un arrêté, que je suis loin de lui reprocher, « sur la divagation des chiens » ; un autre où il écrit cette phrase, sur laquelle le philologue et le chasseur peuvent également rêver : « La chasse à la grive et à ses congénères, au moyen de la glu sur les

cimeaux, est autorisée du 1er octobre au 15 novembre jusqu'à neuf heures du matin ». Un peu plus loin, le spectacle favori de la région : *toros* à Eyguières, taureaux à Sénas, *toros* à Graveson. Mais c'est le mur de la route de Maussane qui est le plus éloquent, le mur que nous suivons en quittant Saint-Rémy, et sur lequel je retrouve, dix fois de suite, la formule tout italienne : « Roger fait l'amour à Rosa ; Charlet fait l'amour à Madeleine ; Vincent fait l'amour à Anaïs... »

A peu de distance de la ville, les terres caillouteuses et montantes sont plantées d'oliviers et d'amandiers. Nos chevaux vont au pas. Nous commençons à dominer une plaine immense, d'un vert triste, qui n'a de bornes ni en arrière ni à gauche, ni à droite et que limite vers le sud, tout près de nous, la dentelle mauve ou mordorée de la montagne. Je sens revivre des souvenirs de Sicile. Je m'en vais, de toute la force de mes yeux et de mon cœur, dans la vallée où il y a tant d'inconnu pour moi, et où la lumière tremble, comme la vie. Je sens que la voiture s'arrête, et je ne m'interromps pas de regarder.

— Vous regardez trop loin, me dit M. X... ; la merveille est toute proche de nous.

Il disait vrai. A quelques pas de la route, sur un plateau d'herbe bordé par des oliviers, deux monu-

ments romains sont encore debout, un arc de triomphe et un mausolée, celui-ci intact, et non seulement célèbre, ce qui est presque commun pour les vieilles choses, mais digne de l'être. J'ai été si souvent déçu par les ruines, les tombeaux, les statues, les églises, les tableaux, et trompé par les livres qui les recommandent, qu'ici j'éprouve une joie véritable à dire : « Voilà une œuvre d'art admirable : plus belle qu'elle ne l'était il y a dix-neuf cents ans ; allez la voir ; elle n'est pas assez visitée, et cependant c'est une des plus pures visions de beauté qu'on puisse avoir. »

Les archéologues expliqueront que l'édifice a dix-huit mètres de hauteur et trois étages ; que c'est d'abord un soubassement carré, orné de bas-reliefs et posé sur de larges degrés blancs ; puis une construction également carrée, mais ajourée, percée de quatre arches, et enfin dix colonnes corinthiennes disposées en cercle soutenant une coupole et abritant deux statues debout, l'homme et la femme, tournées vers la plaine. Ils ajouteront que les proportions des diverses parties de ce mausolée sont parfaites, et que l'idée est élégante, de ce petit temple rond, sur un soubassement carré. Et ils n'auront pas tort. Mais ce que les mots ne peuvent rendre, c'est la patine du soleil et du temps, sur la pierre qui n'a pas essuyé la fumée et le brouillard des villes ; c'est l'atmo-

sphère où baigne le tombeau ; c'est le paysage qui accompagne de ses oliviers les degrés blancs du socle, de ses lointains mauves la partie médiane, et qui laisse monter dans l'air libre les fines colonnes grecques. Monument et paysage, ils ont été faits l'un pour l'autre ; ils s'embellissent l'un l'autre ; ils ne peuvent se séparer. Mon compagnon de voyage observe à demi-voix :

— Quand les choses se sont caressées ainsi longtemps, quelle harmonie !

Puis, comme un souffle d'air, tout embaumé de lavande, nous vient des montagnes prochaines, passe sur les olivettes et se répand sur la plaine :

— La reconnaissez-vous, la reconnaissez-vous, « la gueuse parfumée » ?

A quelque cent mètres de là, et pendant que nous retournons à Saint-Rémy pour prendre la route des Baux, nous croisons une toute jeune fille, qui monte pieds nus, dans la poussière. Elle est tout à fait grecque de visage, et robuste, et sombre de cheveux, et dédaigneuse jusqu'au tragique, quand le cocher lui demande en provençal où elle va, et qu'il n'obtient que deux éclairs de colère, dont nous sommes frappés, nous aussi, par voisinage.

Midi.

Depuis une demi-heure j'étudie ces amusantes Alpilles. Même de près, elles font illusion. Quelques oliviers sauvages, quelques genévriers escaladant les pentes, peuvent passer pour des arbres, là où il n'y en a point. J'ai l'impression persistante d'un chemin dans les Alpes véritables, à une grande altitude, parmi des roches à peu près lisses, d'un gris bleu, que les neiges viennent de quitter. Le mistral glacé qui nous pousse enhardit ma conviction. Les chevaux souffllent. Nous avons traversé une sorte de haute vallée, où quelques arpents, fraîchement labourés, font une tache minuscule qui rappelle la terre vivante. Pas une habitation ; pas un oiseau ; pas le moindre bruit. C'est bien la désolation des cimes. Nous suivons un long couloir, encaissé, sinueux, et je crois être loin encore de l'étape, quand la route tourne brusquement ; les murailles du ravin s'écartent ; l'ombre se dissipe ; un cirque s'ouvre au-dessous de nous, énorme, profond, hérissé de roches. Des blocs de pierre ont roulé des sommets, se sont heurtés, brisés, entassés au plus creux du cirque et sur les pentes ; ils ont couvert jusqu'aux moindres places où l'herbe pouvait pousser. C'est un chaos qui doit faire peur, la nuit ou les

jours de tempête. On assure que Dante le vit, et qu'il s'en est souvenu dans la peinture de son enfer. Nous nous arrêtons au bord de l'abîme subitement apparu, et, juste en face, sur l'autre bord, au ras du ciel éclatant, une grappe de maisons dévale la pente. Elle est mêlée aux rochers. Malgré la distance on distingue des fragments de tours et de murailles, des toitures sans tuiles, des étages coupés en deux ; on devine une ville écroulée, en miettes, où les quelques cabanes qui subsistent, bâties avec des débris, ont avec les ruines la parenté qui convient. Comment a-t-on pu établir en un lieu pareil, je ne dis pas une citadelle, la réponse irait de soi, mais une ville, la capitale d'un comté, une cour élégante et raffinée ? Comment pouvaient vivre, dans cette cuve de roches étouffante en été et sauvage en tous temps, les seigneurs, les poètes, les belles dames amies des fêtes, des chasses et des cours d'amour ? On se le demande d'abord. Puis on songe que la Provence est là tout autour ; que, de l'autre côté, doit s'étendre une grande plaine, douce à regarder, d'olivettes et de garrigues ; que l'horreur de ce cirque pierreux est, comme toutes les Alpilles, une « galéjade ». Et, en observant de nouveau la haute courbe d'en face, j'aperçois en effet, par quelques brèches, le bleu de la Provence qu'étoilent des villages blancs.

Le cocher, à ce moment, lève le manche de son fouet, et, montrant le cirque et la ville ruinés, dit, par surcroît :

— Voilà les Baux !

IV

MONTMAJOUR ET ARLES

Lundi 15 septembre, quatre heures du soir.

Elles sont déjà très loin, derrière nous, les chères Alpilles ; elles n'imitent point ces Alpes, dont la haute pensée grave domine tout un pays, et qui règnent tant qu'elles sont visibles ; non, non, trois petits tours, et puis s'en vont ; elles ont déjà repris leur rôle de décor ; en tournant la tête, nous les apercevons, barrant la plaine, comme un tortil de grès bleu, flammé aux arêtes. Nous approchons d'Arles. La campagne est chaude, bourdonnante et déserte. Les rares buissons de la route, confits dans la poussière, ont l'air de plantes artificielles, très fripées. Les oliviers, tordus sur les pentes, fixés dans l'attitude de rebroussement et de souffrance que leur a imposée le maître de la vallée, le mistral auquel on ne résiste pas, les oliviers font partie, comme les

Alpilles, comme les buissons, comme les champs qui montent légèrement aux deux bords de la route, et comme la route elle-même, de la sculpture du paysage. Pas une de leurs branches, pas une de leurs feuilles ne remue. Leurs troncs sont d'étranges bibelots de bronze japonais. S'il se lève, çà et là, un chêne, dans la coupure des collines, il est, lui aussi, de l'espèce non frémissante, il a les formes nettes du métal ciselé, et le reflet qui vient de lui n'est pas humide, comme l'éclat des verdures de saules ou de peupliers. La vie est toute dans l'air qui tremble et dans le mouchoir rouge d'une fille qui s'en va, lente et lointaine, parmi les oliviers.

Je cherche Montmajour chaque fois que la voiture arrive au sommet d'une ondulation.

— Le voici, me dit enfin mon compagnon, — celui que j'ai envie d'appeler mon maître, à mesure que je le connais mieux. — Regardez à gauche, ces masses d'architectures posées sur le même îlot de pierre. Comme elles meurent doucement, les ruines du Midi, pleines de soleil ! Elles éclairent encore quelque chose autour d'elles.

Sur un tertre rocheux, abrupt, qu'un tournant du chemin vient de découvrir, c'est bien une masse d'architectures qui se dresse, un donjon, deux tours épanouies par en haut, deux gerbes, plus dorées que de la paille ; derrière, un palais sans toit, plus blanc,

avec des fenêtres modernes ; en avant, une coupole, très basse, au ras des cimes d'arbres. La distance confond encore les plans, mais les nuances les indiquent déjà.

— Vous allez voir une bien curieuse juxtaposition de monuments, reprend M. X... Ils se sont groupés étroitement, sur le même piédestal, au cours des siècles, couvent immense du XVe, église du XIIIe, donjon du XIIe, une chapelle du VIIIe, et tout en bas, dans un replis du rocher, une chapelle du IIe siècle qui renferme, dit-on, la grotte de saint Trophime. C'est un musée en plein vent.

Nous fûmes bientôt au milieu du musée, précédés par une vieille femme qui voulait à toute force réciter le boniment dont elle vit, — pourquoi ne met-on pas simplement des phonographes dans des niches, avec un bouton d'appel ? — et qu'il fallut convaincre pécuniairement que nous la dispensions de corvée. Elle s'étonna. Muette, hagarde, enveloppée de laine grise, boitant, sans faire de bruit, d'une pierre sur l'autre, elle avait l'air de fuir devant nous comme un chat-huant blessé. L'îlot de Montmajour, la falaise bâtie dont nous suivions l'arête, baignait dans la lumière chaude ses murs encore debout et ses murs écroulés, pensées de tous les âges, devenues plus ou moins difficiles à reconnaître, ou tout à fait vaines et confondues sur les

pentes. Les éboulis, mêlés de figuiers et de touffes de lavande, descendaient jusqu'au sol humide de la plaine, où il y avait des vignes.

Et j'écoutais, puisque nous nous taisions, et je cherchais, dans le silence, le bruit des abeilles, qui devaient être innombrables dans les vignes, à ces heures de vendanges. Mais je n'entendis que les moucherons, qui couvraient tout de leur fanfare. Invisibles et sonores, ils devaient occuper l'espace au-dessus des vignes, et par delà les terres basses qui suivaient, jusqu'à la ville étendue au sud-est, et dont les sept clochers, dominant les maisons, n'avaient pas de rondeurs d'arbres autour d'eux. Concert prodigieux, où le moindre souffle de vent mettait un long point d'orgue. Ils chantaient frénétiquement, les milliards de moucherons. Ils célébraient la vie rapide, la joie de voler, le goût du sang des bêtes, la Crau toute prochaine, la Camargue non lointaine, pays d'éclosion sans pareils. C'était aussi un chant de guerre. Les appels de trompettes éclataient, s'approchaient, passaient en tourbillons, et l'harmonie était rompue, qui unit le chant des bêtes aux vibrations de la lumière. Je regardais au-dessous de moi le cirque de vignes, et je voyais la bataille contre les Sarrasins, qui jadis eut lieu là, au pied de Montmajour, et les escadrons de cavaliers lancés au galop de charge et soufflant dans des cornes de cuivre.

— Qu'est ce que vous faites là? cria M. X... Vous vous obstinez devant un fragment de mur informe! Et du xve siècle, encore! Venez voir ce beau viiie!

Je descendis, sans avouer mes Sarrasins, du côté où la colline s'amincit et s'abaisse en éperon, et, presque tout en bas, au premier renflement du sol et à quelques pas de la route, je retrouvai mon compagnon qui levait les bras vers la chapelle de Sainte-Croix.

— Est-ce beau! Est-ce beau!

Il admirait avec ses bras levés, avec ses yeux plus clairs, avec ses haussements d'épaules qui valaient une exclamation, avec la jeunesse d'émotion des vrais artistes, un chef-d'œuvre, en effet, une chapelle en forme de croix grecque, intacte, d'une merveilleuse pureté de lignes et dont les toits aplatis, les parois, la coupole, sortis de la même carrière et travaillés par le même temps, avaient pris, jusqu'à la splendeur, ce qu'il faut à la pierre de mousse et de soleil pour ne plus être nue. J'admirai à mon tour. Je m'avançai. Je remarquai que partout autour de l'église, le plus près possible, des tombes avaient été creusées, anciennement. On mettait son sommeil à l'abri près du Veilleur divin. La roche est hachée d'entailles parallèles, longues de quelques pieds, dans chacune desquelles un corps fut enseveli. Mais douze siècles ont passé, et combien de tristes jours!

Les tombes ont été ouvertes, profanées, abandonnées. En ce moment où je visitais Montmajour, elles ressemblaient à d'étonnantes plates-bandes, étroites, régulières, fleuries de trèfle incarnat. C'est la seule inscription qui soit demeurée. Elle est commune à toutes, et chaque printemps la renouvelle.

Comme je songeais à ces disparus, j'entendis un rire de femme, au sommet de la route qui longe les ruines, et je ne vis rien d'abord qu'un peu de poussière. Puis j'aperçus une carriole, lancée sur la pente à toute vitesse. Tout était jeune, la peinture des roues éclatantes, le grand alezan qui galopait et qui portait haut la tête et la secouait comme une couleuvre à la nage, et le couple d'amoureux assis sur la banquette, serrés l'un contre l'autre, renversés en arrière, et qui ne regardaient ni le cheval, ni la route, ni la Provence, ni même le ciel où plongeaient leurs yeux, mais la vie qui va devant, quand on s'aime. Lui, c'était un jeune gars de la Camargue, au masque pâle et tragique, aux reins cambrés, serrés dans sa courte veste de cavalier. Il entourait, de son bras gauche, la taille de l'Arlésienne. Il lui parlait tout bas. Elle riait tout haut, d'être belle, d'être jeune, d'être aimée, et de sentir que le vent ne défaisait pas les bandeaux de ses cheveux sombres.

Ils ne nous virent même pas.

Arles, six heures du soir.

Notre première visite a été pour les Alyscamps. Il est presque trop tard. Je le crois du moins. L'ombre a détruit toute la gloire de la poussière. Les routes sont ternes. Je suis déçu et outré bientôt de constater qu'on a établi des voies de garage et des ateliers de chemin de fer, le long de cette avenue vénérable, illustre depuis dix-huit siècles, et que les locomotives écrasent les racines des cyprès, et sifflent autour des tombeaux romains. Je souffre de penser à l'impression plus forte, et que je n'aurai pas, que devaient donner jadis les Alyscamps, lorsque le soir tombait, et écartait les promeneurs, et même peu à peu la rumeur de la ville. Personne ne connaîtra plus cela. Nous nous avançons, dans le frais pénétrant qui commence à saisir ces terres de marécages. Et j'observe que mon compagnon regarde avec une attention de guetteur, confiante et contente déjà, les ruines de la basilique romane qui se profilent en avant sur le ciel. Il a raison. Le dôme au double rang d'arcades, les toits, le cintre des voûtes, que je croyais entrés, pour toute une nuit, dans l'ombre, en sortent tout à coup, et s'illuminent d'une flamme orange. Puis ils deviennent pourpres. Puis il semble que les vieilles pierres reprennent le deuil, et la

brume des lointains les saisit sous nos yeux. M. X... se tourne vers moi :

— Une des choses charmantes du Midi, me dit-il, c'est qu'il y a trois ou quatre couchers de soleil successifs. Celui que nous venons de voir est le dernier. Allons-nous-en.

Sept heures.

Nous nous en allons sur la place du Forum. Les cafés sont pleins. Nous nous asseyons devant l'un d'eux. La cité passe, par petits groupes, les femmes nonchalantes d'allure, les hommes exubérants. La musique est partout. Les paroles ne diffèrent pas de celles qu'on entendrait à la même heure, devant d'autres cafés, dans d'autres villes. Je recueille cependant celle-ci :

— Je lève une compagnie de perdreaux. Elle m'effarouche. Je tire celui de tête. Je le manque. Je tire le second. Et, vous me croirez si vous voulez, je le manque encore !

Les deux chasseurs s'éloignent, à moitié graves. Ils s'écoutent chanter l'un l'autre. Le reste importe moins... Les chaises sont toutes occupées. Il fait presque aussi chaud qu'à midi. Le vent qui remue, par moment, la pointe des platanes, ne descend pas jusqu'aux promeneurs. Une chanteuse am-

bulante s'arrête au milieu de la place, et commence une romance. Avant qu'elle ait achevé, mon voisin se lève, et, très remarqué, à cause de sa forte carrure, de sa rosette de la Légion d'honneur, et de son air, qui n'est pas du Midi, traverse la foule. Il remet à la pauvre fille une aumône qui doit être exceptionnelle, car je vois des Arlésiens lever les bras, et j'entends la femme qui demande : « Faut-il vous rendre la monnaie ? » puis il revient, tranquillement, se rassied, et me dit avec son bon sourire :

— Ça a bien quelque chose de Tolstoï, n'est-ce pas ? d'assister ma sœur dans sa laideur et dans son absence de talent.

Mardi 16 septembre.

Je m'éveille au petit jour. L'horizon est encore jaune, d'un reste d'aurore accroché aux herbes et aux arbres. Une voie crie, dans la rue : « Mireïo ! Mireïo ! » Je cours à la fenêtre. Je me penche. Un gamin s'en va pieds nus, en culotte et en chemise. Il regarde une fenêtre, là-bas, vers la troisième maison. Tout à coup il se met à courir, il tend les bras, il saute dans un couloir sombre : « Mireïo ! » Et je n'entends plus rien. Et le jour est bleu partout. Et je n'ai pas vu Mireille.

V

ARLES

LA CAMARGUE — LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Mardi 16 septembre.

Toute la matinée, nous avons visité Arles, mais, de beaucoup de choses que j'y ai vues, il y en a bien peu dont j'oserai parler. Ce sont des monuments, des ruines, des statues, des restes d'architecture si souvent décrits et par des hommes si savants, que j'éprouve l'impression d'être dans un domaine réservé, avec des affiches partout : « Défense de toucher. » J'admire, ou je rêve, ou je doute silencieusement. J'accepte l'archéologie toute faite ; je n'essaie point de retraduire les inscriptions ; je me sens timide dans le monde de la pierre. Si les livres me paraissent se tromper sur l'âge d'une façade, je me dis : « A quoi bon l'écrire ? » Si je m'irrite contre une restauration maladroite, je pense de même : « A quoi bon ? André Hallays a connaîtra ». Il faut que les vieux murs aient une fenêtre au moins ouverte sur la campagne, pour que je sois chez moi,

quand je suis à leur ombre, ou bien qu'ils portent, au creux d'une blessure, une touffe de giroflée. Mais tous n'en portent pas. Alors, quand j'ai regardé, tout un jour ou toute une semaine, les musées, les forteresses ou les églises, les sculptures des logis anciens, les tombes, les cadrans solaires, les quais, les arcades et les portes des villes, je ne puis plus dire vos noms. Marseille, Agde, Montpellier, Toulouse, Nîmes, et combien d'autres noms! sans voir se lever dans mon esprit une image, blanche comme une statue. Elle a la blancheur des marbres antiques, tantôt blondis par le soleil, tantôt estompés par les pluies, tantôt mordus par l'eau courante, qui laisse une tache de sable aux creux qu'elle a fouillés. Elle est vivante. Elle a dans ses yeux, dans son geste, dans les plis de sa tunique, beaucoup d'histoire et un peu de rêve. Et c'est ainsi que je reverrai toujours Arles, beauté impériale et dédaigneuse, assise au sommet d'un escalier de marbre, dans la lumière de la plaine sans colline, et tournée vers la mer, sa gloire qui s'est retirée.

Ne craignez donc pas que je disserte sur les arènes, ou sur le théâtre antique. Je n'ai pas la science qu'il faudrait avoir. Je noterai seulement deux ou trois rencontres de choses, auxquelles les livres ne m'avaient pas préparé, et qui me furent des occasions d'émotion ou de sourire.

L'enfant triste. — C'est une tête admirable, posée sur un socle affreux. Les uns y voient le portrait de Marcellus ; les autres, du fils de Constantin. On a trouvé, en tout cas, dans les fouilles du palais de Constantin, ce fragment antique, qui est bien, à mon avis, la merveille la plus émouvante, la plus proche de nous, la plus moderne du « musée lapidaire » d'Arles. Rien ne grimace dans cette figure qui pleure tout entière. Le large front sans ride, les yeux levés au-dessus de nous, les lèvres à peine abaissées aux angles, et d'une fermeté de dessin et d'une volonté de silence incomparables, sont bien le front, les yeux, les lèvres d'un enfant. Mais la pensée est celle de la mort. Il n'y a qu'elle qui puisse donner à une petite tête jeune une tristesse si calme et si définitive. Je la reconnais, je suis sûr que c'est elle, au mal qu'elle me fait, aux souvenirs qu'elle éveille, à la pitié que je sens pour lui et pour moi-même tout aussitôt. Ah ! comme elle est cruelle ! Comme elle nous est commune ! Comme elle efface le temps ! Comme elle nous jette l'un vers l'autre, même quand l'autre est seulement sculpté dans la pierre !

Mais pourquoi de pareils chefs-d'œuvre sont-ils collés sur des mascarons de plâtre ? N'est-ce pas assez déjà qu'ils soient mutilés ?

Saint-Trophime. — Il suffit de faire cinquante pas

pour entrer dans l'église de Saint-Trophime. Je suis resté longtemps sur la place, cependant, et j'admirais le vieux portail, mais surtout, je me représentais une foule sortant de la cathédrale, et la scène chantée par Mistral : « Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime ; — c'était à l'entrée de la nuit ; — on éteignait les cierges des vêpres. — Les saints de pierre du portail, — comme elle passait la bénirent, — et de l'église à sa maison, — avec les yeux l'accompagnèrent »... etc. Je récitais le poème, que je sais par cœur depuis ma première jeunesse. Je me disais que les mots avaient ici une beauté voisine de celle de la pierre, qu'ils étaient travaillés et scellés dans le même esprit, qu'ils auraient la même durée.

A l'intérieur, j'ai ouvert « Bædeker », ce que je ne fais qu'à la dernière extrémité. Il disait seulement : « L'intérieur est simple, mais on y verra des tableaux de valeur et de beaux sarcophages... » J'aurais mieux aimé savoir quelle femme a élevé ce tombeau Renaissance, qui porte une devise en français : « Innocence est ma forteresse », et plus bas une longue épitaphe latine, où, parmi les formules d'apparat et de style, une phrase s'est glissée, qui fut pensée peut-être : « Il est mort pour les autres ; pour moi, il est toujours vivant ». A seize siècles de distance, c'est la même plainte que tout à l'heure. Elle me suit

tant que je reste dans l'ombre. Elle s'évanouit quand je sors par le cloître, et que je retrouve la grande lumière du Midi, et le promenoir monastique, le rectangle qui n'a pas un seul jour ouvert sur le monde, et qui ressemble encore à une tombe, mais à une tombe dont la pierre a été levée.

Museon arlaten. — Trop de photographies, de chromolithographies, de gravures découpées dans les journaux et qui représentent les félibres, leurs fêtes de la Sainte-Estelle, des paysages de Provence ; trop de choses qui ne peuvent avoir de durée, qui vieillissent plus vite que nous-mêmes, et dont la réunion constitue bien une exposition, mais ne fonde pas un musée. Ce n'est qu'un regret que j'exprime : je voudrais des aquarelles, des peintures, des bustes, pour perpétuer le souvenir de la renaissance poétique de la Provence, pour fixer à jamais, parmi nos images familières, le portrait des grands poètes, morts ou vivants, Aubanel, Roumanille, Mistral et leur cour. L'idée est, d'ailleurs, excellente, et il a fallu, pour réunir tant de « documents », et les grouper, les loger, les étiqueter, les défendre, un amour persévérant et touchant. Plusieurs meubles anciens, notamment des coffres à pain, comme on devait en voir au mas des Micocoules, sont d'un art achevé, et j'aime jusqu'aux scènes de la vie provençale, figu-

rées par des personnages en cire : la visite à l'accouchée et la veille du nouvel an. La gardienne du musée, — une Arlésienne encore très belle et de race évidente, — vous expliquera :

— Les commères de l'accouchée sont venues la visiter ; elles lui apportent leurs vœux et lui disent : « Que ton enfant soit sage comme le sel, bon comme le pain, plein comme un œuf, droit comme une allumette ! » Monsieur se rappelle les vers de M. Mistral ?

— Vous me les rappelez, oui.

— Alors vous vous souviendrez aussi des paroles qu'on échange, dans la campagne, la veille du nouvel an. Lorsque toute la famille est réunie pour le souper... Regardez, monsieur, dans cette grande cage de verre, les vieilles gens au coin du feu, la servante, la maîtresse, la jolie fille avec sa guimpe blanche, le berger qui rentre de la plaine... L'ancien dit également son souhait : « Dieu nous fasse la grâce de voir l'an qui vient, et, si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins ! »

En descendant l'escalier du *museon arlaten*, je remarque, à l'entrée, une pancarte qui m'avait échappé : « Visiteurs isolés, cinquante centimes ; de deux inclus à l'infini, vingt-cinq centimes. »

Nous retraversons la ville à pied, mon compagnon de voyage et moi, causant de la Provence, et du passé, et du présent de nos provinces de France.

— Oui, sans doute, me dit-il, la décentralisation... Chacun propose son moyen.

— Et vous?

— Comme tout le monde. Pour remédier à l'excessive centralisation de ce pays, je voudrais une loi...

— Vous voulez dire un code?

— Non, une loi en un seul article.

— Et qui porterait?...

— Qui porterait ceci : « Désormais, un tiers des membres de chaque classe de l'Institut seront choisis parmi des personnes ayant, en province, leur principal établissement ».

Deux heures.

Nous prenons, dans le faubourg de Trinquetaille, le chemin de fer de la Camargue. Le train se compose de trois vagons. Peu de voyageurs. Il fait très chaud. Nous partons. Presque tout de suite, le paysage prend son caractère de delta cultivé : immensité plate ; affleurement de l'eau ; multiplication, dans les hauteurs du ciel, de la lumière que renvoie le miroir de la mer invisible et proche ; impression de solitude, d'abandon, de tristesse de ce qui va finir. Des oiseaux passent, en triangle, et vont tout droit et de même allure, comme des proues de navires. Mais

ce sont les insectes surtout qui bruissent et qui voyagent. L'air est si transparent que je les vois à de grandes distances, mouches, moustiques, taons, papillons, libellules, couler en pluie horizontale, au-dessus des vignes, des tamaris, des clairières vaseuses, craquelées, où pousse la saladelle. Çà et là, un mas bien construit, cossu, presque un village, enveloppé d'arbres, fait une île. Puis le désert reprend. Ou bien c'est une cabane de vigneron, un mur blanc éclatant, un toit rouge, un écran de cyprès en arrière, et du bleu autour de cette gerbe menue, qui s'est dressée, qu'on dépasse et qu'on oublie.

Presque personne aux petites stations échelonnées le long de la voie. A Balarin-du-Roure, où des avenues boisées font deviner un château, j'aperçois une carriole haut perchée sur ses roues et traînée par un bidet blanc. A Maguelonne-le-Sauvage, les eaux coupent les vignes de toutes parts ; les roseaux font des traînées fumeuses parmi les pampres écarlates. Quelques pins parasols montent dans la lumière, très loin. Que de cigales doivent chanter sur leurs branches ! Je me penche par la portière, pour les écouter. Je n'entends rien. Mais, en avant, aveuglante de clarté, je vois la mer, puis, tout au bord une forteresse flanquée de puissants contreforts, munie de créneaux à la hauteur du toit, et dont la citadelle, à gauche, élevée de deux étages, se com-

pose d'un paquet de tours et de tourelles aux arêtes aiguës, posées sur une tour arrondie. Au pied de la citadelle, se pressent quelques maisons chétives, neuves, qui semblent écrasées contre le sol. Mais on ne peut ni les regarder, ni même penser à elles sans un effort, tant la forteresse absorbe l'esprit, tant elle domine et tant elle éblouit. Dans l'espace visible, il n'y a qu'elle qui soit haute. Le soleil l'a tellement pénétrée, les embruns de la mer l'ont tellement polie, qu'elle est toute d'or à présent et toute luisante. Ceux qui l'ont bâtie l'avaient sans doute prévu. Édifiant leur œuvre sur un rivage peu sûr, exposé aux pirates, ils lui avaient donné une apparence guerrière. On pouvait la redouter, de loin, quand on était mécréant, et l'on passait au large. Mais ils savaient que le sable de la plage, et le vent, et l'écume des jours mauvais, et le soleil surtout, travailleraient la pierre après eux, et, changeant la couleur, changeraient le sens et le visage du monument qu'ils élevaient. Aujourd'hui, la merveille est accomplie. Les vieux artisans peuvent dormir en paix. C'est bien un reliquaire d'or, en forme de forteresse, qui abrite et défend les reliques des Saintes-Maries-de-la Mer.

VI

AIGUES-MORTES ET NIMES

Mercredi 17 septembre.

A onze heures, nous prenons le train qui descend de Nîmes à Aigues-Mortes. La ligne traverse des vignes. C'est le temps de la vendange et c'est l'heure du repos. Et, dans tous les clos, à droite, à gauche, en arrière déjà, les vendangeurs, hommes, femmes, enfants, serrés comme des pépins, dorment ou mangent à l'abri des charrettes dételées. Car on ne voit, au-dessus des terres plates, ni murs, ni haies, ni arbres. Il n'y a d'ombre que très bas, sous les ceps, pour les cailles.

A onze heures quinze, les tamaris font leur apparition dans le paysage. Je les connais. Je sais qu'ils annoncent la mer, et qu'elle est toute proche, bien que je ne l'aperçoive pas encore. Ils ont la permission de vivre dans le grand vent, eux les souples, les esclaves faciles, qui n'ont pas de feuilles pour siffler, et qui se couchent, et se tordent, et semblent toujours, par leurs pointes, se dissoudre dans l'air,

comme des fumées. Ils entourent d'abord les derniers espaces plantés de vigne, puis de maigres prés coupés de canaux.

A onze heures trente, la terre a comme disparu. Elle ne compte plus, dans la lumière, devenue la souveraine maîtresse des yeux et de l'esprit. Elle n'a plus de couleur, et la place lui est mesurée étroitement par des eaux dormantes, ardentes, innombrables, dont on devine la présence, tantôt à un éclair parti de leurs bords, entre les herbes, et plus souvent aux gerbes de rayons, aux éclaboussures lumineuses qui rejaillissent de leur surface invisible, et qui font flamboyer l'air, au ras du sol, comme il flamboie là-haut, près du soleil. Et du côté où cette lueur est la plus vive, au sud, une ville se lève, sans faubourgs, sans approches, posée sur la boue plate et déserte, une ville enclose dans des remparts crénelés, qui sont tout gris dans les lignes droites, et qui sont tout dorés au renflement des tours.

Pour bien voir Aigues-Mortes, il faut monter dans la plus haute de ces tours, et de là, de quelque côté que vous regardiez, c'est la même impression de splendeur désolée qui vous assaillira. Je suis resté longtemps penché dans les ouvertures pratiquées aux quatre points cardinaux, et voici ce que j'ai vu : à mes pieds, au sud et à l'est, une enceinte de

murailles à peu près carrée, enfermant des maisons pressées, banales, pierrailles sans valeur dans la monture féodale, et, droit au milieu, la cathédrale trapue, au portail flanqué de deux tourelles basses, et où, deux fois dans le même siècle, les chevaliers du roi saint Louis vinrent s'agenouiller avant de s'embarquer pour la croisade ; au delà des remparts, une étroite bande de terres vagues, tailladées sur leur bord extrême et coupées en lanières par la luisance des eaux, puis les étangs qui dorment, écrasés de lumière et chauds à regarder : étang de la Ville, étang du Roi, étang du Repos, enfin, la mer vivante, la mer qui secoue le soleil, et le brise, et le jette en étincelles. Ah ! comme on l'aime, celle-là, et comme on part avec elle ! C'est le côté que j'ai le mieux regardé. Mais je puis ajouter, cependant, que de longues pentes de vignes descendent du nord, où la terre est toute feutrée de pampre et d'herbe sèche, et qu'on découvre aussi des vignes à l'ouest, avec un bois de pins lointain, sombre parmi elles comme une incrustation de marbre vert, et, tout à l'horizon, une chaîne de montagnes transparentes, au contraire, hautes comme la main, et d'un bleu si léger, si humide et si jeune qu'on est tenté de leur sourire, comme à des yeux d'enfants qui vous sourient eux-mêmes et vous envoient leur âme.

Il faut quitter la tour de Constance, avec le regret

de n'y pouvoir monter, ce soir, au clair de lune. Nous traversons la petite ville, qui est sale, et qui sent le vin furieusement, aujourd'hui. On presse le raisin en pleine rue, dans la rue Victor-Hugo, dans la rue Louis-Blanc, dans la rue du 4-Septembre, — ô Aigues-Mortes, vous aussi ! — et les pavés sont tachés de lie. Rien n'arrête le passant ; rien, ni personne ne semble se souvenir. Mais, à peine avons-nous franchi la porte du sud, que nous nous trouvons dans ce terrain vague, frangé d'eau saumâtre, que nous apercevions de là-haut. Et l'enchantement recommence. Il se rajeunit même, car cette longue muraille, toute droite, qui fait face au midi, ces deux tours d'angle, ces autres du milieu, sont la façade la plus travaillée par le grand artiste de l'endroit, et le seul, la lumière. Toutes les vieilles pierres sont jaunes d'or, elles sont innombrables ; elles composent le plus éclatant décor de forteresse que j'aie encore vu. Le plus éclatant et le plus triste : il lui manque la vie.

Mon compagnon, dont la pensée est toujours si voisine de la mienne, s'approche et me dit :

— Mélancolie des forces qui ne servent plus à rien !

Cinq heures.

Nous revenons vers Nîmes. De tous côtés, les vendangeurs quittent les vignes, et les grives s'en rapprochent. Le ciel est partout très pâle, et vert à l'Occident. C'est un écran merveilleux sur lequel, en ce pays très plat, se détachent les plus humbles vols d'oiseaux et jusqu'au fouet qu'un gamin agite au-dessus de sa tête. Aux passages à niveau, des attelages sont arrêtés, portant la troupe des travailleurs: les hommes à l'arrière de la charrette et sur les paniers de raisin, les femmes sur les brancards, les enfants à califourchon sur les chevaux, derrière la corne des colliers.

Nîmes.

Ma première visite est pour la statue de Daudet, qui se trouve tout près de mon hôtel. Hélas ! Falguière l'a bien mal traité, ce grand et cher écrivain ; il l'a fait dolent, pesant, affaissé plutôt qu'assis sur un rocher, tenant un livre pour qu'on ne se méprît pas sur la profession du modèle, affublé d'un manteau qui tombe jusqu'à terre. Et sans doute il a voulu représenter le Daudet des dernières années, malade et frileux même dans son Midi. Mais

quelle tout autre image ont gardé dans leur mémoire ceux-là mêmes qui n'ont connu Alphonse Daudet qu'à la fin de sa vie ! Comme il avait plus de race dans le visage et dans le geste ; comme il était plus touchant, plus séduisant, plus conscient du don de sympathie qu'il possédait à un degré bien rare, quand il appelait un visiteur près de son fauteuil d'infirme, et lui disait, de sa voix où passaient vingt ans de Provence et trente ans de Paris : « Mon bon ami, mettez-vous tout près ;... quelle bonne chance !... Il y a si longtemps !... Parlez-moi de vous !... »

Je ne suis pas revenu sans désillusion, non plus, de ma visite à la Maison Carrée. C'était quelqu'un que j'aimais sur sa réputation. Mais que ses voisins sont pénibles à voir, ces maisons, ces grilles, cette cabane du décrotteur, ces tramways, ce monument auquel ses auteurs voulaient assurément donner « la ligne grecque », et qui n'a que des lignes droites ! Il est impossible, devant la Maison Carrée, de ne pas songer, par contraste, à ces ruines magnifiquement encadrées : Taormina, Poestum, Ségeste, et de ne pas lui souhaiter, — les vœux les moins sensés ont une valeur d'amour, — une colline pour piédestal, toute semée de fougères, et deux forêts au-dessus, la première d'oliviers, pour faire valoir la beauté des marbres, la seconde de pins, pour la chanter.

— Vous verrez ce soir, à la lune, le jardin de la Fontaine, m'a soufflé mon compagnon de route.

Et j'ai vu, le soir, à la lune, le jardin de la Fontaine, et j'ai été émerveillé. Je ne dis pas que ce soit la plus belle chose de Nîmes, je n'en sais rien, mais c'est celle qui m'a donné la plus parfaite émotion d'art, sans un regret. Il n'y avait personne dans ce grand parc, et le temps était doux, et la lune était dans ses jours bleus. Vous vous souvenez de cette émotion que tout le monde a connue, et qui vous fait marcher sans bruit, au carrefour des bois, quand le silence donne aux choses un air d'apparitions. Je l'éprouvais parmi ces avenues de grands arbres, ces bosquets tournants, ces statues et ces vases noblement mêlés au dessin des lumières et des ombres, ces balustrades, ces larges bassins de marbre, où l'eau coule, abondante et fraîche, ces escaliers qui montent et portent les terrasses aux flancs de la colline, et ces verdures qui se penchent au-dessus, d'un mouvement fastueux et lourd, comme dans les tableaux de l'ancienne école. Le vent soufflait de là-haut et rabattait vers nous l'odeur des résines encore chaudes. Une hulotte se mit à crier. Je ne pensais plus à la ville. J'errais, dans un décor admirable, trop magnifique pour ne pas recevoir d'autres visites que celles des hommes. Je cherchais qui allait venir. J'avais le sentiment de l'attente des

marbres, des buis, des eaux qui reflètent un regard et s'en vont plus vivantes. Quand j'arrivai devant le temple de Diane, la ruine dormait. Mais, à l'intérieur, sur le tympan d'une arcade, des ombres remuaient, légères, mêlées, projetées je ne sais d'où. Elles s'agitaient, elles allaient s'enlever. Je distinguai une roue, de fins museaux de bêtes, un torse qui se pencha, une ceinture flottante, et je dis rapidement :

— Elle part, vous voyez, c'est elle !

Mon compagnon l'avait-il vue avant moi ? Il n'eut pas l'air étonné, et répondit :

— Je vous mènerai, demain matin, à la tour Magne.

Jeudi 18 septembre.

Je suis donc retourné au jardin de la Fontaine, et tout en haut, dans le bois d'arbres verts, j'ai vu pointer la tour Magne, une de ces ruines qui ne diraient plus rien à cent lieues dans le nord, mais qui restent belles ici, étant des pierres levées dans le grand soleil et dans le grand vent. J'ai fait visite aussi à des marchands de melons de Cavaillon, établis dans les rues, et je sais reconnaître à présent un muscat d'avec une sucrine ou un melon d'Espagne. J'ai rôdé par toute la ville, et même un peu dans la

campagne. Du sommet d'un mur, qui entourait une olivette, j'ai aperçu un champ de sorgho, et des collines pelées, avec un îlot vert auprès de chaque toit rouge. Tout ce pays m'enchante. Je le déclare à un jeune ouvrier, brun comme un Arabe, qui m'a montré la brèche dans le mur de l'olivette. Mais les hommes sont ingrats. Il me répond, avec l'accent de la sincérité, et l'autre aussi :

— C'est un joli pays, pour y naître!

II

UNE EXCURSION DE CHASSE EN HOLLANDE

I

Le 14 juillet dernier, une dizaine de personnes étaient groupées sur le perron du château de L..., au bas duquel venaient de stopper deux automobiles, qui devaient nous mener dans la province hollandaise de Brabant-Nord, à l'embouchure de l'Escaut. C'était l'heure où la lumière est étale et va se retirer. Autour de nous, au delà des pelouses et des massifs de haute futaie du parc, nous regardions, en causant, le paysage de la banlieue d'Anvers. Ceux qui l'ont vu ne l'ont pas oublié : dans les trouées des arbres, la plaine verte continuant les pelouses, avec un village tout au bout, un village rose

qu'on aperçoit à travers un voile de brume bleue; des choses qui ont l'air d'avoir été vernies; une impression de pluie récente, d'eau voisine de l'herbe, de racines baignées, de ciel lavé, de nuages simplement entr'ouverts et qui se fermeront quand le soleil descendra. Nous causions, pendant que les domestiques entassaient, dans les voitures, les couvertures, provisions, cartouches et bidons de pétrole nécessaires pour l'expédition. Mon hôte me remettait un permis de chasse, sur papier vert, muni de cachets et signatures, et portant comme titre : « Grand permis pour toute espèce de chasse licite, à l'exception de la chasse à courre et au faucon. » Et, comme je faisais un geste de dénégation, M. de F..., que la maladie retient à la maison, mais qui parle de ses chasses d'autrefois avec cette passion, cette précision de souvenirs, cette notation du temps et du lieu, qui prouvent qu'il y a, chez beaucoup de chasseurs un artiste ignoré, m'arrêta et me dit :

— Ne vous étonnez pas. La chasse au faucon n'est pas inconnue dans les plaines de Hollande, ni surtout l'art de la fauconnerie. J'y ai même vu un village, Valkenswaert, où la capture et l'éducation du faucon sauvage sont de tradition, comme le nom l'indique. On a creusé une cabane, dans un tertre qui domine la plaine et d'où l'on voit venir le pèlerin l'oiseau qui vaut trois cents francs non dressé, l'oi

seau rare. Il faut le prendre. En avant de la cabane, on met un pigeon blanc, comme appeau ; une pie grièche, bête d'une extrême vigilance, qui annonce le faucon, et un filet. C'est amusant de rencontrer les chasseurs du pays. Vous savez qu'un fauconnier ne se sépare pas de son oiseau. Il le porte partout avec lui, même à l'église... Mais, qu'est-ce que je vous raconte ? Vous n'irez pas dans le Limbourg hollandais. Vous partez pour notre polder des Trois-Frères, au bord de l'Escaut.

— Et nous allons chasser les oiseaux d'eau.

— Peu de chose, en ce moment. Les passages ne sont pas commencés. Vous aurez le gibier de plage, les courlis, les vanneaux, — prenez garde aux vanneaux, la loi hollandaise défend de les tirer...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle permet de les dénicher. On loue, dans les immenses prairies, la récolte des œufs, comme on loue ailleurs le droit de chasse à tir... Vous aurez le chevalier gambette, des pies de mer, quelques hérons. Mais surtout regardez nos cultures, nos digues, nos granges qui sont le monument principal des fermes. Interrogez Geluk, le fermier...

— Son nom veut dire « bonheur », interrompit quelqu'un.

— C'est un homme entendu, bien posé dans la contrée, et auquel vous pouvez vous fier. Mes fils,

qui parlent le hollandais, vous serviront d'interprètes. Vous ai-je dit comment nous avions baptisé le polder?

— Non.

— Comme nous le possédons en commun, mes frères et moi, le nom des Trois-Frères nous était naturellement venu à l'esprit. Mais nous hésitions, nous ne nous hâtions pas, lorsque la mer elle-même se chargea de désigner la terre que nous avions conquis sur elle. Un jour d'hiver, la tempête jeta à la côte, sur la digue, le gouvernail et un morceau de la poupe d'un bateau. Geluk nous l'écrivit. Et croiriez-vous que l'épave portait une inscription : « Les Trois-Frères. » L'hésitation n'était plus possible... Allez là-bas... J'espère pour vous le beau temps...

L'arrimage des paquets, dans les coffres des automobiles, était terminé. Nous n'avions plus qu'à descendre les marches du perron. Je le vis à l'expression fugitive de regret qui passa dans les yeux du chasseur qui parlait, au lever simultané de toute une compagnie de souvenirs, oiseaux qui dorment ensemble et qui ont l'aile si vive Un instant, il revécut toutes ces heures de jeunesse, passées « là-bas », les affûts, les poursuites, les fatigues, les surprises, l'émotion qui change d'objet, mais qui ne cesse pas, et qui fait battre un cœur de chasseur,

comme un cœur d'amoureux, toujours plus vite qu'un autre.

Mais, s'il y eut un regret, il fallut le deviner. M. de F... était trop vaillant chrétien pour s'y arrêter, d'une courtoisie trop parfaite pour diminuer, d'un mot, le plaisir ou la paix des autres. Pas une seconde son bon sourire ami ne quitta sa barbe grise.

— Au revoir les chasseurs ! bonne chance ! Ne manquez pas de revenir par la Zélande ! Voyez Middelbourg ! Voyez Zierikzee ! Voyez Veere ! Voyez tout, et au revoir !

Il y eut des bras qui se levèrent, des mouchoirs qui s'agitèrent comme au départ d'un paquebot. Nous avions déjà pris le détour à gauche, en sortant du parc, et nous roulions dans la campagne.

J'ai tort de dire la campagne. Cette Belgique est si habitée, que la route traverse une série à peine interrompue de villages qui s'enflent aux deux côtés, puis s'effilent, puis laissent quelques champs s'approcher des pavés, puis reparaissent. Et c'est presque le même village, murs de briques, toits de tuiles, clocher pointu, enfants innombrables, ouvriers qui s'écartent à peine devant l'automobile, bicyclistes fervents et sérieux, lancés à toute vitesse dans les fondrières des pistes, près du fossé. De loin en loin, une grille, un grand jardin anglais, des pelouses très vertes, une villa ou un château.

Nous allons à une allure raisonnable, c'est du moins ce qu'affirment nos quatre compagnons de voyage. J'avoue qu'elle me fait peur, que je m'imagine, à chaque carrefour, à chaque place publique, à chaque détour, qu'un de ces petits va se jeter sous la machine en essayant de jouer aux barres devant elle; qu'il va être roulé; que je vais le voir, en arrière, éventré, aplati, comme un poulet mort. J'apprends, avec une vraie joie, que nous arrivons à la frontière, et que le pays sera presque désert ensuite.

La nuit est toute venue. On allume les « phares » des automobiles. Mais il reste assez de jour, dans ces courtes nuits de juillet, pour qu'il y ait encore un plaisir des yeux. Nous nous arrêtons au bourg frontière, le temps nécessaire pour qu'un vieux petit employé hollandais, finaud et paperassier, vérifie les plombs, lise les pièces, interroge les chauffeurs, médite sur leurs réponses, les juge acceptables, et, ayant épuisé son autorité, nous laisse enfin repartir.

Mon ami Gaston de F... ne m'a pas trompé. Nous sommes en pays absolument différent. D'abord le pavé belge a disparu. La route hollandaise est une bonne route de terre, où les roues des voitures ont moins de chocs à subir. Les maisons cessent de faire la haie aux deux bords des chemins. Les cultures deviennent rares. Nous sommes bientôt enveloppés de landes, de prairies, de bois parmi lesquels, dans

le gris terne de la nuit, le gris luisant et soyeux d'un champ de seigle coule parfois au passage de la voiture. L'air est très vif. La poitrine s'emplit d'une odeur de résine. Nous traversons des sapinières. Puis, tout à coup, des lumières ; des rues tournantes et propres ; des façades claires ; des trottoirs barrés de chaînes, ou de grilles, ou de barres de bois peint, et qui ne sont pas destinés à la circulation du public, mais à l'exclusive satisfaction du propriétaire, dont ils étendent le domaine ; et là, dans ces loges ouvertes, inégales, une foule de dames ou de ménagères, sévères quand elles sont vieilles, placidement rieuses quand elles sont jeunes, des teints d'une fraîcheur invraisemblable, qu'on dirait peints à l'aquarelle sur papier lisse, des coiffes de dentelles emboîtant les joues, des spirales de fils d'or tombant le long des bandeaux blonds ; sur la chaussée, beaucoup d'hommes jeunes, larges de visage et de hanches, et contents de vivre, — on va loin, à présent, pour trouver cet air-là : — c'est une ville, c'est Berg-op-Zoom.

Quelques instants après, nous retombons dans la nuit, dans les bois et le désert. Le pays, autant qu'il m'est possible d'en juger, se fait plus âpre et plus ras. Le vent souffle violent et salé. A ma gauche, j'aperçois des ténèbres plates qui vont, sans un pli, jusqu'à la ligne d'horizon, et là, une lumière. Ce doit être la mer.

— Plus que des digues ! souffle un de mes compagnons.

Bientôt nous nous engageons sous les ormes, plantés à double ou triple rang, des vieilles digues qui se croisent, s'enchevêtrent, filent dans tous les sens. Le feu de nos lanternes blondit la voûte des arbres, en avant, et ce petit halo nous précède, tandis qu'à travers la colonnade des branches et des troncs, nous voyons fuir en arrière les moissons abritées, des fermes vagues, des canaux, de larges nappes de brume dont il y a tant d'aunes en Hollande, et que le parfum du blé mûr, de l'orge, des herbes vertes, monte de ces greniers pleins que sont tous les polders endormis au-dessous de nous. A chaque instant, comme un éclair, nous apercevons, sur le flanc de la levée, l'amorce terreuse d'un chemin qui descend vers les habitations. Au nord, très loin, les points lumineux se multiplient. Phares, navires, fermes qui veillent ? Nous mêmes, nous devons être une étincelle pour ceux qui guettent dans la nuit.

Presque sans ralentir, nous inclinons à gauche : nous glissons sur la pente de la digue ; nous entrons dans l'ombre plus épaisse et dans la brume plus froide d'une terre basse : toute idée de lointain s'efface : nous sommes au creux d'une de ces fosses innombrables, défendues par les digues contre la

colère du vent et celle de la marée ; la voiture continue de rouler quelques centaines de mètres, puis s'arrête devant deux poiriers, dont le tronc est blanchi à la chaux, dont les branches, disposées en éventail, sont attachées à un treillage que supportent des perches fichées en terre. A deux mètres, en arrière des poiriers, il y une porte. Nous sommes arrivés.

15 juillet, huit heures du matin.

Je visite le polder. Juste en face de la maison où habite la famille du fermier, — et où nous venons de coucher, dans des chambres réservées aux chasseurs, — s'étend la grange couverte en chaume. Elle forme un T avec la maison. Elle est si haute, si longue, si large, si bien protégée contre le froid, qu'on sent qu'elle garde le trésor de la ferme : les fourrages, les gerbes, les semences sous son aile gauche ; les vaches, les bœufs, les chevaux sous son aile droite. Au milieu, un couloir, parfaitement propre, qui sert d'aire à battre pendant l'hiver. Je dois tout voir. On me montre, parmi les juments qui sont d'une espèce lourde et couleur fleur de pêcher, les deux juments de labour du fils aîné, plus belles que les autres, et dont le harnais est orné de houppes de laine rouge ; les deux carrioles de luxe, couvertes, un peu comme

celles des boulangers dans nos campagnes ; le traîneau, les chariots, très curieux, peints de couleurs très vives, et qui ressemblent à des bateaux posés sur quatre roues, des bateaux dont la poupe s'élève comme celle des vaisseaux du temps de Louis XIV ; la bergerie, séparée de la grange ; les vagons et les traverses d'un chemin de fer Decauville, qu'on établit en quatre jours au temps de la récolte. Dehors, à quelques pas des bâtiments, commencent des planches d'avoines, où les poules disparaissent dès que le poulailler est ouvert ; des champs de cumin à présent coupé et enjavelé ; d'autres de petits pois ; d'autres de betteraves. La richesse du sol apparaît dans la vigueur du moindre épi d'herbe. Tout est plein de lumière. Il semble que les digues la retiennent et la rabattent sur les moissons, les digues qui nous enveloppent, nues du côté de la mer, plantées d'ormes du côté de la terre, et si longues que l'une et l'autre se réunissent et finissent dans le bleu. Je m'attarde à les suivre du regard.

— Il est grand temps de partir pour l'affût, dit Ludovic de F..., le plus intrépide chasseur de nous tous, observateur comme un naturaliste.

Dix heures du matin.

Nous avons franchi la digue du côté de la mer,

traversé des terres vagues, moitié vase et moitié pâture, où la marée monte encore et descend dans d'innombrables canaux, et qui seront un nouveau polder dans une trentaine d'années. Sur l'extrême lisière de ce relai de la mer, dans la dernière banquette vêtue d'herbe, contre laquelle le flot vient se briser deux fois par jour, le garde a creusé un trou capable d'abriter deux hommes. Nous sommes invisibles et nous voyons tout. L'Escaut s'est retiré d'une centaine de mètres. Sur les boues molles, des oiseaux sont posés, et nous les distinguons si bien, avec une lunette, que pas un de leurs mouvements ne nous échappe. Ils passeront à portée, plus tard, peut-être, quand l'eau les chassera. L'eau est grise, clapotante et frisée par le vent. L'île de Flakkee, au large, très loin en avant, émerge à peine. Elle a des lignes d'arbres découpés, légers, mais bien ternes aussi. Décidément l'heure est mauvaise pour le paysage et pour la chasse. La haute mer a peu de bateaux. Ils passent vite, devant nous, dans ce courant agité où ils ne font pas d'ombre. Le vent détruit les reflets.

Cinq heures du soir.

Quelle métamorphose. La brise est tombée. La mer est presque haute. Non seulement les oiseaux

passent, vanneaux, pies de mer au bec rouge, courlis, hérons, chevaliers, mais j'aperçois le vrai gibier que je suis venu chercher : une grande traînée d'argent qui traverse l'Escaut, et se prolonge à la surface vivante aussi et mouvante des herbes de rivage ; un ciel immense, comme un champ qu'on aurait ensemencé avec des épis blancs ; des îles devenues d'un mauve transparent, où les arbres en lignes ont l'air d'avoir grandi. Je regarde en arrière de la cabane, et je vois mieux, et plus fines sur l'horizon, et plus hautes, les cimes des ormes qui sont les princes du soir.

Une demi-heure plus tard la marée est pleine ; l'horizon, d'un violet ardent ; les îles semblent inondées ; les arbres sont plantés dans l'eau ; un apaisement s'est fait ; la respiration fraîche de la mer souffle vers nous une odeur de sel, et le bruit d'une ancre qui tombe dans un anse invisible, et le halètement régulier d'un gros navire charbonnier, qui double l'île la plus lointaine, à plus de deux lieues au large.

Un quart d'heure encore, et presque tout le paysage a sombré dans la brume. Sur le fleuve, encore clair, sept voiles brunes ont paru ; elles avaient du soleil sur leurs vergues et à la pointe du mât ; l'une après l'autre, sans un frisson, sans un balancement, elles ont glissé vers la mer qui les a gardées.

Quand nous revenons de l'affût, nous rencontrons, sur les terres vagues, l'un des bergers du domaine, le vieux tout rasé, qui a les yeux si bleus et les lèvres gercées. Gaston de F..., qui nous a rejoints, lui demande à quoi il pense, en conduisant ses moutons, d'un bout de l'année à l'autre.

— Je pense tant de choses, répond le vieux, que cela ferait un livre. Je cause avec moi-même, des fois avec mes moutons ou avec mon chien. Mais, en hiver, quand il gèle dur, je n'ai qu'une idée : c'est que le soir vienne.

L'homme se tait un instant, puis il ajoute :

— Il vient toujours.

Nous continuons notre chemin vers la ferme. Des alouettes se lèvent, et montent, et vont se poudrer dans les derniers petits nuages roux qu'éclaire un reste de jour. Elles chantent éperdument. Mon compagnon d'affût secoue la tête, et dit :

— Écoutez-les. Comme elles sont nées au bord de l'Escaut, elles ont pris quelque chose du cri des oiseaux de mer.

J'écoute. Il a raison. En même temps que les trilles et les vocalises des alouettes ordinaires, les alouettes de l'Escaut ont appris à imiter le cri des oiseaux de mer. Et, plusieurs fois, des hauteurs claires où elles sont seules à planer, j'entends descendre la plainte des courlis et le sifflement de ce petit chevalier tout

noir et blanc, qui suit les vagues sur le rivage et pique dans leur écume.

Neuf heures du soir.

Nous sommes réunis dans la salle à manger de la ferme, meublée de meubles modernes et qui n'ont rien de hollandais, si ce n'est l'armoire ventrue en acajou, près de la porte d'entrée. La pièce voisine est une chambre, où le lit est encore le lit traditionnel du pays, le placard de bois hermétiquement clos par des rideaux, tout à fait semblable à celui de la Bretagne. Madame Geluk, qui porte la coiffe et les deux spirales d'or battant les tempes, vient de se retirer, après avoir achevé de servir le souper. Son mari entre, pour fumer avec nous. C'est une habitude, au polder des Trois-Frères. Et je reconnais, à l'aisance courtoise et digne avec laquelle il entre, nous serre la main, s'assoit, allume sa pipe et répond aux bonjours jeunes de mes compagnons, la bonne façon des vieux paysans de France, de ceux qui ont des souvenirs dans la maison, l'estime de leurs voisins, des greniers souvent pleins, et qui savent si bien rester les chefs de la ferme, en recevant les maîtres de leur terre. Il est bien Hollandais pourtant, avec ses yeux pers, ses traits droits, son teint rouge, son menton rasé et son collier de barbe

rousse, qui le fait ressembler à un marin. Assis près du mur, non loin de la fenêtre entr'ouverte, — car la nuit est fort douce, — il répond, entre deux bouffées de tabac, aux questions que lui posent Gaston et Ludovic de F..., et un de leurs amis, habitués des chasses de l'Escaut. Il a le rire facile et silencieux. Quelqu'un traduit pour moi les demandes et les réponses.

— Geluk, qu'est-ce que crient les chauffeurs hollandais, quand vous croisez leurs automobiles sur vos routes? Ils ne crient pas gare comme nous?

— Non, ils crient: « Pensez-y! *Denkt er op!* »

— Et que disent les violoneux, dans les assemblées, au moment où ils attaquent une danse?

— Ils disent : « Balancez la poupée! *Waggelt de pop!* »

— Geluk, dites-nous comment se font les accordailles, dans les provinces que vous connaissez?

— Oh! cela dépend! répond Geluk, — et il a ce sourire qui va très loin, très loin dans le passé, au-devant du souvenir, — oui, cela varie quelquefois d'un village à l'autre, et celui-là serait savant qui saurait toutes les manières de se dire oui en amour. Cependant, j'ai été jeune, n'est-ce pas? je me suis amusé, comme vous, à entendre parler les gens. Dans le pays de Goës, qui est en Zélande, les filles qui ne sont pas fiancées, pour danser aux kermesses,

mettent un bas noir et un bas blanc. Dans le sud du Brabant, c'est la maison qui indique s'il y a ou non, entre ses murs, une fille à marier. Si vous vous promenez autour d'une ferme, et que vous voyiez le sablon, répandu à l'intérieur, suivre bien nettement la ligne du seuil, vous pouvez être assuré qu'il n'y a point de chance pour un garçon de trouver femme dans la maison. Mais si le sablon a été répandu hors du seuil, s'il est soigneusement ratissé et forme un beau rond devant la porte d'entrée, vous pouvez être certain qu'une jeune fille habite là.

— Et dans le nord du Brabant, plus près d'ici ?

— Les choses se passent d'une manière que je connais bien. Quand un jeune homme a remarqué une jeune fille, — c'est, d'ordinaire, dans une ferme voisine de la sienne, — il ne parle pas aux parents : il leur écrit une lettre où il dit : « Votre fille me plaît. Je voudrais en faire ma femme. J'ai tant d'arpents de terre à moi, tant de chevaux, tant de moutons. Je puis m'établir. » Il attend la réponse, qui se fait aussi par lettre. Alors, si la réponse est favorable, il se met en route. Et c'est le moment où le cœur est quelquefois inquiet. Car les parents ont dit oui, mais la fille peut dire non. Il se met donc en route, et il arrive près de la ferme où demeure la jeune fille. Il fait semblant d'être un passant qui n'a point d'allumette pour allumer sa pipe. Et, frappant à la porte,

il demande : « Voulez-vous me donner une allumette ? » On l'a depuis longtemps aperçu, vous le devinez. Peut-être l'a-t-on guetté. Si l'accueil est empressé, si la jeune fille court elle-même chercher l'allumette, alors les fiançailles sont conclues et les chemins sont noués.

Nous interrogeons le fermier du polder sur ses récoltes, sur les travaux d'hiver, sur les chemineaux, qui sont encore plus nombreux qu'on ne le supposerait, en ce pays reculé : « Je leur donne deux sous, dit Geluk, parce qu'ils sont maîtres de moi, avec un coup de briquet » ; sur les cultures de pavots que j'ai cru apercevoir, ce matin, de l'autre côté d'une digue, et à propos desquelles il dit encore : « Je crois qu'ils font de la morphine avec la graine... Mais, même quand la plante est vivante et verte, il faut se défier d'elle ; les filles du polder Wilhelmina se sont endormies, l'autre jour, à l'ombre des fleurs de pavots : on ne pouvait plus les réveiller. »

L'heure s'avance. La pipe est finie. Le fermier va chercher, dans un placard, une fiole d'eau-de-vie, où il a fait macérer du cumin, nous en offre un petit verre, trinque avec nous, et nous quitte

Nous restons encore longtemps à causer, dans la salle, où pénètre quelquefois, par la fenêtre entr'ouverte, le bruit long et montant en arpège, d'une vague qui déferle et s'étend sur une plage. La

pensée de la mer revient dans nos esprits. Je rappelle que j'ai vu passer, l'après-midi, au large de l'Escaut, un lourd navire tout noir, dont j'entendais le souffle, et Gaston de F... répond :

— Peut-être un charbonnier, comme vous dites ; peut-être un navire d'émigrants : il en part un si grand nombre d'Anvers ! Nous assistons ou nous pourrions assister à de bien tristes scènes, et quelquefois aussi à de bien beaux traits de courage ou de charité. Il y en a un qui est demeuré célèbre dans notre ville, et dont l'héroïne est morte, je crois, en 1896. Je l'ai entendu raconter vingt fois. Figurez-vous un navire pareil à celui dont vous parlez. On l'apercevait des quais d'Anvers, loin dans la brume, et portant en berne le drapeau de quarantaine. Le choléra était à bord ; il y était terrible, et, on peut le dire, souverain maître. Personne n'osait plus approcher. Trois cents émigrants souffraient, s'affolaient, mouraient sans aide dans cette cage de fer. On le savait. Mais on le savait de loin. Chacun regardait au large, rapidement, cette forme noire, et passait. Un matin, une jeune femme sortit de son hôtel, une petite valise à la main. Son père, sur le seuil, l'embrassa. Dans les rues, beaucoup de pauvres la saluaient. Cependant, ils ignoraient ce qu'elle allait faire. Elle descendit sur le quai du fleuve, et monta dans une barque. « Conduisez-moi au navire,

là-bas ! » dit-elle. Le marin hésita, mais comme elle n'hésitait pas, il finit par obéir. Elle allait au bateau de la mort, seule, pour soigner les malades.

— Vous parlez de mademoiselle Constance Teichmann, ajouta un autre de nos compagnons. C'était une sainte, en effet, dont le souvenir est toujours vivant. Mais le nom était déjà connu.

M. X... se tourna vers moi, et reprit :

— Le père avait été longtemps gouverneur d'Anvers, sous Léopold Ier. Et, bien qu'il eût conservé toute sa force de travail et sa finesse d'esprit, on pouvait le croire usé et bon pour la retraite, à cause de sa tête branlante et penchée sur l'épaule. Le roi, un jour qu'il était venu à Anvers, fut-il frappé, plus que de coutume, de l'aspect maladif de son gouverneur ? Avait-il simplement le désir de lui donner un successeur ? Il lui dit : « Ne vous semble-t-il pas, monsieur Teichmann, qu'après une carrière aussi bien remplie que la vôtre, on a droit à l'*otium cum dignitate ?* — Certes, Sire, le repos est une chose tentante. Mais seulement à un certain âge. Quand on a le bonheur de n'avoir que le corps fatigué ; que l'âme est jeune et ardente ; qu'on a le sentiment d'avoir fait un peu de bien et de pouvoir continuer, on n'a pas la moindre envie de se retirer. — Cependant, laissez-moi vous le dire, il est rare qu'à votre âge on ait encore l'ardeur au travail, la promptitude

de pensée... — Que Votre Majesté se détrompe! J'ai toujours réussi à chasser de pareilles idées. J'ai toujours eu, pour rassurer ma conscience, un argument décisif! — Lequel? — J'ai six mois de moins que Votre Majesté ». Et M. Teichmann est mort gouverneur d'Anvers.

Nous nous attardons encore un peu, mes compagnons de chasse racontant des histoires, et moi les écoutant. Puis, l'un de nous pousse le contrevent. L'odeur de l'avoine mûre entre dans la pièce. Il entre aussi des rayons d'étoiles, et l'impression émouvante des nuits calmes. Nous nous taisons. Du bord lointain qui nous avait envoyé tout à l'heure le bruit d'une de ses vagues, des appels d'oiseaux nous arrivent, doux comme la nuit même.

— Allons dormir, dit Ludovic de F... Il faudra se lever de bon matin. Ce sera le dernier affût, avant le départ pour la Zélande.

Une demi-heure plus tard, tout dormait au polder des Trois-Frères.

II

16 juillet, six heures du matin.

Notre place d'affût n'est plus la même qu'hier. Ludovic de F... a creusé lui-même, dans le sable, à deux kilomètres en aval, un nouvel abri dont il a garni d'herbe les bords. En une demi-heure, l'ouvrage a été fait et de main de maître. Il dépasse à peine le niveau de la lande salée. Quand nous descendons l'un et l'autre dans le trou, et que nous nous asseyons, invisibles désormais pour tous gibiers, douaniers, marins de l'Escaut ou promeneurs des digues lointaines, ayant devant nous nos fusils et nos munitions, je songe naturellement aux Boers, dont c'est ici la patrie d'origine. Je me représente les longues attentes des soldats-fermiers lorsque, le doigt sur la gâchette de l'arme, n'ayant qu'à remuer une phalangette pour commander à la mort, ils regardaient, dans la plaine rase, grandir la silhouette des ennemis. Je passe la revue, en imagination, de ces larges figures de paysans que j'ai observées depuis mon arrivée au polder, de ces physionomies calmes, qu'on dirait immobiles, et qui

sont simplement au cran d'arrêt. Je me rappelle le mot d'une sorte de marchand de blé ou de moutons, rencontré hier sur la digue, et qui nous disait, d'un air rêveur, en bourrant sa pipe : « Il a eu de la chance, le roi d'Angleterre, oui, vraiment de la chance ! Il a traversé la Hollande pour se rendre en Allemagne. Mais *il a fallu nous le frauder* ; on ne l'a pas su dans le pays. »

Malgré l'heure matinale, il fait chaud. Le temps est d'un calme mauvais ; des nuages violets montent de l'ouest en tournant sur eux-mêmes, ils se superposent et forment d'épaisses couches indépendantes, animées de vitesses différentes. Leurs bords sont tout dentelés, gonflés et nets, et c'est seulement quand ils se recouvrent les uns les autres, qu'on juge qu'ils sont transparents, aux lourdes fumées mouvantes qu'on devine au travers. Ils n'occupent encore qu'un coin de l'horizon, comme un amas de dunes. Tout le reste de l'immense ciel est clair. Leur ombre ne s'étend pas jusqu'au fleuve, qui n'a pas une ride, qui rayonne de la lumière comme une nacre polie, par larges champs aussi variés que les moissons de la terre. Beaucoup de voiles passent au milieu de l'Escaut, pendantes le long du mât. Elles vont vers le large, d'un même mouvement qui ne trouble rien. En face, sur toute la longueur des îles, en arrière, à l'extrémité des prairies, et plus loin

encore, aussi loin que la vue peut s'étendre, les digues plantées d'ormes s'avancent aussi vers le nord. Et tout est une avenue vers le château de la mer.

La mer est presque pleine. Nous tirons toutes sortes d'oiseaux. Beaucoup tombent dans le fleuve. Les passages se succèdent à de courts intervalles, et nos coups de fusil n'écartent pas les bandes de courlis, de chevaliers, de vanneaux, du chemin qu'elles ont coutume de suivre, en reconnaissant au vol chaque détour de la rive. Elles vont au sud, vers les bancs de sable ou de vase que l'eau n'a pas encore eu le temps de couvrir. Elles ont toutes une allure rapide : aucune flânerie dans le vol de ces oiseaux de grève. Ils sont chargés, avec certaines espèces de poissons, de détruire la vermine qui pullule. L'appétit les presse et les force à faire les mêmes tournées d'inspection deux fois par jour. Il n'y a d'exception, semble-t-il, que pour les mouettes et les goélands, oiseaux à large voilure et toujours à l'essor. Ils ont un vol d'où la fatigue et l'effort semblent être absents, signe de maîtrise. En voici trois qui viennent, cinq, dix, toute une bande : becs en crochet et d'un jaune vert, ou tout droits et rouges, têtes plates, cou ramassé, pattes rentrées dans la plume, ailes en faux, ailes admirables, qui ne frappent pas l'air seulement, qui le sentent, qui

le pétrissent, le pressent, le serrent comme une main, le rejettent, et avant qu'il ait coulé, du bout des grandes pennes étendues, du bout de l'ongle, s'y appuient et se relèvent, Pourquoi ai-je tiré sur ces jolies bêtes qui ne sont même pas un gibier? J'ai l'horreur de la sensiblerie, des effusions de tendresse qui se trompent d'adresse, et du monsieur qui ne ferait pas de mal à une guêpe, mais qui n'a pas de pitié pour les pauvres, ou même pour les riches. C'est une des formes répugnantes et communes de l'hypocrisie sentimentale. Cependant, ces mouettes qui tombent dans l'Escaut l'une après l'autre; celle-ci couchée sur le dos; celle-là nageant encore, mais incapable de remonter le courant et déjà devenue l'une des choses qu'il emporte; cette autre, dont l'aile se dresse au-dessus de l'eau, toute droite, et descend le fleuve, et rame encore dans l'air bien-aimé... Comme le blanc de ces plumes se voit de loin! J'ai détruit inutilement un peu de la beauté que je suis venu goûter ici... Elles sont comme des regrets, elles ne finissent pas de disparaître.

Sept heures.

Je tire un héron, qui passait presque au-dessus de nos têtes. Il faisait de l'ombre, sur les herbes, comme un petit nuage. Je l'ai manqué, et pour me justifier

de l'avoir tiré, je me dis que le héron a toujours été considéré comme un oiseau de chasse : et puis qu'il vole mal : que ces longues pattes en arrière sont disgracieuses ; que, fût-on d'un autre avis, il est impossible que le héron, bête rare et fugace, ait une importance quelconque dans le paysage... Et je me trouve, au fond, d'une logique pitoyable... La mer s'est retirée assez loin. Deux douzaines de courlis viennent de se poser sur les vases molles, hors de portée. Ils ont tous la tête tournée de notre côté, non pour épier, — une sentinelle suffirait, — mais parce que, de notre côté, c'est la prairie d'où s'écoule, par mille rigoles, la nourriture facile à saisir : vers, crevettes, crabes, coquillages roulés pêle-mêle avec le sable. Les nuages d'orage montent à l'occident ; partout ailleurs, la dorure de l'air s'avive : il est chaud, tendu, nerveux au point que le bruit s'exalte en le traversant. Les mugissements d'un troupeau dans les îles, là-bas, remplissent l'estuaire du fleuve.

Nous prolongeons l'affût, Ludovic de F... et moi, jusqu'au moment où le vent se lève et brise les images, et, rassemblant tout ce qui s'éparpille en temps calme, les sons, la poussière, l'odeur du sol, la brume, reprend sa route, emmenant tout son monde et grognant on ne sait quoi.

Neuf heures.

Le polder des Trois-Frères est loin déjà, en arrière. Au trot de la jument de Geluk, ronde et rose comme une fleur de trèfle, dans la carriole couverte, nous trottons sur les digues. C'est un grand échiquier, ce rivage de la mer hollandaise. Nous suivons le bord des carrés, à sept ou huit mètres au-dessus des champs et des fermes, sous la voûte des ormes. Paysages uniformes diversement encadrés par les branches pendantes. Il y a, parmi les moissons ordinaires, des hectares de pavots blancs dont les fleurs sont si rapprochées qu'on n'aperçoit la feuille que sur les tranches. Une femme passe, ayant une coiffe à bavolet et une guirlande de roses artificielles comme on en voyait dans les distributions de prix, aux écoles de filles, chez les bonnes sœurs. Mon compagnon de route, Gaston de F... — les autres sont partis pour rentrer directement en Belgique, — m'apprend que le bavolet court, comme celui-ci, indique une protestante, tandis que le bavolet long, descendant jusqu'au milieu de la taille, indiquerait une catholique. Le chapeau de feutre des hommes sert également de signe distinctif : les bords, relevés tout autour, veulent dire protestant. Nous croisons des chariots-bateaux comme ceux du polder.

Les chevaux, deux ou trois par voiture, ont le poil luisant. Toute la campagne est grasse. Le village de Steenbergen, où nous allons prendre le tramway, apparaît au loin, derrière quatre digues. Quel peintre que la brume ! quel coloriste ! à quoi elle réduit le rose des toits !

Dix heures.

Dans le village peint, propre, aux trottoirs barrés de chaînes, et où la paix habite, si elle a quelque part un logement à long bail, nous avons quitté notre ami Geluk, et nous voici en route vers la Zélande. Le tramway tourne parmi les cultures, et s'arrête de temps à autre, au bord d'une anse où la vase est ponctuée de moules crevées et de plaques d'herbe. A l'extrémité d'un éperon de terre recourbé, étroit, et qui émerge à peine, trois maisons, un moulin, deux arbres, font un petit port, et augmentent un peu l'abri dont profitent cinq bateaux de pêche, échoués dans la crique et dont les mâts ont une importance, dans ce pays à peine solide. Quand nous avons gagné ainsi l'extrémité du Brabant, au nord, le tramway s'arrête à Anna Jacoba Polder, devant un bras de mer d'un bleu profond qui m'étonne. Un bateau à vapeur attend les dix ou douze voyageurs que nous sommes, et va nous transporter dans

l'île de Duiveland, le « pays des pigeons », au bout duquel est Zierikzee.

Tandis que nous traversons le détroit, j'admire de nouveau la placidité de l'équipage, et sa ponctualité, et la lenteur sûre de la manœuvre.

— Eh ! dit mon ami, ils sont quelquefois pressés. Ce que je vais vous raconter ne s'est peut-être pas passé en Hollande ; mais c'était un homme tout à fait calme, Dries, le porteur de pain, un philosophe, un garçon économe, qui par économie, ou peut-être parce qu'il n'avait pas encore trouvé le temps de raisonner l'affaire, à quarante ans sonnés, ne s'était pas encore marié. Il fut appelé, un matin, par sa patronne, une veuve. « Dries, dit-elle, tu es honnête, tu es rangé, tu peux faire honneur à une boulangerie, et je suis toute disposée à te vendre la mienne ; mais, il y a un mais, tu n'es pas marié. Marie-toi au plus tôt, et tu deviens mon successeur. » Dries ne répondit rien. Seulement, un quart d'heure plus tard, comme il revenait de porter le pain chez un des notables du village, après avoir salué la cuisinière d'un simple petit grognement, comme il en avait l'habitude, il s'arrêta devant la fenêtre basse où cousait la femme de chambre, personne mûre, et qu'on disait pourvue. « Rosalie, fit-il, voulez-vous être ma femme ? — Quelle question, répondit-elle en riant, et comme vous faites vite votre cour ! —

C'est très pressé. Je le répète, voulez-vous être ma femme ? » Le rire diminua de moitié. Le cœur commençait à s'en mêler. Rosalie demanda : « Donnez-moi deux jours de réflexion, deux petits jours. Ce n'est guère, Dries, pour une chose si importante ! » Il ne répliqua rien, et s'en alla. Dans l'après-midi, il revint, cette fois pour apporter les petits pains, que les filles du notable aimaient à manger chauds, avec le thé. Il repassa donc devant la fenêtre basse. On l'avait vu s'approcher. On lui souriait. Mais lui, il était encore plus grave que de coutume. « Rosalie, commença-t-il, je vous annonce mon mariage. — Attendez un peu, mon ami, je n'ai pas donné ma réponse ! — Je n'en ai pas besoin. — Vous ne pouvez cependant pas vous marier avec moi sans ma volonté ? — C'est que, ce n'est pas vous que j'épouse, Rosalie. En vous quittant, j'ai rencontré Ké, la servante de M. le doyen (nous disons Ké pour Cornélie). Elle m'aime mieux que vous. Je lui ai dit : « Ké, voulez-vous être ma femme ? » Elle m'a répondu : « Dries, est-ce sérieux ? J'ai dit : « Oui, c'est sérieux. » Elle a répondu : « Alors, Dries, puisque c'est sérieux, ma réponse sera oui. »

Comme il finissait son histoire, nous touchions l'île de Duiveland.

III

LA BONNE NOUVELLE

Marie était rentrée la première, puis Jeanne, puis Cécile. Dans le petit appartement qu'elles occupaient, — une cuisine, une salle à manger, trois chambres reliées par un couloir, — on pouvait, à la même heure, chaque soir, entendre les mêmes baisers, donnés à plein cœur, et les mêmes mots, que les trois sœurs se disaient l'une à l'autre et que la mère répétait après elles : « Bonjour, chérie ! Tu n'es pas trop lasse ? Tu n'as pas trop travaillé ? Bien sûr ? Tu vas te reposer, n'est-ce pas ? C'est si bon d'être ensemble ! » La mère ajoutait quelquefois : « T'a-t-on payée ? »

Marie, l'aînée, était une grande jeune fille blonde, élégante et forte, très réservée et presque froide avec les étrangers, mais très tendre à la maison, lorsque

les sourires ne risquaient pas d'être mal interprétés, lorsque le rôle était fini, l'égalité retrouvée, la famille refaite. Comme elle avait ses diplômes, elle enseignait le français. Comme elle était robuste, elle courait toute la journée, d'un quartier à l'autre, sans que jamais la fatigue eût l'air d'entamer sa jeunesse épanouie. La seconde, Jeanne, plus frêle, plus rieuse, plus souple, plus sensible à la louange d'un regard ou d'un mot, donnait des leçons de piano. Elle avait de longues périodes d'anémie et des moments de surabondance de vie. Il avait fallu, l'an dernier, l'envoyer aux eaux, et les économies de toute la maison y avaient passé. C'était la seule qui se soignât. La plus jeune des trois sœurs, celle qu'on appelait justement « la petite », et qui n'avait ni beauté, ni teint, ni charme féminin, une enfant de dix-huit ans, qui venait de subir l'examen pour le brevet supérieur, ne se plaignait jamais, ne s'arrêtait jamais de travailler, ne semblait pas hantée ni seulement effleurée par le rêve d'une autre existence que celle qu'elle avait menée jusqu'ici. Et cela s'expliquait peut-être par cette raison que, née la dernière, toute jeune encore lorsque le père était mort et que la faillite avait été déclarée, elle avait ignoré la fortune, dont les autres, plus ou moins, se souvenaient.

La nuit venait, une nuit tardive de fin de prin-

temps, où les fenêtres, ouvertes sur la rue, laissent entrer, jusqu'à une heure avancée, un peu de lumière du jour, un peu de poussière, un peu de chaleur molle. Cécile était à peine arrivée, elle enlevait son chapeau et le posait sur son lit, ayant soin de plier la voilette en quatre lorsque Marie, qui venait d'embrasser sa sœur et, dans l'ombre plus qu'à demi faite la regardait, s'écria :

— Tu as quelque chose !

La mère passa, au même instant, dans le corridor, portant la soupe et un plat qu'elle avait préparés.

— Oui, dit-elle sans s'arrêter, une nouvelle, grande. Venez, que je vous l'apprenne.

La mère, qui était, en réalité, la femme de chambre et la cuisinière du ménage, pauvre femme usée, parcheminée, aigrie par ce qu'elle appelait la malchance, malheurs d'argent d'autrefois, soucis du pain d'aujourd'hui, et incapable de ne plus rien voir au delà, continua, en s'asseyant devant la pile de quatre assiettes où elle devait verser le potage :

— J'ai à vous annoncer, mes enfants, que Cécile est demandée pour être institutrice dans un château.

Marie et Jeanne, qui corrigeaient les défauts de symétrie d'un couvert mis à la diable, et, sur la toile cirée, avec la lenteur d'un geste d'art où l'on se complaît, changeaient la place d'une bouteille, d'une salière et de deux assiettes de fruits, se pen-

chèrent en avant. La lumière de la suspension éclata sur les tabliers rouges qu'elles avaient fixés à leurs corsages.

— Institutrice? La petite? Dans un château? demandèrent-elles.

— Et un grand. Elle aura une chambre et un cabinet de toilette dans une tour, séparés des chambres d'enfants, la permission de dîner dans la salle à manger, même quand il y aura des étrangers, deux heures par jour pour lire, la promesse d'être emmenée en excursion autant que cela se pourra, et le droit de me recevoir une fois par mois, le dimanche, la chère mignonne.

— C'est loin d'ici?

— Quinze lieues.

— Combien d'enfants à instruire?

— Une seule, de treize ans. Cécile en a dix-huit. Ça va très bien. Elle a couru les bureaux cet après-midi, pour tâcher de retirer son diplôme. Qu'est-ce qu'on t'a répondu, petite?

— Pas avant six mois, et encore nous aurons de la chance.

— Nous n'en avons jamais eu, excepté aujourd'hui. Car je ne vous ai pas dit que j'avais obtenu quinze cents francs pour votre sœur, moi qui vous parle. Elle n'aurait pas osé demander un chiffre pareil J'ai osé. J'ai dit : « Madame, il y a institutrice et insti-

tutrice. Mais une jeune fille du monde, comme la mienne... »

Elle racontait l'histoire, amplement, tout en servant ses filles. Marie et Jeanne ne la regardaient pas. Elles considéraient, avec une attention passionnée, troublée, inquiète, la petite qui faisait signe, avec sa tête brune : « Oui, cela est vrai, cela encore », et qui, toute pâle, interrogeait le visage des aînées, pour savoir : « Dois-je me réjouir ? Est-ce vraiment une bonne nouvelle ? Est-ce le bonheur ? »

Jeanne calculait que les honoraires promis représentaient sept cent cinquante demi-heures de leçons de piano, à deux francs la demi-heure ; elle songeait que Cécile n'aurait aucune dépense à faire, si ce n'est pour la toilette, et encore n'avaient-elles pas acheté, voilà quinze jours, leurs trois robes et leurs trois chapeaux d'été ?

— C'est superbe ! dit-elle.

— Moi, reprit Marie, qui était toujours la seconde à dire son avis, mais la plus écoutée, ce qui me séduirait, vois-tu, ce serait la pensée d'avoir à m'ocuper d'une seule enfant, de pouvoir la connaître, me faire aimer d'elle, remplacer la mère... Avec des leçons, si fréquentes qu'elles soient, l'influence est toujours brisée. On touche à peine le cœur, on ne le prend pas. J'ai souffert plus d'une fois, moralement, de ces perpétuelles allées et venues...

— J'en ai souffert physiquement, interrompit la cadette, j'en ai éprouvé des fatigues auxquelles Cécile ne résisterait pas. Car, en soi, le changement de décor me séduirait plutôt; Cécile aura le voyage... Quand doit-elle entrer en fonctions, maman, vous ne l'avez pas dit?

— Dans quatre jours, nous le saurons... Je recevrai une lettre... Il faut le temps de congédier l'ancienne institutrice, de préparer l'enfant à recevoir notre heureuse Cécile...

L'heureuse Cécile, avec ses yeux creusés et dolents de surmenée, ayant interrogé le regard de ses trois juges, comprit qu'elle devait se réjouir, en effet. Elle s'anima; elle fit des projets; elle eut de l'esprit. Entre elle et Jeanne surtout, les deux plus jeunes, la conversation était si vivante et si gaie qu'on ne reconnaissait plus l'étudiante d'hier, toute passive, dont le sourire, rapidement éteint, annonçait seulement qu'une idée d'autrui, un geste, une couleur, un document de plus, s'était enregistrè dans la mémoire indifférente et lasse.

Même après que le dîner fut achevé, la bonne nouvelle continua d'exercer son influence sur ces âmes remuées par elle. La mère enlevait le couvert, et, passant d'une pièce dans l'autre, affairée, s'étonnait, chaque fois qu'elle revenait dans la salle à manger, de retrouver ses filles moins silencieuses que

de coutume. Marie, Jeanne, Cécile, qui n'avaient que cette heure-là pour raccommoder leurs vêtements, cousaient, rassemblées dans le cône de lumière de la lampe. Un peu d'air frais soufflait par intervalles et faisait le tour des murs. Les deux aînées parlaient des difficultés de leur métier, non pour s'en plaindre, ni amèrement, mais avec belle humeur, au contraire, et pour mieux établir dans l'espérance et dans la joie cette petite, qui ne donnerait pas de leçons au cachet.

Cependant, tout à la fin, lorsqu'elles se levèrent, dans le silence de la ville à peu près endormie, qui permettait d'entendre, malgré la fenêtre ouverte, le bruit des cassures d'étoffes qui se redressaient, Marie eut la vision, tout à coup, du départ imminent. Elle vit, se détournant pour embrasser la mère, sa jeune sœur, déjà effacée à demi par l'ombre. Elle songea : « Il faudra qu'elle parte. Dans quatre jours, elle s'en ira ainsi, pour des années. » Et cette pensée, voisine de son cœur, depuis le commencement de la soirée, combattue depuis des heures par la crainte de souffrir et de faire souffrir les autres, s'empara d'elle souverainement. Marie, au coin de ses yeux, essuya deux larmes, les premières.

Le lendemain, en s'éveillant, elle aperçut, elle lut en elle-même, comme une proposition formulée et devenue évidente pendant la nuit : « Cette bonne

nouvelle est un malheur. Si l'une des trois s'en va, la maison est morte. » Elle garda pour elle son jugement. Mais, vers le soir, Cécile ayant voulu reprendre la conversation de la veille avec Jeanne, celle-ci laissa tomber les mots de château, de liberté, de promenades, d'attentions, et les autres, comme si elle n'y croyait plus.

Le surlendemain, les trois sœurs se plaignirent d'être souffrantes, et se couchèrent sans avoir veillé ensemble.

Le troisième jour, Marie, qui s'était éveillée et levée de grand matin, afin de pouvoir entendre une messe avant de commencer les leçons, n'était pas agenouillée depuis deux minutes dans l'église voisine, qu'elle reconnut, en arrière, un pas qui glissait sur les dalles. « Oh ! pensa-t-elle, c'est Jeanne qui souffre comme moi ! » Et Jeanne passa, en effet. Et, bien peu de temps après, Cécile entra aussi. Elles évitèrent de se rencontrer et de s'expliquer.

Enfin, le quatrième jour arriva. Marie et Jeanne avaient retardé leur départ, pour être à la maison, quand la concierge monterait les lettres. Il était huit heures du matin. Un petit coup de sonnette retentit. La mère dit : « La voilà ! » Et aussi émue, et de la même manière qu'au premier instant, lorsqu'elle avait entrevu pour sa fille un avenir et pour soi-même une diminution de charges, elle alla ouvrir, et

prit la lettre. Il faisait trop sombre pour qu'on pût lire dans le corridor. Elle se dirigea vers la fenêtre de la salle à manger, et, en marchant, avec un doigt, elle essayait de rompre l'enveloppe. Les enfants la suivaient, muettes, pâles, sans hâte.

Aux premières lignes, la mère eut un sursaut :

— Jamais de chance, dit-elle. L'ancienne reste !

Elle allait se plaindre encore. Elle allait lire tout haut la lettre. Mais ses trois filles, jusque-là séparées, s'étaient unies dans un embrassement fou. Elles sanglotaient, elles riaient, elles se serraient l'une contre l'autre, et leurs joues, redevenues roses, étaient mouillées de larmes et de baisers. Bientôt, Marie parla, et dit :

— Quelle joie infinie !

Jeanne répondit :

— Si la petite était partie, j'en serais morte !

La petite dit à son tour :

— J'étais décidée à refuser !

Toutes trois, avec des mots différents, elles venaient de prononcer l'arrêt de leur vie : « Nous ne nous séparerons pas ! » Et, ce jour-là, elles pleurèrent de joie jusqu'au soir, parce que le secret de la pauvreté heureuse leur était apparu.

IV

LE PRIEURÉ

Je vais vous raconter, me dit mon ami, une histoire bien simple, mais dont je demeure ému.

La maison n'était rien ; l'enclos était peu de chose. Et, cependant, que de souvenirs sont nés là, les nôtres, ceux des générations précédentes ! Et que ce serait curieux si les souvenirs avaient vraiment des ailes, comme les poètes l'ont dit ! On verrait des troupes d'oiseaux venir du même lointain, chaque jour, au même lieu de pâture et de chanson, pauvre souvent et tel que personne ne comprendrait, eux exceptés, la raison qui les rend fidèles ; on verrait de beaux domaines où l'un d'eux, seulement, passerait de loin en loin ; on verrait leurs secrètes préférences pour l'habitation d'enfance et de jeunesse,

pour les demeures espacées de la paix, et comment les âmes sont inégalement réparties par le monde, et presque toutes loin de chez elles et loin de l'heure présente.

La maison n'était rien : un gros toit mansart, couvrant trois chambres, une cuisine et une grande salle carrelée si parfaitement sèche, à cause du rocher qui était dessous, et du midi qui la regardait, que les lambris de bois y craquaient toute l'année et qu'on retrouvait, à la fin de l'hiver, momifiés et couchés sur le chassis des vitres, tous les papillons, bourdons et moucherons entrés dans cette serre chaude à la fin de l'été.

L'enclos était peu de chose : un rectangle allongé, dont la terre rocailleuse, formant une courbe rapide, descendait du pied du logis au bord de la rivière, jardin brûlé par le soleil, raviné par les pluies, dur à bêcher, où les arbres de haute venue ne trouvaient pas leur nourriture. L'ombre manquait. Les vignes seules en riaient, avec les lavandes, le thym, le mélilot et les autres herbes de senteur, tout en fleurs et en tiges, dont le parfum éclatait aux premières rayées d'avril, et ne s'apaisait plus, tant qu'il restait de la plante, au ras du sol, une pincée de cendre brune.

Mais il y avait, pour compenser l'étroitesse de l'enclos et son aridité, il y avait le paysage : du

sommet du coteau qui se prolongeait à droite et à gauche, tantôt découvert, tantôt boisé, toujours dentelé comme une falaise, nous dominions la rivière du Loir. Peut-être la connaissez-vous. Elle est de l'espèce lente, étroite et profonde, qui ne roule pas de sables, ne s'embarrasse pas d'îles, et coule le plus souvent entre des bords herbeux. A l'endroit où était bâti le Prieuré, elle n'avait guère plus de largeur qu'à sa source ; un pêcheur de brochet la traversait en trois coups de rames ; mais elle était le centre et la vie de toute une vallée verte, et d'immenses prairies, qui sont le feuillage des eaux, s'épanouissaient et frémissaient autour de son tronc bleu. On eût dit un lac desséché ayant encore un fossé en son milieu et dont les arbres, à l'horizon, presque en couronne, marquaient la rive ancienne. Le vent ne passait point là en chantant, comme au sortir des forêts, mais par larges marées, sans déchirure et sans cri, cherchant les voiles. Il portait un autre parfum que celui des moissons ou des guérets ouverts. Par lui, du haut du rocher, des fenêtres de la grande salle, nous savions l'heure de l'année, mieux que par l'almanach. Il disait : « Enfants, les renoncules d'eau viennent d'éclore, les derniers roseaux pourrissent dans la vase, les saules ont leurs chatons, c'est le printemps... Enfants, voici les terres mouillées qui s'affermissent, la pointe de l'herbe qui se dresse et qui

ne fait pas d'ombre encore aux pâquerettes... Voici les râles et les cailles qui appellent, invisibles, et glissent, et lustrent leur poitrail au fil de l'herbe drue; voici les lis jaunes, les ombelles des carottes sauvages, les premiers faucheurs et, toute la nuit, la symphonie des insectes, monotone, triste et aiguë comme la musique d'Orient : c'est l'été... Ne doutez pas, regardez la grande bataille du vent, du jour et de la brume; la reconnaissez-vous, la brume du beau temps, fileuse de toiles blanches, qu'elle étend sur les prés, et qu'elle attache à mi-hauteur des peupliers, et que, moi, je roule d'un souffle, et que j'emporte là-bas! »

Quand une fois on s'est mis à comprendre la chanson des choses, il n'y a plus de solitude, il n'y a plus qu'une douceur d'être seul avec elles.

Et puis, à côté du logis, la ferme était bâtie. Ils étaient si voisins l'un de l'autre, que, le matin, nos toits faisaient de l'ombre à la ferme qui, le soir, nous rendait la pareille. Nous ne cessions guère d'entendre le meuglement des vaches, le grognement des porcs, les gloussements éparpillés et graves des poules grattant le fumier, les trois notes perçantes que chantait le treuil du puits commun, ce gros tronc d'arbre sur lequel il fallait appuyer la paume de la main, pour qu'il ne tournât pas trop vite, emporté par le poids du seau descendant.

L'habitude de cette chanson du puits m'avait conduit à des comparaisons. D'après le bruit de la descente, celui de la montée, celui de la plongée dans l'eau toute ronde, luisante, sonore comme du métal, je devinais de quel côté du mur on puisait, et si c'était notre vieille domestique, ou maître Raguin, le fermier, ou sa femme, ou sa fille Joséphine, qui faisait tourner la machine. Je reconnaissais le style de chacun. Le plus énergique, le plus vif, était celui de Joséphine, cette belle grande fille, toute rousselée, très blonde, qui travaillait plus que personne à la ferme. Je me rappelle bien des jours passés près d'elle, soit dans la saison des foins, soit dans l'aire où, deux semaines durant, toute la ferme battait au fléau, soit au commencement de l'arrière-saison, lorsque, sur le coteau du Loir, les bœufs de maître Raguin labouraient une terre si compacte et si dure qu'on eût dit, au versoir de la charrue, des fragments de mur écroulés. Elle était de toutes les fatigues, sérieuse, méthodique, sans apparence de coquetterie, excepté le dimanche, quand elle mettait ses coiffes brodées, son tablier de soie, et qu'elle allait, avec son sourire grave et ses yeux demi fermés, parmi les filles moins belles et moins riches qui habitaient le bourg. J'entendais répéter, à son sujet : « Quelle solide race que celle des Raguin ! Elle n'est pas près de s'éteindre, ni de quitter le

Prieuré. Les petits-enfants de cette Joséphine cultiveront encore la terre que le père laboure aujourd'hui. » Temps ancien, en vérité ! Mille choses disparues m'en avertissent. Le vanneur et le taupier recevaient leur payement en nature, vers la Saint-Martin ; les rouleaux de granit tournaient partout sur les gerbes, et n'étaient pas, comme à présent, relégués dans un coin de l'aire ; les ruches d'abeilles avaient toutes des toits de paille ; je revois en rêve des formes de grands chênes qui ont cessé de vivre, et des figures comme celle d'un vieil oncle des Raguin, qui mourait de consomption, et qui ne sortait de la maison que dans les soirs d'été, après le coucher du soleil, et que j'apercevais alors dans la cour de la ferme, très pâle, étendu sur trois chaises, la tête creusant l'oreiller, les mains pendantes jusqu'au sol, les yeux très doux, levés, errant déjà parmi les étoiles.

Ce fut la première période, pour moi, dans l'histoire de ce petit domaine.

La seconde ne fut qu'une longue absence, avec des retours très rares et qui ne duraient pas assez pour que le sentiment de l'habitude me ressaisît, et, avec lui, l'intime causerie du revoir, lorsque les derniers mots ne sont pas effacés. Peu importent les raisons qui nous retinrent au loin. Pendant dix

ans, le logis fut désert. Chaque année, aux vacances, quelqu'un demandait : « Si nous allions ? » Il avait tort chaque année. Au début de novembre, pour toucher le fermage ; quelquefois, en hiver, pour chasser la bécassine ou le canard sauvage dans les prairies du Loir, je traversais la maison et le jardin en pente. Vous vous souvenez de cette première émotion, celle qu'on ne dit pas, celle qu'on essaie de dissimuler, en retrouvant un ami : « A-t-il changé ! Comme la vie s'est amoindrie en lui ! » Je l'éprouvais, aussi cruelle, en parcourant ce domaine dont mon enfance avait tout aimé. L'ancienne joie n'avait pas le temps de renaître. Trop de ruines m'apparaissaient. La chaux, par larges plaques, tombait des murs ; le bois des fenêtres, les portes, les linteaux, desséchés par la chaleur, réduits et crevassés, prenaient l'aspect de choses sans consistance, et pliaient au doigt comme de la mousse ; le jardin, abandonné, n'avait plus d'allées, plus de fruits, et les vignes, arrachées aux espaliers par le vent, rejetées et ployées vers le sol, lançaient librement, à travers les herbes, leurs sarments prodigieux, bondissants et stériles.

L'inévitable arriva. Le Prieuré fut vendu. J'en eus du regret, comme si, depuis longtemps, la séparation n'avait pas été faite, car nous sommes ainsi, vulnérables jusque dans le passé. J'allai dire adieu aux

Raguin, qui avaient acheté leur ferme, — le logis et le jardin passaient aux mains d'un marchand de biens, — et je les trouvai dans le champ qui dévale vers la rivière. Ils labouraient. Les deux anciens cassaient les mottes ; mais la charrue était tenue par un homme tout jeune et de bonne mine, le vrai maître, à présent, le mari de Joséphine, qui elle-même était venue, lente, en me voyant tourner à l'angle de la ferme, et se tenait debout à l'extrémité haute de la jachère et nous regardait de loin, son premier enfant dans les bras. Je leur dis :

— C'est ma consolation de penser que vous garderez la terre qui a été à nous. Vous l'aimez. Vous ne la lâcherez pas. Quelle belle luzerne vous avez là-bas, et quels beaux bœufs ici ! Et puis, l'avenir est assuré, maintenant. Voilà un jeune ménage qui vous continuera. Est-ce un fils qu'a eu Joséphine ?

— Malheureusement non, répondit maîtresse Raguin ; ce n'est qu'une fille.

— Vous la marierez, dans vingt ans, avec le plus fin laboureur du pays, un second maître Raguin ?

— Si nous vivons, vous pouvez en être sûr, reprit-elle, et aucun de nous n'a une autre idée.

Elle disait cela avec la secrète irritation de ceux qui ont vécu, et qui ont peur des démentis de la vie.

Depuis lors, dix-huit années nouvelles se sont écoulées.

Ces jours derniers, je montais la côte qui se lève, si abrupte, au sortir des prairies, et d'où mes yeux d'enfant s'étaient ouverts sur le monde.

La vivacité des anciens regrets s'était bien atténuée. J'éprouvais seulement une sorte de curiosité attendrie à contempler le paysage, que je n'avais plus revu depuis si longtemps. Au moment où j'arrivais au sommet de la côte, deux femmes en deuil traversèrent la route devant ma voiture, et ouvrirent la barrière goudronnée qui fermait le chemin du Prieuré. Je les saluai. La plus âgée me reconnut tout de suite. Elle était encore belle, bien qu'elle eût épaissi, et que les cheveux blonds fussent moins abondants sous la coiffe. Sa fille était presque aussi jolie que l'avait été Joséphine Raguin. Arrêtés sur la route, nous causâmes un grand quart d'heure, la mère et moi. Elle m'apprit qu'elle n'avait plus ses parents ; que le vieux logis, près de la ferme, n'était plus habité et plus habitable ; que les champs du Prieuré, habilement cultivés, donnaient de suffisantes récoltes ; qu'elle n'avait point à se plaindre de son sort ; qu'enfin sa fille, sa fille unique était « promise ». Elle disait cela avec un demi-sourire triste.

Je déclarai :

— C'est un honnête homme, j'en suis sûr !

Elle fit signe que oui. En même temps, son visage devint triste tout à fait. Son sang de paysanne s'émut.

— Assurément, dit-elle, il est honnête homme. Mais nous aurions voulu un laboureur comme nous. Il est marchand de bestiaux ; il voyage tout le temps, et alors, après nous, la terre d'ici, vous comprenez, sera encore vendue !...

Et je retrouvai, dans son accent, toute ma douleur d'autrefois. Et je pensai à la puissance d'amour cachée en cette terre, belle et nourricière, qui, à vingt ans d'intervalle, s'était fait aimer de même, et, en des âmes différentes, avait causé la même souffrance.

V

LES TROIS AUTOMNES

On pourrait dire qu'il y a presque autant d'automnes que de jours d'automne. Aucune saison n'a plus de caprices, de retours, de hâte, de lenteur, de colères et de caresses également mortelles. Ceux qui l'ont vécue à la campagne le savent, et ils savent aussi qu'elle est plus parlante que le printemps et que l'été, plus proche de nous, plus émouvante. Et le secret, c'est qu'elle est triste. Elle s'en va ; elle est encore la vie et elle passe ; on la plaint ; on l'aime pour sa splendeur fragile, pour l'histoire, toute pareille à la nôtre, qu'elle raconte. Elle est nuancée comme la peine, ce qu'on ne peut pas dire de nos joies.

Tout au moins faut-il distinguer trois automnes :

l'automne du bouleau, celui de la vigne, celui du chêne.

Le premier, qu'on pourrait aussi appeler l'automne du peuplier, commence à l'heure où ces arbres toujours inquiets ont une première feuille jaune au bout d'une branche. Ils sont frappés tout à coup, sans qu'il ait gelé, sans qu'un brouillard ait voilé leur panache, quand les moissons peut-être attendent encore dans les champs. Pour nous, c'est l'été qui se continue, et le calendrier leur donne tort. Ils ont cependant raison. Quelque chose meurt déjà. Très vite la tache d'or s'élargit. En cinq semaines, bouleaux et peupliers ont perdu tout leur vert. Depuis les basses branches jusqu'à la pointe, ils sont comme une fleur de genêt. Autour d'eux, pas un arbre et pas une herbe qui n'ait changé. Les saules se rouillent; les cerisiers ont des quenouilles ardentes et les pommiers des taches de pourpre violette ; les hampes des perches de châtaignier apparaissent nues aux bords des taillis ; une teinte de vieille pierre se répand sur les aulnes qui font la voûte par-dessus les ruisseaux.

C'est le second automne, et le plus beau, celui de la vigne. Car le pampre en est roi. Il réunit toutes les splendeurs qu'on trouve ailleurs divisées ; il est roux, doré, incarnat, rose, orange,

couleur de paille, couleur d'airain, couleur de la nuit qui tombe rapide, brumeuse et grise. Au bout des sarments pendent encore un grain rouge, un grain noir, un grain vert, qui ne mûriront jamais et dont les oiseaux ne veulent pas. Toutes les tiges qui ont porté leur fruit se brisent, se tordent ou fondent dans le brouillard du matin, et les paysans en font des tas énormes, qui brûlent lentement, et dont il reste une pincée de cendre.

Plus tard, bien plus tard, vient le troisième automne.

Il y a un arbre si commun dans nos forêts et dans nos champs qu'on ne peut guère voir ou imaginer un paysage de France où il n'ait sa place ; un arbre puissant, indulgent à la lumière qui court à travers son feuillage, en sorte que l'ombre en est douce et mêlée ; un arbre aux formes arrondies comme les houles et qui, multiplié, couvrant le creux des plaines et leurs pentes, rappelle encore la mer par la couleur, le mouvement et la voix ; un arbre vêtu d'une écorce dure et plissée, résistant à la chaleur comme à la gelée, très droit, très noble, très fécond et capable, on le dirait, comme le sol qui le porte, de printemps indéfinis. On cite des chênes de plus de mille ans. Le Midi a l'yeuse ; les deux tiers de la

France et les montagnes de l'autre tiers ont le rouvre.

C'est celui-ci qui mériterait de donner son nom à l'arrière-automne. Quand les autres arbres ont perdu leurs feuilles ; que les peupliers ont l'air de balais de sorgho ; que les platanes ne sont plus que des cassures noires sur le ciel ; que les ormes, encore élégants, mais devenus sans consistance, ressemblent, sur les collines, à des fumées captives ; que le pampre lui-même est tombé, les rouvres gardent leur frondaison. Oh ! non pas tous, ni de la même façon. Parmi les végétaux comme parmi les hommes, les traits individuels ne manquent pas, une humeur se manifeste, un accident, qui ajoute ou qui retranche, qui incline ou redresse, ou colore, et met un peu de caprice au front dur de l'espèce. Allez dans les bois et regardez. Un rameau part trop vite et se dessèche de même ; un chêne de lisière a souffert d'un de ces courants inexpliqués et certains qui tarissent la sève ou l'empoisonnent subitement ; tel autre a une seconde pousse, rouge comme une floraison : le chêne des terres pauvres, le chêne-brosse, comme disent les paysans, courbe ses feuilles, les roule et montre leur envers où survit un duvet qui luit et s'argente au soleil. Mais l'innombrable foule suit la loi du rouvre. Cette loi commande aux feuilles de ne point tomber, de

replier un peu les nervures en forme de carène, de devenir à demi sèches et toutes brunes, et d'attendre, pour quitter la branche, que les premières pousses des pervenches se soient montrées dans l'herbe. Lors donc que vous verrez les autres arbres dépouillés et les rouvres vêtus de brun, vous reconnaîtrez l'automne du chêne. C'en est le premier signe.

Le second signe auquel vous reconnaîtrez que ce temps est venu, c'est la couleur des lointains. En été, ou même au début de l'automne, tant que la lumière est vive et l'air léger, les ombres éloignées sont bleues. Elles passent au mauve avec les premières brumes, celles qui tuent les végétations délicates, et que le matin dissipe sur les prés, ou brise en flocons et promène à la surface des étangs. Puis viennent les grands brouillards ; les ciels bas et qui appuient, pour l'étouffer, sur toute verdure encore jeune ; les jours qui seraient sans joie pour les yeux, si les ombres violettes ne se posaient en plis aux flancs des montagnes, à l'entrée des gorges, au détroit d'un chemin que pressent deux collines, si elles ne s'étendaient en draperies régulières rehaussées d'or, tout le long des l ières de futaie qu couronne un reste de feuilles. Alors aussi l'horizon se rapproche ; il suffit d'un petit recul pour que l'air se colore, et tout ce violet n'est jamais

loin. De la barrière d'un champ, j'ai vu souvent, à l'autre bout, des têtes de rouvres émondés, bien en ligne, rondes, frisées, touchées à la cime par le dernier rayon de jour, plongeant leur lourde fleur dans la brume couleur de pensée qui monte au crépuscule. Et les jardins de l'empereur japonais n'ont point de chrysanthèmes d'une pareille splendeur.

Saison du rouvre brun, saison des brumes violettes, mais saison vivante encore. La vie s'est emparée des feuilles tombées. Les merles les retournent, comme des faneurs qu'ils sont, et les rouges-gorges, et les pinsons, et les roitelets. Le vent les secoue et les roule. Elles deviennent, attaquées par la pluie, la gelée, le soleil, des proies plus faciles pour les êtres qui les dévorent. Car une armée s'est levée du sol avec l'automne. Des organismes si nombreux qu'aucune intelligence humaine ne serait de force à porter leur nombre, primitifs, tenant le milieu entre le champignon, l'algue et l'animal, sont chargés de réduire en miettes et en fumier la couche épaisse de feuilles qui couvre la terre. J'imagine que des oreilles plus fines que les nôtres doivent entendre le bruit incessant des marteaux, des scies, des limes, des masses qui s'effondrent, des surfaces qui se brisent, des nervures qui éclatent comme des étraves de navires ou des

poutres maîtresses soutenant les étages de nos maisons ; je songe qu'il doit y avoir des témoins de ce prodigieux travail, que les insectes peut-être, rôdeurs nocturnes, — car la démolition ne s'arrête pas, — coureurs de mousse et grimpeurs de troncs d'arbres, aperçoivent dans l'ombre des phosphorescences qui nous échappent, les lampes de ces mineurs sans repos, et qu'il y a pour eux des constellations dans les halliers des herbes et les moisissures des bois. La vie est là, si intense qu'elle menacerait d'étreindre et d'absorber les êtres supérieurs, si de merveilleux artifices ne défendaient ceux-ci. Elle est dans les racines qui puisent assez de sucs au sein gonflé et moite de la terre pour suffire à l'épanouissement prochain, aux prodigalités de la sève nouvelle, aux longues sécheresses de l'été. Toutes les rivières souterraines sont en mouvement, et tous les fleuves d'air qui traversent le ciel. Les greniers invisibles s'emplissent, s'émeuvent et s'écoulent. Même aux sources qui ne durent pas, des provisions sont prises. Et, pendant les giboulées, sur la pente des toits, la joubarde aspire l'eau qu'elle gardera tout l'été dans les citernes épaisses et vernies de ses feuilles.

En vérité, pourquoi parle-t-on d'hiver? Entre les automnes successifs où les moissons diminuent d'abondance, où les champs passent de la gloire des

feuilles vertes et des blés mûrs à la pauvreté des baies d'églantiers et des graines de houx, comme le printemps s'est déjà glissé ! Où est l'intervalle ? Toute branche qui donne un fruit a son bourgeon déjà formé. Quelle saison peut, sans calomnie, être dite épuisée et morte ?

J'ai demandé au laboureur :

— Est-ce décembre ?

Il m'a répondu :

— Mon froment lève !

J'ai demandé au vigneron :

— Est-ce janvier ?

Il m'a répondu :

— Le vin s'agite dans mes fûts, à cause du grand vent qui court au-dessus de nous. La sève aussi doit remuer dans les ceps. D'ailleurs, autour de mon clos, les saules ont leurs branches rouges comme des engelures.

J'ai demandé au berger :

— Est-ce février ?

Il a secoué la tête et m'a répondu :

— Ceux qui écoutent savent que, avant que janvier soit fini, le merle a déjà chanté son nid.

Comptez donc les automnes, celui du chêne rouvre étant le plus long des trois. Mais ne parlez pas d'hiver. Il n'y en a point. La loi de renaissance est la loi même du monde, renaissance par la graine qui

se détache, renaissance également par la sève qui demeure. Quand l'automne finit, le printemps est déjà né. Le reste n'est qu'apparence. Et ce qui nous semble mort veille encore ou s'éveille.

VI

LE VOISIN

Dans le mois de novembre, si donc vous vous promenez sur les routes, vous verrez se lever et tourner au vent la fumée de ces brûlis que les gens des fermes, en diverses provinces, appellent des « chalibaudes ». Elles montent, le plus souvent, entre les lignes pressées des chênes qui entourent les champs, et qui n'ont encore perdu ni leurs feuilles, ni le vert de leurs feuilles. D'où sortent-elles exactement ? De quel endroit précis, de la vallée ou du plateau boisé? Les plus malins peuvent s'y tromper, et les plus expérimentés.

La preuve en est que, dimanche dernier, François Bedouet, un métayer à cheveux blancs, connu dans le Craonais à plus de deux lieues autour de sa

métairie pour un homme de bon conseil, suivait le chemin qui gravit la côte et mène au village. Il avait laissé derrière lui, à sa gauche, les bâtiments de la Brandonnaye, l'habitation et l'étable séparées l'une de l'autre par une cour. Il allait, selon son habitude, passer une heure à l'auberge, où se boit le vin des roches et des plaines de la Loire, où se raconte le journal de la semaine. L'après-midi ne faisait que commencer. François Bedouet, lent marcheur, qui roulait comme un cavalier, avait près de lui un métayer de moindre importance, son voisin, de trente ans plus jeune que lui, Henri Houdaille, les plus larges épaules et la plus petite tête de toute la commune, un grand diable qui riait toujours et qui travaillait toujours. Tous deux se rendant au bourg, ils causaient de la pluie qui était venue trop tard, et des nuages, gonflés et lourds d'aspect comme des poches pleines, qui traversaient le ciel du nord-ouest au sud-est. Du même air sentencieux, ils prédisaient que les bestiaux se vendraient mal au printemps, à cause de la rareté des fourrages.

— On les donnera à ceux qui voudront les nourrir, disait Houdaille.

— Heureusement, j'ai du foin dans mon aire, une jolie meule, répondait Bedouet.

Fut-ce le souvenir de ces trente charretées de foin, qu'on ne pouvait pas apercevoir, pas plus que les

toits bleus de la Brandonnaye, tant la campagne était touffue, ou bien était-ce une coutume d'aïeul parvenu en haut de la colline et cherchant sa maison, le vieux métayer se détourna et regarda derrière lui, en bas, dans le creux où les cimes rondes des chênes faisaient comme une forêt, et il vit une fumée.

— Voilà une chalibaude qui dure longtemps, dit-il ; allumée hier, elle brûle encore.

Son compagnon ne jugea pas que la chose eût assez d'intérêt pour mériter un mouvement de tête, et il continua d'aller, près de l'ancien, dont la compagnie était une sorte d'honneur dans le pays. Mais, à moins de dix pas plus loin, celui-ci se détourna de nouveau, et, cette fois, s'arrêta. La fumée lui paraissait bien trouble et bien pressée pour une fumée de chalibaude. Ces brûlis de choses légères et sans consistance, après la première flambée, donnent une vapeur transparente et nonchalante.

— Est-ce que tu as connaissance d'une chalibaude dans nos quartiers ? demanda Bedouet un peu surpris de ce qu'il voyait.

Du premier coup d'œil, Henri Houdaille comprit

— Ce n'est pas ce que vous croyez, maître Bedouet.

— Quoi donc, alors

— C'est le feu chez vous

Dans l'esprit du vieux métayer, la vision passa des

trois enfants et de la bru qui dormaient en ce moment dans la ferme, des étables closes et pleines de bestiaux, du gendre absent qui faisait ses treize jours. Henri Houdaille n'aperçut pas aussi nettement le danger. Mais il était de ceux qui accueillent les besognes de hasard d'aussi bon cœur que le travail prévu et préparé.

Les deux hommes dévalèrent la côte en courant, le jeune en avant, l'autre tâchant de suivre, pâles tous deux, et muets. Dès que les chênes ne leur cachèrent plus la Brandonnaye, ils virent les meules de foin et de paille en feu. La fumée était devenue si épaisse qu'elle remplissait le chemin de traverse où ils s'étaient jetés, qu'elle couvrait les toits, cachait le jardin, l'aire, les haies voisines, et rendait la respiration difficile. Mais des langues de flammes, qui jaillissaient de cette lourde nuée écrasée contre terre, montraient où était le foyer. Il menaçait plus immédiatement la maison qui se trouvait sous le vent, à moins de quarante mètres, et déjà un bourrelet de fumée, qui avait des bords relevés en volute et qui rampait sur le sol en s'échappant des meules, un bourrelet d'une blancheur éclairée en dedans et qui faisait paraître le reste de la fumée comme du brouillard, s'avançait vers la porte, les fenêtres basses et les chevrons du toit.

— Métayère de la Brandonnaye, Jean, Jeanne et

Louis, levez-vous ! cria Houdaille, qui se jeta dans la maison.

Il n'y eut point de réponse. Des crépitements, des sifflements, des souffles, une arquebusade, une fanfare d'incendie victorieux qui a enfin établi sa domination et se déploie, répandirent la terreur dans les étables invisibles, de l'autre côté de la cour, et ce fut, pendant cinq minutes, une réponse de beuglements, de hennissements fous, de coups de pied ébranlant les palissades de bois, et de grands heurts de têtes contre les râteliers.

Le nuage de fumée monta et plana au-dessus de la Brandonnaye, appuyé sur une colonne de flammes trois fois haute comme la ferme. Les trente charretées de foin, les vingt charretées de paille ne formaient qu'un brasier énorme, élargi encore par les étincelles qui menaçaient la maison, l'étable, les arbres voisins, déjà roussis et craquant.

Une voix cria désespérément :

— Marie ? Marie ?

Du toit de la ferme, à l'extrémité la plus proche de l'incendie, une autre voix répondit :

— Apportez vite un drap, mouillez-le, dépêchez-vous, le grenier flambe !

— Les enfants ? Qu'as-tu fait des enfants ?

— Sauvés. Marie aussi. Ils pleurent dans le jardin. Apportez le drap !

C'était Henri Houdaille qui, grimpé dans la gouttière, éteignait, avec un seau d'eau et une couverture de lit, le feu qui venait de prendre à l'angle de la toiture. Il avait réveillé la mère et les enfants qui dormaient, et les avait mis en sûreté. A présent, il commençait à lutter contre le feu, tout seul, car le vieux François Bedouet courait, éperdu, dans l'atmosphère de fournaise de la cour, entrait dans la maison, ne trouvait pas de draps, ne retrouvait plus le seau pour puiser l'eau, et, se tordant les mains, gémissant, inutile, ne semblait plus avoir de volonté que pour contempler, de ses yeux dilatés et pleins de souvenirs de moisson, les deux meules jumelles de foin et de paille, qui s'en allaient en flammes.

Quand il eut protégé le toit contre les étincelles qui pleuvaient, Henri Houdaille déménagea le mobilier de la ferme ; puis, quelques passants étant accourus, il traversa la cour et, à demi asphyxié par le long voisinage du brasier, ouvrit la porte de l'étable et tenta de sauver les chevaux, les bœufs, les vaches, qui refusaient de sortir quand ils apercevaient devant eux l'incendie. Il lui fallut deux heures pour y réussir. A plusieurs reprises, on vit ce géant soulever dans ses bras l'arrière-train d'une bête à cornes pour la pousser dehors, effarée. Avec les chevaux qui se cabraient et qui ruaient, — même la grosse poulinière blanche, — il fut dix fois en péril de

mort. Au moment où il sortait enfin de l'étable, toute la charpente prenait feu.

Alors, je ne sais pourquoi, car il était en loques, il pensa à enlever sa veste.

— Viens boire, grand Henri ; tu l'as bien gagné !

Il secoua la tête, chercha autour de lui le meilleur service à rendre, et se dirigea vers un groupe d'hommes qui manœuvraient une pompe.

L'incendie de la Brandonnaye, depuis une demi-heure, était entré dans sa phase administrative : il ne restait presque plus rien à sauver. Une pompe était arrivée de la ville voisine, avec des pompiers, quelques hommes de bonne volonté qui venaient secourir le métayer, gens du bourg et des fermes pour la plupart, puis des curieux et des promeneuses attirés par le spectacle. On voyait des ombrelles et de petites voitures d'enfant dans un pré, où le vent n'apportait pas de fumée. Le garde champêtre accourait à bicyclette, galonné. Deux gendarmes descendaient d'une carriole dont le cheval fumait de sueur Un grand fourmillement d'êtres humains entourait les meules et l'étable en flammes. Mais tout ce qu'ils purent faire, ce fut de vider le puits et les deux mares du métayer. La maison seule fut préservée.

A cinq heures et demie, comme la nuit tombait et que le dîner appelait de loin les promeneurs, ils s'en allèrent, et, avec eux, plusieurs voisins. La nuée qui

roulait ses ondes au-dessus de la Brandonnaye était devenue toute rouge. La paille, presque entièrement consumée, formait sur le sol de la cour de petits tas de cendre noire que le vent frisait. Mais la meule de foin brûlait encore, affaissée, séparée en larges tranches par des fentes qui avaient été les routes de pénétration du feu. On eût dit un gros rocher de lave, brun à l'extérieur, avec des points et des cavernes couleur de braise. Éclairé par la lueur qui jaillissait de là, inégale, le dos de Henri Houdaille s'abaissait et se relevait en mesure. La pompe aspirait quelques litres d'eau, et les lançait sur les ruines de l'étable. Le vieux métayer, tenant étroitement serrés contre lui-même les trois enfants qui auraient voulu jouer, regardait finir son bien, et répétait pour la centième fois :

— Qu'est-ce que mon fils va dire? Plus rien à donner aux bêtes !

A sept heures, les pompiers étant partis et tous les autres avec eux, Henri Houdaille pensa qu'il pouvait s'en aller, lui aussi. Il remit sa veste, dont les manches étaient à moitié brûlées. Il serra la main de François Bedouet, qui, troublé, lui dit seulement :

— Au revoir, mon gars. Tu es plus heureux que moi.

— C'est vrai, répondit l'autre.

Puis il passa au tournant de la haie, près de la

barrière où je me trouvais. Il avait son allure nonchalante de tous les jours, pas plus lasse, pas moins tranquille que s'il revenait de faire ses semailles. Je le félicitai. Sa petite tête rasée eut un geste de dénégation, ses lourdes épaules de colosse se remuèrent pour exprimer le même sentiment, et il me dit, riant à moitié, ce mot qu'il crut tout simple :

— Entre voisins, faut-il pas s'entr'aider ?

VII

LES SAUVEURS DU VIN BLANC

— Quelle princesse ! me dit-il.

Et, en parlant, il montrait, par la fenêtre, les coteaux d'en face, couverts de vigne. Il ajouta :

— Quelle gueuse aussi ! En a-t-elle ruiné des gens, des grands et des petits ! On reprend confiance en elle pourtant. Toute la France replante. Dans cette commune-ci, qui était réputée pour ses vins blancs depuis le XIVe siècle, nommée dans Rabelais, peuplée de vignerons qui formaient une caste, abondante en pressoirs, en voleurs de raisin, en ivrognes et en grives, le phylloxera fit bien plus de ravages que n'en avait fait la guerre, que n'en eussent fait deux ou trois invasions successives : une race d'hommes disparut presque complètement, et

le tiers au moins des terres demeura en friche. De mon salon où vous êtes, pendant plus de dix ans, j'ai vu le coteau tout couvert de fougères. Pas une charrue n'y passait, pas un coup de pioche n'envoyait son bruit de capsule frissonner dans mes vitres. Aujourd'hui, vous voyez les échalas, en lignes régulières comme des hachures, partout où la vigne était cultivée avant 1870. Je crois même qu'ils ont débordé les anciennes limites. Il en est ainsi dans toutes les communes voisines. Une race nouvelle de vignerons a surgi, plus savante que la précédente, mieux outillée, moins consciencieuse. On sucre, monsieur ! Mais le phénomène n'en est pas moins digne d'être noté et célébré dans les âges. Le vignoble de France est reconstitué. Un immense pari est engagé sur la vigne. Si vous voulez vous faire une idée des sommes que nous risquons, je vous dirai que chaque hectare replanté me revient à plus de trois mille francs. Je suis un des joueurs innombrables. Je vous avoue même que je mets, à suivre l'épreuve, tout ce qui me reste de passion.

L'homme qui m'accueillait de la sorte était un vieux docteur du pays saumurois, qui, ayant exercé longtemps sa profession à la ville, avait fait ce qu'on ne fait plus guère, et s'était retiré à la campagne. Il avait la rondeur, le teint éclatant, les yeux vifs du

vigneron classique ; un toupet blanc, ramené de droite à gauche, puis contourné en accroche-cœur au-dessus de l'oreille, disait simplement que le porteur avait connu le gouvernement de Juillet. Autour des murs tapissés d'un papier naïf qui prétendait imiter le marbre, des gravures de Calamatta, pâles et propres, reproduisaient les portraits au crayon, dessinés par Ingres, de trois femmes de la famille et du père de mon vieil ami.

— Oui, reprit-il, je me passionne pour cet essai de viticulture, où je vois engagée la fortune de la France. Et je crois que nous gagnerons. Un de nos grands ennemis est mort ; l'autre est malade.

— Vous les appelez ?

— Le premier, c'était la négligence où des siècles de profits faciles avaient fait tomber nos anciens vignerons. Quand il s'est agi de greffer la vigne américaine, personne ne savait. On s'est adressé, faute de spécialistes, à des jardiniers ordinaires, greffeurs de poiriers et d'abricotiers. Mais, monsieur, quelle erreur ! Quelles différences profondes dans des arts qui vous semblent si voisins ! Nous l'avons appris à nos dépens, nous qui prêchions d'exemple et replantions les premiers. Que de pieds de *rupestris*, que de pieds de *riparia* j'ai perdus, faute de connaître le sol qui convenait à chacun, faute de soins,

faute d'amour éclairé! Aujourd'hui, grâce aux écoles de greffage, grâce aux concours que les préfets établissent chaque année, dans une commune ou dans l'autre, il n'y a pas de canton qui n'ait sa douzaine de docteurs ès vignes, simples gars du pays, qui montrent avec orgueil le diplôme de « maître greffeur » — ne trouvez-vous pas que l'appellation a un petit air ancien régime ? — qui savent également tailler la vigne nouvelle, la fumer, la sauver. Ajoutez à ce grand progrès le perfectionnement des pressoirs, des méthodes de vinification et de traitement du vin, et vous comprendrez ce que j'ai voulu dire en affirmant qu'un des ennemis de la viticulture française était mort. Le vigneron est armé. Mais il a d'autres ennemis, bien terribles.

— Lesquels?

Le vieux médecin vigneron eut un sourire qui allongea ses lèvres minces, et il me parut bien, en ce moment, le fils où le neveu des belles dames gravées par Calamatta.

— Ah! monsieur, que d'ennemis elle a eus, que d'ennemis elle a encore, la vigne française, sans parler des ingrats qu'elle a faits ! Beaucoup de mes confrères se sont montrés injustes envers celle qui, la première, nous a donné l'alcool, mais qui peut seule nous en guérir. Ils ignorent quel a été son rôle prépondérant dans l'histoire de France. Ils ne veulent

pas voir que le sang français n'est ni latin, ni celte, ni germain, mais simplement à base de raisin vermeil, et que c'est pour cela qu'il est ardent. J'ai cru, autrefois, qu'ils l'emporteraient. Moi qui suis, malgré mon âge, si plein d'espérance aujourd'hui, j'ai cru, il y a une quinzaine d'années, que le vin blanc, notre vrai trésor, le plus inimitable, le plus vivant, le plus spirituel, le plus aimable de nos vins, celui dont la fumée se dissipe et s'oublie le plus vite, allait périr sous la calomnie des médecins. On ne nous achetait plus ces barriques merveilleuses, produites par les vieux ceps, aujourd'hui disparus et brûlés, ou, du moins, la clientèle bourgeoise se défiait et passait au large de nos coteaux. Si nous n'avions pas eu...

Le domestique ouvrit la porte du salon où nous causions, et dit :

— Monsieur, ce sont les commissaires de la « Société ».

— Bien ; j'y vais.

Il se leva, et, m'invitant du geste :

— Venez avec moi, dit-il, vous allez voir ceux qui ont sauvé le vin blanc.

Nous trouvâmes bientôt, sous les voûtes fraîches du cellier de mon hôte, trois paysans en jaquette du dimanche, rasés, sérieux et farauds, qui avaient le teint clair des paysans de la vallée de la Loire.

C'étaient des notables, assurément, qui saluèrent d'un signe de tête protecteur.

— On vient pour acheter, fit le plus âgé, si vous avez quelque chose de bon.

La voix dont il disait cela prouvait que le cellier de mon ami n'était pas le premier que les commissaires visitaient depuis le matin.

— Goûtez, messieurs, voici des verres et vingt-sept barriques de mon meilleur cru, parmi lesquelles vous saurez parfaitement distinguer les plus fines. Je m'en rapporte à vous.

L'ambassadeur accepta le compliment comme une chose méritée, prit, des mains du domestique, une canne creuse en fer-blanc, la plongea dans l'ouverture de la barrique qui se trouvait le long de la muraille, boucha l'orifice supérieur avec son large pouce et, retirant l'instrument, versa dans son verre, et dans ceux de ses compagnons, deux doigts de vin blanc puisés au cœur même du tonneau. Ils élevèrent alors, tous trois ensemble, leur verre à la hauteur de la lucarne par où le cellier recevait la lumière, et doucement, avec des inclinaisons et des mouvements savants, firent passer des rayons à travers la liqueur nouvelle, et jugèrent de l'humeur que le jour y prenait. Je ne connus pas, d'ailleurs, leur sentiment, car, avec la même gravité, ils approchèrent aussitôt le verre de leurs lèvres, promenèrent entre leurs

joues la gorgée de vin blanc, en avalèrent une partie, crachèrent le reste en se détournant, par politesse, se recueillirent et se regardèrent. Il y eut des moues, des hochements de tête, un petit soupir, mais pas un mot. Le prononcé du jugement était remis après l'audition du vingt-septième témoin.

Mon viel ami sortit, après avoir salué les trois personnages. laissant son domestique, par exception, leur faire les honneurs de la récolte.

— Vous voyez là, me dit-il en prenant une allée qui montait vers les vignes, les délégués, nommés au suffrage universel, par les membres de nos « Sociétés » de villages. Elles remontent à des siècles, nos « Sociétés », qui s'appellent le Coq, la Joie, l'Union, le Laurier ; elles sont extrêmement nombreuses, dans tout le bassin de la Loire, et probablement ailleurs, mais je n'ai pas étudié ce dernier point. Le jeu de boules est le prétexte de ces réunions dominicales, où le paysan vient surtout causer et boire du vin dont il connaît la provenance, dont il sait le prix, et ne suspecte pas l'honnêteté. Oui, monsieur, elles sont demeurées fidèles à la tradition, nos Sociétés rurales. Quand les citadins commettaient des fautes de goût, presque des fautes d'histoire, elles continuaient de choisir le même vin, par la main des mêmes prud'hommes. Elles ont été les conservatoires du vin blanc. Elles en ont le culte. Ces commissaires que

nous venons de quitter ont été désignés, voilà quelques semaines, pour la mission qu'ils remplissent aujourd'hui. Chargés de choisir le vin de consommation courante, ils ont dû déjà faire leurs achats, et c'est le concierge de la Société qui mettra en bouteilles les sept ou huit barriques qui rafraîchiront le gosier des joueurs de boules. Ils ont droit à leurs frais de déplacement. Ces jours-là, si quelqu'un vient les demander au logis, la ménagère répond, avec un geste large : « Ils sont dans les celliers ». Leur coutume est de venir chez moi en dernier lieu, et de m'acheter deux ou trois de mes meilleures barriques, de celles qui fourniront le « vin bouché » c'est-à-dire cacheté, et que les plus riches dégusteront avec respect. Celles-là, les trois commissaires, dont l'un est paysan propriétaire, l'autre vétérinaire, le troisième vigneron, les mettront en bouteilles eux-mêmes, un jour de déclin de la lune, quand il n'y aura pas de vent, et qu'on pourra compter dix-sept clochers du haut de nos coteaux.

Nous montions, pendant qu'il continuait de parler, entre des rangées de ceps merveilleusement alignés, dont les rameaux, nouvellement taillés, avaient des perles de sève à chaque cicatrice.

— Ma vigne pleure, dit le docteur : le printemps est sous terre.

Et il leva son bonnet, jeunement, pour saluer la

vendange future, tandis que le domestique accourait et criait :

— Monsieur, j'ai vendu les trois meilleures, deux à cent quatre-vingts, et l'autre à deux cent dix !

VIII

L'ORGANISTE

C'était un très vieux monsieur, que les gamins se montraient du doigt, à cause de ses longs cheveux. Il les avait longs et bouclés, comme les Bretons des images, bien qu'il fût de quelque lieu obscur de la Flandre et qu'il habitât une petite ville du Midi. En l'entendant parler, les gens des villages voisins, riverains du Rhône, gens du pays de l'ail, du soleil et du vent, demandaient :

— Quel est donc ce particulier qui a l'accent du Nord ?

— Eh ! parbleu, vous ne le connaissez pas ? C'est monsieur l'organiste de la cathédrale.

Sa face rasée avait le ton des vieilles faïences de Delft, où toujours un peu de bleu courait sous l'émail

blanc. Elle était taillée largement, à la romaine. Quant à ses yeux, ils étaient enfoncés sous une telle forêt de sourcils, que deux personnes seulement affirmaient les avoir vus, ce qui s'appelle vu. Encore différaient-elles d'avis sur la couleur.

— Ils sont bleu foncé, disait l'archiprêtre de la cathédrale, M. Foliolis.

A quoi le souffleur du grand orgue répondait :

— Je les ai vus plus souvent que vous, moi qui souffle ; ils sont bruns, comme des hannetons de chêne.

Bleus ou bruns, ils étaient d'une douceur inquiète, lorsqu'ils regardaient Catherine, souvenir de l'épisode le plus pénible de la vie de M. Bretwiller : son mariage. M. Bretwiller, musicien des écoles du Nord qui avait la gaieté brumeuse et l'enthousiasme mélancolique, appartenait bien à l'espèce de ces grands barbares qui descendaient de leurs forêts vers Rome ensoleillée, au temps des invasions. Sur leur casque ils sentaient le rayon délicieux, et leur cœur en était ému, et en eux s'éveillait un Lied nouveau. Leurs armes tremblaient dans leurs mains à la vue des belles Romaines, et ils se disaient qu'il serait bon d'établir sa tente en un pays où l'olive fait de l'ombre à la double récolte du raisin et du blé. A leur manière et très vivement, ils goûtaient le charme des terres étran-

gères. Mais comprendre n'est point être compris. M. Bretwiller l'a éprouvé. Son Arlésienne ne s'était jamais douté de ce que peut être un musicien allemand. Ce fut elle qui en mourut. Catherine demeura, pour attester que l'organiste avait été marié. Elle était maladive et laide comme le produit de deux civilisations heurtées, elle avait des cheveux trop crêpelés, un front trop bas, des yeux qui n'avaient pu se décider entre le Nord et le Midi et qui restaient couleur de cendre morte, mais aussi une bouche exquise, modelée d'après les modèles antiques, épanouie et sévère, longue et toujours humide, comme les lèvres des coquillages où chante l'éternelle chanson. Elle chantait divinement. Son père n'avait pas de plus grande joie, peut-être n'avait-il pas d'autre joie que d'entendre les mélodies qu'il composait passer par cette bouche amie, et s'en aller au-dessus des mimosas du jardin, dans l'air de Provence qui porte plus légèrement qu'un autre, à cause de l'habitude, les paroles des hommes et le parfum des fleurs.

Il lui disait, naïvement :

— Vois-tu, Catherine, la plupart des hommes n'ont pas d'âme pour deux. Ils n'en ont que ce qui suffit. Ceux qui ont plus d'âme qu'il ne faut pour eux seuls sont les poètes, les philosophes, les joueurs d'instruments et les compositeurs. Surtout

les compositeurs, mon enfant, car ils parlent la langue la moins précise, et dès lors la plus générale. Une note n'a pas de patrie. Une mélodie n'est que la clé qui ouvre la porte des songes, en tous dialectes.

Il disait encore :

— Je sais bien que je suis incompris, dans ce Midi. Tout le Chapitre a l'oreille italienne ; M. l'archiprêtre est rebelle à la fugue ; le maître de chapelle, M. Catbise, ignore peut-être jusqu'aux noms de Bach, de Franck et de Wagner ; l'atmosphère est imprégnée de cavatines à la Rossini ; mon grand orgue lui-même, si je le laissais faire, jouerait tout seul des sérénades ; il a le trémolo diablement facile. Mais c'est mon honneur de lutter, d'implanter la méthode allemande en pays latin. Je la ferai triompher ; elle y régnera un jour ; tu entendras *Tristan et Yseult* en Avignon, et *le Vaisseau fantôme,* chanté en vue de la mer par les bouviers de la Camargue !

Quelquefois ils allaient se promener aux environs de la ville, sur des collines pelées, où pointaient de rares bouquets d'arbres perdus dans la lumière. M. Bretwiller essayait de ne pas écouter le Rhône, qui sifflait un allegro d'une extraordinaire légèreté ; ni les cigales, toutes napolitaines de chansons, ni les tamaris infatigables murmureurs de berceuses ; mais, quand il rencontrait un pin, il s'asseyait

dessous et prenait une leçon. « Maître des maîtres, disait-il, chanteur du Nord et chanteur du Midi, égal à lui-même et développant le même thème méditatif, sous le soleil et sous la brume. »

Mais, le plus souvent, M. Bretwiller ne sortait pas. On ne voyait guère, dans les rues, sa haute silhouette courbée, si ce n'est les jours de fête, une demi-heure avant les offices et une demi-heure après. Il marchait, improvisant déjà, possédé par l'idée qui se développait avec une extrême abondance en ces moments d'excitation. Il ne voyait personne, ne saluait personne, et ne reconnaissait qu'il était rendu qu'à l'ombre qui, tout à coup, le saisissait aux épaules, près des murailles romanes de la cathédrale, et lui faisait lever la tête. Alors, par une porte dont il possédait seul la clé, il montait, au fond de l'église, jusqu'à la tribune du grand orgue ; il s'asseyait, jetait un coup d'œil terrible au souffleur qui l'accompagnait et plaquait quelques accords, du pied et de la main, pour s'essayer. Puis, le moment venu, il s'abandonnait au charme, tout personnel hélas ! de ses compositions, non plus courbé, mais droit, solennel, et heureux.

La seule personne qui le troublât, en ces heures de joie, c'était Catbise, le maître de chapelle qui lui répondait avec le petit orgue du chœur, Catbise qui soutenait les chantres, un pur Méridional, et

de l'espèce blonde, celle dont on ne se défie pas. Ce Catbise, qui n'aurait pas composé une valse, enchantait son public avec des ritournelles, des airs dolents coupés de fioritures, des larmes mêlées de tyroliennes, l'art enfin des petits Italiens qui courent les rues, un violon sur le ventre et le sourire aux lèvres. Bretwiller l'exécrait, d'autant plus qu'une fois ou deux, chaque année, un chanoine comme il y en a, brave homme du reste et qui ne pensait pas à mal, l'abordait pour lui dire : « Comme vous possédez votre orgue, monsieur Bretwiller ! Quel dommage que vous ne soyez pas toujours clair ! Voyez M. Catbise, un jeune homme de grand avenir : en voilà un que l'on comprend facilement, et qu'on suit sans fatigue ! »

Catherine consolait son père de l'injustice des hommes. Elle était l'intime raison d'une existence sacrifiée. Si on avait pu pénétrer le secret de cette âme de vieil artiste, on aurait vu, ce que personne ne savait, pas même Catherine, que, s'il demeurait dans ce Midi réfractaire à son art, ce n'était pas pour y faire triompher un jour ses auteurs favoris ou ses œuvres à lui, c'était pour sauver Catherine, malade depuis l'enfance. Un médecin, de ceux qu'on croit à la lettre, avait dit : « Si elle quitte le Midi avant vingt-cinq ans, elle ne vivra pas. » Il attendait, assistant, avec une espérance grandissante, à la résur-

rection de cette enfant chétive et sans beauté. D'année en année, il constatait un nouveau symptôme favorable. Elle avait un peu de rose aux joues ; elle marchait mieux ; la voix prenait sans effort l'ampleur grave où s'affirme la plénitude de la vie. Elle vivrait donc ? Ils pourraient donc tous deux, elle après la première jeunesse, lui avant la dernière vieillesse, quitter la vallée du Rhône, et remonter vers les contrées du Nord ? Lorsqu'elle chantait, il disait tout haut : « Quelle joie d'être ainsi compris, quelle reine du grand art tu es ! » Il pensait, en même temps : « Nous les abandonnerons, va, les amateurs de farandoles ; je t'emmènerai ; tu étais presque condamnée, et voici que le sourire de la vie reparaît en toi. »

Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq, elle atteignait sa vingt-cinquième année. M. Bretwiller ne cherchait plus qu'une occasion. L'occasion vint au-devant de lui, sans qu'il s'en doutât. Pour la solennité de Pâques qui approchait, le bruit se répandit par la ville que M. Catbise avait composé une messe en *sol* mineur. L'organiste n'y crut pas d'abord.

— Sol mineur ? Sol mineur ? Les gens de son espèce n'écrivent qu'en majeur, monsieur ! Quant à lui, comment voulez-vous qu'il écrive, même dans un ton hilarant et commun ? Il n'a pas une idée. Catbise n'a pu composer une messe : la mienne, en

ré mineur, n'est pas achevée, depuis quinze ans que j'y travaille.

C'était vrai, cependant. Une fureur, où il entrait de la passion musicale et beaucoup de jalousie, s'empara de l'organiste, lorsqu'il reçut la partition autographiée, des mains de M. l'archiprêtre.

— Vous accompagnerez la messe de monsieur Catbise au petit orgue, n'est-ce pas, cher monsieur Bretwiller ? Il dirigera.

— Non, monsieur. Je n'accompagne que ce qui existe. Catbise n'existe pas.

La démission suivit, dans la même journée. L'organiste l'écrivit d'un trait, sans hésiter, sans émotion. Il était libre. Il pouvait remonter au Nord, et réaliser son rêve de vingt-cinq années.

Seulement, vingt-cinq ans sont peut-être un grand âge pour un rêve.

Le premier usage que M. Bretwiller fit de sa liberté fut de se rendre à la cathédrale, dans la tribune de l'orgue. Il essaya le hautbois, qu'il trouva d'une qualité tout à fait supérieure ; la voix céleste, dont il se servait fréquemment ; la trompette, qui ne lui déplaisait pas. « Bel instrument ! dit-il avec un soupir. Entre quelles mains va-t-il tomber ? » Et, de la pointe du couteau, sur le plus gros tuyau de métal, il inscrivit ces mots que j'ai lus : « Cet orgue ne pensera plus. » Cela lui fit beaucoup d'impres-

sion, de tourner la clé dans la vieille serrure de la tribune.

En descendant la rue en pente de l'église, il entra chez un marchand de galettes chaudes. Il en achetait une tous les dimanches, à la sortie du grand orgue.

— Adieu, monsieur Bességuet.

— Au revoir vous voulez dire?

— Non, adieu.

Il ne s'expliqua pas, car il s'attendrissait.

Il éprouvait la curiosité d'un étranger, dans cette ville qu'il n'avait pas voulu voir pendant toute sa vie. M. Bretwiller regardait les maisons, mesurait de l'œil les arbres des avenues, reconnaissait les passants et les saluait d'un geste lent, qui les suivait.

Quand il arriva devant la haie vive de son jardin, il remarqua une fleur de grenadier qui venait de s'ouvrir. « Celle-là, dit-il, je la regretterai. » Il poursuivit son chemin. Et, entre les bordures de violettes qui embaumaient, chaque matin, lorsqu'il se mettait au piano, le long des treilles qu'il visitait volontiers en automne, il arriva jusqu'à sa fille, un peu moins fier qu'il ne pensait. Elle avait déjà tout approuvé. Elle regretterait plus de choses que lui ; mais enfin, puisqu'il souhaitait si vivement s'expatrier...

M. Bretwiller s'étonnait de tenir par tant de liens à un pays qu'il détestait. Sa nature était insistante. Il aimait à approfondir les questions. Il demanda :

— Que nous importe, ici ou là ? Nous emporterons notre bonheur, ma petite Catherine, notre chère intimité qui nous est toutes choses.

— Sans doute.

— Nous vivrons de la même manière.

— Mon Dieu, oui.

— Comme tu dis ça ? Tu n'es pas heureuse, Catherine ?

« Encore, moi, pensait-il, j'aurais mes raisons de me plaindre. Mais elle ? Depuis vingt-cinq ans je n'ai vécu que pour elle... »

Catherine se fit prier. Elle hésitait. Elle finit par dire, sans comprendre toute la cruauté du mot :

— Je n'ai été aimée que par vous !

Et M. Bretwiller remonta vers le Nord, ayant appris deux choses en peu de temps : c'est qu'il est dangereux d'essayer de réaliser un vieux rêve, mais qu'il l'est encore plus, qu'il est d'une imprudence souveraine, de vouloir connaître le fond du bonheur qu'on a eu.

IX

HISTOIRES DE DINDONS

Le domaine était situé dans les Dombes, sur ce plateau, voisin de la Bresse, qui porte de nombreux étangs, des bois de chênes clairsemés et des brouillards où vibre tout l'été la fanfare des moustiques. Pour s'y rendre, il fallait quitter les grandes routes et prendre ces chemins qui vont parmi les herbes, et tournent, et s'élargissent, et n'ont pas de raison apparente, comme tant de nos discours, d'aller à gauche plutôt qu'à droite, chemins de renards et de lièvres, chemins de bergers parfois, et au travers desquels, pendant des jours entiers, l'araignée dentellière tend ses toiles inviolées. Le gibier abondait. Pour le conserver, il y avait aussi quelques gardes.

L'un d'eux, qui se nommait Restagnat, n'était

guère sorti de cette campagne profonde, à laquelle il ressemblait un peu, n'ayant guère cultivé son esprit qu'on pouvait dire tout en friche. Toute son ambition était de vivre et de mourir sur le domaine, dont il connaissait chaque buisson, d'habiter, comme avait fait son père, la maison en brique rouge bâtie dans une clairière, de porter la même plaque de cuivre, d'inspirer aux braconniers la même horreur et la même confiance au propriétaire. Depuis deux mois, il était entré en fonctions. Trapu et barbu comme un général boer, jeune, ardent à la marche, piégeur savant et passionné, il eût été un homme heureux, s'il avait eu plus de sang-froid. Mais le départ d'un gibier, poil ou plume, le rendait fou. Restagnat tirait mal.

— Mon pauvre garçon, lui dit son maître, je serai désolé de te renvoyer. Tu me conviendrais à merveille, si tu n'étais pas d'une maladresse...

— Mais, monsieur, ce n'est pas de ma faute !

— C'est celle du gibier, je le sais bien. Mais je suis menacé de procès de chasse par trois voisins. J'ai plus de trois mille lapins à détruire chaque année, et tu ne sais que les faire courir.

— Ça va changer, monsieur, je vous le promets, foi de Restagnat !

Le jour même, à la tombée de la nuit, il se rendit, en effet, chez un vieil homme que personne n'allait

voir sans motif d'intérêt, et qui logeait dans la seule maison blanche d'un très pauvre hameau, à trois kilomètres du domaine.

— Tu es une bête, Jean Restagnat, fit le sorcier en commençant la réponse. Pourquoi ne m'as-tu pas consulté plus tôt?... Heureusement, je te veux du bien... Reviens à onze heures cette nuit, en prenant garde de n'être point vu, et je te mènerai où il faut aller pour bien tirer... Apporte ton fusil, sans cartouche.

N'être pas vu était aisé. La lande et le bois étaient complices avec la nuit. Jean frappait discrètement, une heure avant minuit, aux volets du sorcier. Et, l'instant d'après, les deux hommes, évitant la route et sautant la haie du jardin, s'évadaient par les champs.

Ils marchèrent assez longtemps, puis le sorcier, ayant noué son mouchoir sur les yeux de son compagnon, continua seul à connaître le chemin, et les obstacles, et l'humeur de la nuit.

— Baisse-toi, dit-il enfin.

Jean se baissa.

— Relève-toi, à présent, tu peux enlever le mouchoir.

Le garde, en se redressant, avait entendu des frôlements, des piaulements, des essors violents heurtant des murs, d'où tombaient des plâtras. Quand il

put regarder autour de lui, il se rendit compte qu'il se trouvait dans un poulailler, dont l'unique fenêtre, toute petite et percée près du toit, laissait la cabane presque sans air.

— Mets ton fusil sur l'épaule droite, dit le sorcier, tiens-le bien allongé derrière toi, comme si c'était un perchoir, et place tes mains sur la crosse.

Le garde obéit. En même temps il sentit un poids assez lourd, qui appuyait sur l'extrémité des canons, et tendait à faire basculer l'arme.

— Ne te détourne pas, Jean Restagnat, et ne bouge pas. Il s'envolerait! C'est un dindon que tu portes au bout de ton fusil. Et je te prédis que s'il reste là, jusqu'au petit jour, sans avoir desserré les pattes, ton affaire est sûre : tu ne manqueras plus un lapin, même au déboulé.

— Ça me changera bien, murmura l'autre.

Il demeura bientôt seul, et compta péniblement les heures de la nuit. On était en octobre, et la première aube se faisait attendre, et il gelait, et les frissons qui secouaient malgré lui le veilleur risquaient d'effarer la bête, dont le perchoir remuait. Impossible de fumer, d'ailleurs. Au moindre mouvement, Jean Restagnat sentait se réveiller la défiance de ce singulier porte-bonheur, qui gloussait faiblement, dans les ténèbres, en arrière, et qui se rendormait.

Enfin, le petit rond de la fenêtre, en haut, parut blanchir. Jean le fixa attentivement, pour ne pas perdre, par trop de précipitation, le fruit de sa longue veillée, et, quand il eut reconnu que c'était bien le jour qui naissait, lança le dindon jusqu'aux solives du poulailler, et se sauva.

Il rentra chez lui persuadé que le sortilège avait réussi. Et, sans doute, il n'en fallait ni plus ni moins pour lui donner la confiance en soi dont il avait besoin, car, à partir de cette nuit-là, le garde devint adroit, et chacun peut dire, dans le pays, qu'il n'y a point de meilleur tireur de lapins et de lièvres que Jean Restagnat.

Ce fut sa première aventure où les dindons jouèrent un rôle. Il en eut une seconde.

Quelques mois se passèrent, et le garde tomba malade. Il avait une plaie à la jambe. Morsure de couleuvre, dirent les uns; plomb de braconnier, dirent les autres; simple piqûre d'épine noire, affirmait Restagnat. Personne ne sut la vérité, si ce n'est le vieil officier de santé que tout le monde appelait le docteur Béfinod, homme usé, qui ne répondait jamais à une question, écoutait peu, n'entendait guère, regardait le patient dans les yeux, se recueillait, secouait la tête, et disait : « Purgez-vous ». A force de se l'entendre dire, les gens des Dombes finirent par trouver moins utile de recourir à ses

soins. Ils connaissaient l'ordonnance. Il leur arrivait de la suivre ou de ne la suivre point. Ils guérissaient quelquefois, dans les deux cas. Mais le docteur l'apprenait par d'autres. Sa jument blanche, dont la queue était faite comme un pinceau, n'eut bientôt plus d'occasion de sortir. Il la vendit et demeura médecin consultant, mais non trottant, et c'est tout à fait par exception qu'on pouvait le voir, dans le bourg de Morèges, ventru, courtaud, les joues rasées, saluant avec les paupières, flattant de la main les petits bergers dont les mères, autrefois, avaient formé sa clientèle. On ne venait guère chez lui qu'en cas d'accident, pour les pendus et les noyés, parce qu'il était en bons termes avec la préfecture. C'était sa petite part du pouvoir. Quelques naïfs allaient, cependant, le consulter encore pour des maux guérissables. Restagnat fut du nombre.

Il entra dans la maison aux persiennes toujours closes, et montra sa jambe malade au docteur Béfinod, qui jeta un regard distrait sur la plaie, continua de tisonner et de se taire.

— Eh bien ! monsieur, demanda-t-il enfin, qu'est-ce que vous pensez de ma jambe ?

L'officier de santé se détourna, observa un long moment les yeux tout simples de Restagnat :

— Je pense qu'il y a un remède.

— Je l'ai fait, dit l'autre vivement.

— Pas celui que tu crois, un autre, pour les cas difficiles.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'huile de dinde.

— Vous dites ?

— L'huile de dinde... Mais voilà ;... c'est long à préparer... Il me faut quatre ou cinq dindes, que tu m'apporteras à huit jours d'intervalle...

« En effet, songeait le garde, le remède peut être bon. Un dindon m'a déjà guéri du guignon que j'avais à la chasse. Un autre guérira ma jambe. Pourquoi pas ? »

Le médecin, qui ne cessait d'observer la physionomie de son client, sentit qu'il pouvait insister. Il reprit :

— Je dis bien qu'il me faut cinq dindes, pour tirer une mesure d'huile, pas une de moins.

— Vous les aurez, fit le garde. Mais je guérirai ?

— Avant que tu aies dépensé toute la bouteillée que je te donnerai.

L'homme se retira, et, comme il l'avait promis, apporta une dinde, puis deux, puis trois. Il les choisissait dans sa basse-cour, et ne comptait pas trop ce qu'il lui en coûtait, bien que, d'une fois à l'autre, il trouvât la bête plus grasse et plus lourde au bout de son bras. « Je suis vraiment bien bon, pensa-t-il, de prendre ce que j'ai de meilleur chez moi, pour le

donner à ce médecin, qui ne m'a pas encore remis un flacon d'huile gros comme mon doigt. » Lors donc que le jour fut arrivé de la quatrième livraison, Restagnat parut, boitaillant, dans le jardin du docteur. Il portait une dinde dont la plume était terne et la maigreur certaine.

— Quelle pauvre volaille! dit le médecin, qui tâtait de l'œil le plumage et, du haut de son perron, tendait déjà les mains.

Le garde repartit, avec un ton qui n'était pas tout de respect :

— Ma foi, monsieur Béfinod, puisque les grasses n'ont encore rien produit, j'ai pensé qu'une maigre ferait mieux l'affaire.

— T'as mal pensé, Jean Restagnat. Donne tout de même. Tu choisiras mieux la dernière.

Et le bonhomme avait mis la dinde en lieu sûr, revint avec un tout menu flacon d'un liquide jaune et fort semblable, pour la couleur, à l'huile d'olive.

— Je ne voulais te remettre le médicament qu'après avoir travaillé la cinquième dinde, fit-il, mais je te vois impatient, et je te donne tout de suite le peu que j'ai fabriqué. Frotte avec ça ta blessure, mon ami.

Il avait l'air trop patelin, en remettant la bouteille. Le garde, dont la confiance avait déjà fléchi, eut des

soupçons. Il revint, mais sans dinde. Il revint, mais à une date où il n'était pas attendu.

Trois jours plus tard, en effet, et à l'heure du dîner, il se glissa dans le jardin, monta sur le perron, écarta les persiennes, et put voir le médecin à table, et devant lui, toute fumante, entourée de cresson, la dinde curative.

Il n'eut plus de doute, et, pénétrant dans la maison, entre-bâilla la porte de la salle à manger.

— Qui est là? demanda M. Béfinod d'une voix forte. Est-ce donc une heure de consultation? Que voulez-vous?

— Ne vous dérangez pas, fit Restagnat, qui passa la tête par l'ouverture; c'est moi qui venais seulement voir comment vous fabriquez votre huile!

Les deux hommes se regardèrent, se mirent à rire tous deux, d'un rire différent, l'un jaune et l'autre rouge, et ne se revirent jamais.

X

LE DERNIER JOUR

C'était la veille du premier de l'An, aux dernières heures du siècle écoulé. J'étais entré pour acheter des timbres. Au fond du bureau de tabac, luisait un comptoir de zinc toujours humide, parce que le patron, dès que le client avait bu, passait l'éponge en soulevant le verre, même si le client avait bu sans laisser se perdre une goutte, même s'il disait : « C'est pas la peine, n'y a rien de tombé. » Ils protestaient, mais ils aimaient cette affectation de propreté. Et ils allaient nombreux, chez le débitant, prendre le verre du matin ou du soir, en regardant la patronne, très propre aussi, toujours frisotée, toujours vêtue d'un corsage léger, à petits pois et à plis, sourire dignement derrière le comptoir voisin, tendre

des paquets de cigarettes ou déchirer des feuilles de timbres, suivant le pointillé, au bout de ses manches de lustrine.

Ce soir-là, ils étaient quatre qui buvaient, debout. Trois descendaient des échafaudages. Ils portaient de longues blouses blanches, et le plancher était poudré de blanc autour d'eux. Ils avaient l'air de gens qui pensent, d'habitude, à la difficulté de la profession de ravaleur, au chaud, au froid, à la paye de samedi, et, quand vient la nuit, au retour qui approche. En ce moment, ils songeaient à la saveur du vin nouveau qu'ils humaient à petits coups, et leurs traits lourds, creusés de rides, s'épanouissaient. Le quatrième était vêtu bourgeoisement ; il avait des mains pâles, couvertes de poils et de veines bleues, le visage large en haut, tout de suite aminci après les pommettes, aigu dans le carré de la barbe, et qu'une sorte de fièvre intérieure, l'obsession de l'injustice réelle et de l'injustice imaginaire, un état ordinaire d'exaspération et d'éloquence avaient pâli comme les mains. Tandis que les autres considéraient leur verre, où le liquide rouge oscillait, lui, il regardait vaguement le coin de l'appartement où le plafond, coupant des deux murs, faisait comme une pointe de flèche. Ses yeux, que soulignait une ombre forte, brillaient de l'éclat diffus qui n'est pas celui de la pensée, mais de l'agitation. Et la patronne

l'observait avec une nuance de mépris, d'abord parce qu'elle croyait reconnaître là un certain air de grève qu'elle n'aimait pas, et, en second lieu, parce qu'il n'était pas, comme les trois autres, un habitué. Son antipathie s'exprimait seulement par un mouvement du menton qui s'était relevé, des lèvres qui s'étaient abaissées. La patronne avait la prudence du fonctionnaire, qui n'exprime que des demi-pensées et des quarts de répulsion.

Un des ravaleurs, le plus gros, dit alors, en secouant la tête et continuant une conversation engagée à voix basse dans le groupe, au fond du débit :

— Oui, j'ai des étourdissements. Quand ça me prend, je n'ai plus d'yeux, je n'ai plus d'oreilles, je n'ai plus de langue, je n'ai plus rien.

Un second demanda, avec intérêt :

— Et le médecin, ce qu'il dit ?

— Qu'il faudrait ne plus boire.

— Alors quoi, ne pas vivre ?

— C'est ce qui me tourne les sangs : mettre trois francs dans la main d'un médecin, pour qu'il vous dise de ne pas boire. Ils sont tous les mêmes ! Allons, Jean Moil, mon camarade, buvons toujours ce qui est versé. A la santé !...

Le gros homme hésita, ne sachant quelle santé il porterait, puis, au hasard, retrouvant dans sa cer-

velle engourdie des mots tant de fois lus dans les journaux des jours précédents, il eut un rire enroué, et dit :

— A la santé du siècle qui finit !

Trois verres se heurtèrent. L'ouvrier en jaquette ramena le sien contre sa poitrine, et sortit, en frémissant, de son rêve.

— Pas moi ! dit-il avec irritation. Je ne le regrette pas ! Je ne comprends pas que des ouvriers le regrettent ! Laissez-le donc crever sans vous occuper de lui, comme un bourgeois qu'il est !

Ceux pour qui il parlait l'écoutaient en buvant, et cette attention diminuait leur plaisir. Leurs bonnes figures ridées, poudrées de chaux, devenaient graves par degrés. Le reproche de cet homme, qui n'était pas de leur métier, mais qui avait le droit de se dire ouvrier, leur rappelait une organisation, des revendications, des promesses peut-être dont la pensée ne vivait pas familièrement avec eux. Ces trois ravaleurs, et cela se devinait, eussent été assez satisfaits de la vie, si personne n'avait trouvé fâcheux qu'ils fussent contents, et n'avait pour eux établi, amplifié et exprimé leurs plaintes. Ils se rappelaient ce qu'ils avaient lu et ce qui leur avait été dit, si souvent, contre leur état.

— Ne te fâche pas, Carle ! répondit le plus gros. Je n'en ai pas vu si long. Je plaisantais.

Mais l'autre leva les épaules, en observant de quelle voix molle cela était dit ; puis il but d'un seul trait, posa le verre sur le comptoir de zinc, et, regardant avec un sourire de pitié chacun des trois compagnons, s'éloigna d'eux, et sortit.

Il se mit à suivre les rues, où les becs de gaz éclairaient déjà le dernier crépuscule de 1900. La réponse complète, oratoire, qu'il n'avait pas voulu faire tout à l'heure, il se la faisait à lui-même. Il avait été ouvrier autrefois, et ouvrier mécanicien des plus habiles, gagnant de gros salaires. A présent, il travaillait seulement aux heures de loisir que lui laissaient les réunions publiques, les conciliabules de chefs de Syndicats et les causeries de la Bourse du Travail, revenant prendre sa place à l'atelier quand il lui plaisait, toléré par le patron à cause de la crainte qu'on avait d'un éclat, comme une bombe qu'on n'ose pas emporter, de peur d'accident. De quoi vivait-il ? Lui seul le savait, et une autre qui ne le disait pas. Dans son monde, il avait une autorité. Les gens de métier, ses compagnons, qui appartiennent encore à l'âge de l'éloquence, l'écoutaient. On l'admirait pour sa faconde, pour son obstination, pour son intransigeance. Ce n'était qu'un être d'esprit borné, d'une instruction incohérente et d'un orgueil démesuré. Ses amis l'appelaient penseur. Ses adversaires le réfutaient. Toute sa force venait cepen-

dant, d'ailleurs : de la sensibilité véritable de cet esprit médiocre. Il avait l'imagination de la douleur : il entrait en immédiate sympathie avec les peines d'une seule catégorie d'hommes ; mais il le faisait sincèrement ; il confondait la souffrance avec l'injustice, parce que l'une et l'autre l'affectaient pareillement.

Parmi tant de haines qu'il cultivait, une tendresse au moins avait poussé naturellement et n'était pas morte étouffée. Il aimait sa fille, chez laquelle. ce soir, il se rendait, par les rues plus pleines de passants que d'habitude.

Les passants remarquaient cet ouvrier de congrès. Tout distraits qu'ils fussent par le spectacle des étalages et par l'empressement qu'ils avaient à se reconnaître les uns les autres, à s'aborder et à s'offrir mutuellement leurs vœux, ils se détournaient pour suivre un instant ce marcheur solitaire et rapide, qui avait l'air de ne s'intéresser qu'aux fils de téléphone lancés au-dessus des rues, et dont la bouche remuait mais ne proférait aucun son. Quelques uns murmuraient sur son passage : « C'est Carle Vernaille, l'orateur. » Lui, il jouissait secrètement d'être un objet d'attention ; il observait, avec une apparence de rêverie ; il riait d'être signalé par des bourgeois comme un homme dangereux, et il continuait de discourir sur le siècle nouveau, avec

des gestes qui n'avaient de sens que pour lui seul, très fier de sentir que les périodes auraient sonné dans une salle, et que les mots lui venaient toujours.

Il traversa ainsi beaucoup de rues et de places, et, s'étant engagé dans une rue en pente, étroite, bordée de boutiques de petits commerçants, il s'arrêta devant un magasin dont l'enseigne portait : « Modes, mademoiselle Emma. » L'électricité ne venait pas jusque-là, ni la foule. La pente était déserte du haut en bas. Derrière la glace de la devanture, quelques chapeaux, au prix uniforme de quatre francs soixante-quinze, posés sur des champignons, tendaient en vain leurs coques de rubans et leurs plumes, qui n'avaient, dans l'ombre, que des formes indécises. L'unique lumière, dont on ne voyait pas le foyer, était une lampe qui brûlait au fond de l'appartement, sur un guéridon, et qui enfermait seulement, dans la gerbe de rayons qui prolongeait l'abat-jour, la chevelure brune et les épaules vêtues de noir d'une femme penchée et travaillant.

Emma Vernaille se hâtait d'achever un chiffonné d'étoffe crème, qu'elle devait coudre sur une forme de feutre gris : une commande pour le lendemain. Elle n'avait qu'une apprentie, à laquelle, ce soir, il avait bien fallu donner congé. Donc, elle ne levait pas les yeux de dessus l'espèce d'échaudé qu'elle fabriquait pour sa cliente, une pauvresse comme elle.

Mademoiselle Emma savait que le père viendrait, qu'il faudrait sortir avec lui, et, ayant modelé l'étoffe, elle fixait rapidement, d'un point de couture, la courbe dessinée et maintenue par la pression des doigts. Ce n'était pas une théoricienne. Elle avait trop de devoirs à remplir pour en philosopher. Son esprit, d'ailleurs, la portait à l'action et à la vie. Elle avait la promptitude de décision, la repartie, la défiance des hommes et le bon sens exercé des filles qui ont, dès leur jeunesse, vécu seules et travaillé pour plusieurs. Emma Vernaille dotait trop souvent l'orateur pour apprécier vivement l'éloquence. Le père prenait chez elle ce qu'il ne gagnait plus.

Quand il entra, au bruit de la sonnette de la vieille maison, la jeune fille releva son visage lourd qui sortit de la lumière et sourit dans le demi-jour.

— Bonsoir, bonsoir! dirent vivement les grosses lèvres rouges; ne me dérangez pas. Dans deux minutes, j'aurai fini.

Elle s'était penchée de nouveau. L'homme s'approcha en disant :

— Pauvre chatte, va ! On ne peinera plus comme ça, au siècle prochain. Le travail sera réparti entre tout le monde...

Il la baisa sur la nuque, et se dirigea vers l'angle

de la cheminée, en écarquillant les yeux. Du bout de sa main flexible et pâle, dans les ténèbres presque complètes, il tâtait le marbre. Emma devinait ce qu'il faisait.

Elle sourit pour la deuxième fois, d'un sourire comme en ont les mères qui gâtent leurs enfants.

Le bruit d'une pièce d'or retournée et jetée sur la pierre tinta, fin dans le silence, et plus aigu encore que celui de la sonnette.

— Oh! Emma! dit la voix de Carle Vernaille, tu m'as gâté! Vingt francs d'étrennes à ton père! Ton métier va donc joliment?

— Admirablement, répondit-elle sans conviction.

Et, tandis qu'il glissait dans sa poche le louis d'or durement gagné, la petite modiste pour pauvres eut une tentation de regret, voyant qu'il ne comprenait pas tout ce qu'il faut passer d'heures à bâtir des chapeaux de quatre francs soixante-quinze, pour épargner vingt francs.

Quelques instants plus tard, la boutique était fermée. Le père et la fille, au bras l'un de l'autre, dans la foule, la lumière et le vacarme des rues des quartiers riches, passaient en devisant et en riant. Ils s'arrêtaient devant les étalages des confiseurs, des bijoutiers, des marchands de jouets, et repartaient, comme des centaines d'autres gens du peuple, les plus sages, les plus naïfs. L'orateur ne parlait presque pas. Lui

que les contradicteurs excitaient dans les réunions publiques et rendaient logique jusqu'à l'absurde avec ses prémisses, il supportait la contradiction permanente que représentait la conversation d'Emma, une fille qui ne savait rien de la Révolution française. Il se sentait devant elle comme devant son juge. Il la regardait, lorsqu'il croyait avoir exprimé une pensée, et il ne disait devant elle que les plus modérées.

Comme ils se trouvaient en arrêt devant une exposition de fourrures, collets de zibeline, manteaux de loutre, pelisses de renard bleu, un mendiant les frôla, et tendit la main au milieu d'un groupe voisin.

Le visage de Carle Vernaille devint aussi dur et méprisant que deux heures plus tôt, lorsque l'homme avait reproché à ses camarades de boire au siècle finissant.

— Voilà une chose encore qui disparaîtra, dit-il tout haut, la charité avilissante, la charité qui fait des classes de bienfaiteurs et des classes d'obligés! Nous aurons la justice, qui égalisera les hommes. Et cela suffit.

La modiste haussa légèrement les épaules, et entraîna son père un peu plus loin. Quelqu'un qui suivait la même route entendit la réponse. La jeune fille, qui avait, depuis son apprentissage, travaillé toujours pour lui, leva son visage rond, et, regar-

dant devant elle, elle dit, avec une bonne humeur sérieuse, comme si elle reprenait un enfant :

— Il faudra toujours de la charité, même quand il y aura la justice.

— Pourquoi?

— Pour réparer les sottises qu'ils feront.

Elle ne crut pas avoir dit une chose de quelque prix. Mais le père, une fois de plus, lui rendit l'hommage du silence. Et ils s'enfoncèrent dans la brume, que barrait la lumière horizontale des boutiques en fête.

XI

DANS LA BANLIEUE DE LONDRES

Samedi 15 juin.

Je n'ai pas la prétention de peindre l'Angleterre, la vie anglaise et les Anglais : je ne les connais pas. Mais un coin de campagne, pour être compris, ne demande qu'un passant.

Et je passe. Je suis dans la banlieue de Londres depuis quelques jours à peine, et je la quitte demain. Il est huit heures du matin Je me promène dans les bruyères du *common*, qui ne sont ni très hautes, ni fleuries. Des centaines de petites pistes traversent ce plateau vert sombre, et, lorsqu'on en suit une, on s'aperçoit que la terre est toute raboteuse, calleuse, soulevée en mottes dont chacune porte son pied d'herbe et s'entoure d'un

fossé : preuve que l'eau abonde et séjourne, en hiver. Quelques bouleaux rompent la nappe de vent qui est fraîche. Il n'y a pas de grands arbres sur la lande ; mais on en devine sur toutes les pentes par où elle rejoint les bois et les champs voisins : en avant, le long de la route que borde Robin-Hood, la vieille auberge bâtie en brique, lavée, vernie, fleurie, pleine de découpures et d'angles aigus sous son orme arrondi, comme une auberge d'estampe ; à droite, où une petite ville descend vers Londres immense ; à gauche, où le moulin marque la limite d'un grand creux tout feuillu, d'où me vient une senteur de forêt.

Je vais de ce côté. La lande est trop vaste pour qu'on puisse la dire animée par les quelques silhouettes d'hommes et de bêtes qui suivent les chemins, et se détachent en noir sur le ciel. Ce sont des palefreniers qui promènent des chevaux. Le tout est bien nourri et blond. Ils sortent des villas dont les jardins ou les parcs se touchent, sur la route de Londres. Des vélocipédistes passent également. Ils sont généralement jeunes ; mais il y a, parmi eux, plus d'hommes mûrs que chez nous, et tous, jeunes et vieux, ils ont deux traits communs : leur allure, qui n'est ni celle de la promenade capricieuse, ni celle de la course, mais celle d'un exercice com mandé par l'hygiène, et puis une serviette tordue qu'ils portent autour du cou. Elle est sèche à l'aller,

elle est humide au retour. Je les ai vus se baigner. C'est là-bas, au fond des combes boisées, dans un lac très clair, qui semble n'être surveillé que par un poteau et son affiche. L'affiche dit que le bain n'est permis que dans une certaine partie du lac et jusqu'à midi. Vous pourrez donc, vers le soir, descendre par les sentiers, et faire sonner en courant le sol creux des garennes, ou contempler le lac sans crainte des baigneurs, ô misses aux corsages de piqué blanc qui habitez à l'ombre du moulin.

Ce moulin m'attire comme une énigme, et voici la troisième fois que je m'approche de lui, pour m'assurer qu'il est bien un moulin comme ceux de mon pays. S'il leur ressemble, c'est en plus beau. Il a des assises majestueuses, une tour bien peinte en blanc, des ailes superbes, un air de luxe, et tout un vrai village autour de lui : la maison du meunier, je suppose, lierrée, coquette, rafraîchie en été par l'hélice de là-haut, d'autres cottages qui font le cercle et qui, dans la lande nue, forment un îlot de façades peintes et de jardinets. Mais tourne-t-il pour autre chose que l'agrément des yeux ? Est-il un travailleur qui a réussi, ou un amuseur de passants ? Mes amis prétendent qu'ils n'ont jamais vu entrer une charretée de grains dans l'enceinte de palissades qui protège le beau moulin.

Et je crois qu'ils ont raison. D'où lui viendrait

le blé? Depuis quelques jours, en chemin de fer, en voiture ou à pied, je parcours les environs de Londres, et j'admire cette campagne sans paysans, merveilleusement vallonnée, merveilleusement plantée, mais où l'herbe paraît bien être la principale moisson. Tandis qu'autour de Paris et à courte distance, les champs de seigle, et de froment, et d'avoine ne sont pas rares, ici on les compterait aisément. Mon vieil ami Lumineau dirait : « C'est pas grenant, chez les Anglais. » Il aurait tort. La vérité, c'est que chez eux, l'herbe pousse partout et que, pour cette raison et pour dix autres sans doute, ils ont plus que nous laissé s'étendre, autour de leur grande ville, ce qu'on pourrait appeler la campagne de luxe.

Le ciel est brouillé et assez bas, comme hier, comme avant-hier. Les nuages n'ont pas de forme qui dure; ils se mêlent ; ils s'étirent; ils souffrent à peine un peu de bleu entre leurs mailles ; on sent que le vent de mer les presse, et, plus je les regarde, plus je me convaincs qu'ils méritent à peine leur nom, et qu'il s'agit, en somme, d'un simple brouillard, qui a consenti à se fractionner, parce que nous sommes en été, mais sans pouvoir imiter le dessin, ni la lenteur flâneuse, ni la sérénité de ces belles voiles, gonflées et blanches, qui font ressembler le ciel à un marbre veiné

Six heures.

Je suis resté à lire, dans ma chambre, tout l'après-midi. Mes fenêtres donnent sur le parc : une prairie descendante et un treillis de fer indiquant une limite ; une seconde prairie et un second treillis ; une troisième prairie dont on devine seulement quelques pentes fuyantes, et alors les cimes rapprochées des arbres qui emplissent la vallée, plusieurs lieues de frondaisons qui blondissent à cette heure et d'où jaillissent à l'horizon, comme les feux d'un gros diamant, les étincelles des vitres de Cristal Palace. Je ne vois ni travailleurs dans les prés, ni routes dans les campagnes. Une paix immense enveloppe la maison, une paix beaucoup plus profonde que celle de nos villégiatures. J'ai l'illusion que le silence, la solitude absolue, l'ombre, l'espace ont été achetés par un landlord très riche qui me permet d'en jouir, et qui possède la campagne jusqu'à Londres, là-bas. Les prairies sont bordées de rhododendrons en fleurs. Le violet fait bien dans les sous-bois ; j'en ai pu juger. Tous les grands jardins et les parcs que j'ai traversés avaient d'admirables rhododendrons, non pas groupés en massifs comme les nôtres, mais plantés en bordure, sur des lisières de futaies, autour d'un étang qu'ils enchâssaient, ou

même disséminés en plein taillis, et leur lourde splendeur ajoutait quelque chose à l'idée seigneuriale qui se lève ici de la terre. J'aime ceux qui descendent devant mes fenêtres, jusqu'à l'endroit où la brume fine des prés et l'ombre les saisissent. J'aime aussi la tenue de ces chênes isolés ou groupés, de ces tilleuls qui sont habitués à être regardés, qui doivent l'être, qui le savent. Ils ont chacun toute la beauté de leur espèce. Rien n'a manqué à leur développement, ni le temps, ni le sol profond, ni l'eau qui baigne leurs racines et qui gonfle leurs feuilles. Celles-ci sont tellement épaisses et nourries de sève que les branches ont des airs penchés, comme chez nous après la pluie.

Chez nous... Ces mots-là reviennent toujours à mon esprit. La comparaison ne cesse pas. Le tilleul qui dresse à droite sa grosse boule, où toutes les feuilles sont vertes, m'en rappelle un autre qui avait déjà, en cette saison, bien des taches jaunes. Ma mère cousait et brodait souvent à son ombre. C'était, je crois, le dernier survivant d'une charmille disparue. Il était fait comme un éventail, et Dieu sait le nombre de fleurs que l'été y piquait. Les abeilles y volaient par ruchées ; le parfum s'en allait jusqu'aux chemins ; si bien qu'un jour une pauvresse entra, avec un panier, et dit à ma mère : « Madame, voulez-vous me vendre du tilleul, pour ma petite qui dort

si mal ? » Acheter ou emprunter, on sait ce que cela veut dire. Elle s'en retourna avec le panier plein. « Vois, dit ma mère en me montrant l'arbre, il n'y paraît pas. » L'année suivante, la même femme revint, mais avec un autre panier, qui était deux fois plus grand que le premier. L'arbre donna sa fleur, et ma mère me dit : « Elle a bien fait ; il reste encore dans l'arbre plus que notre provision. » La troisième année, la femme, qui avait par usage des droits sur la récolte, arriva en poussant une brouette sur laquelle était posé un berceau vide. Pour remplir le berceau, il fallut tout cueillir. Ma mère n'était pas là, et nous laissâmes prendre. Quand elle fut de retour, et qu'elle constata le pillage, elle sourit mieux encore et plus doucement que l'année d'avant : « Cette fois, dit-elle, je suis contente : il y a tant de tilleuls qui ne servent à rien ! »

Je remarque aussi, dans le parc anglais qui s'embrume, un grand nombre de merles et de grives. Et les grives chantent, me semble-t-il, beaucoup plus que celles qui maraudent dans nos vignes au moment des vendanges... Ici, le raisin mûrit en serre. Les grives doivent s'en passer...

Mon ami ouvre ma porte. Il revient de Londres. Il m'arrive très pénétré du bon emploi de sa journée : une revue de volontaires de la Cité ; un cortège d'enfants dans Hyde Park ; une nouvelle visite à cette

cathédrale de Westminster, qu'on dirait sculptée dans un vieux chêne noir, et où nous avions trouvé, mardi dernier, cinq gerbes de fleurs fraîches sur la tombe de Dickens ; une promenade à travers la ville que le samedi met en fête...

— Et vous, me dit-il, qu'avez-vous donc fait?

Je lui montrai l'immense campagne et le livre où j'avais lu.

En quelques instants, le paysage s'était transfiguré. Les vallonnements d'arbres étaient devenus bleus. Au-dessus, les fumées de Londres luisaient comme de l'or. Au-dessus encore, l'espace s'empourprait. Les pauvres brumes du matin, désordonnées de mouvement et de couleur, incendiaient l'horizon. Je pensai à Turner. Et je compris que M. Besnard avait encore des timidités.

XII

LE PALEFRENIER DU PRINCE DE GALLES

J'ai conservé quelques relations, incertaines, fluctuantes, tantôt brèves et presque muettes, tantôt affirmées par deux ou trois longues visites rapprochées et pleines de confidences ou plutôt de récits, avec un ancien camarade de collège, qui a été au Canada et qui en est revenu. Ce n'est pas un monopole. Il n'y a guère de Français, à cette heure, qui n'en connaisse, au moins, un autre, dont la première jeunesse, ou la seconde, a dépensé deux ou trois années en expériences de défrichements et d'élevage. Toutes les tentatives n'ont pas été heureuses, par la faute des colons plus que des colonies. Celle de mon camarade est du petit nombre de celles qui réussirent. Du moins, il l'affirme. Parti

de France, il y a vingt ans, avec une fortune ébréchée, une santé heureusement à toute épreuve et des goûts d'écuyer de cirque, il reparaissait vers 1895, assagi, pesant et encore agile, les deux sourcils séparés par la ride profonde du commandement, les poches remplies de dollars, la voix toujours sonnante du nom des bœufs, des taureaux et des chevaux.

Nous causions, la dernière fois que je le vis, de la mort de la reine d'Angleterre ; il me disait avec gravité, avec émotion, avec la voix basse qu'il eût prise pour me parler d'un deuil de famille, combien il avait aimé la liberté dont il jouissait « là-bas », sous la suzeraineté de la reine Victoria, « dans la prairie ». Il avait une manière de dire « la prairie » et de prolonger la dernière syllabe, qui évoquait l'image d'une plaine immense, nivelée, soyeuse, où le vent passait d'un souffle égal et sans obstacle.

— Pauvre vieille reine ! dit-il. J'ai été, pendant quinze ans, un de ses protégés les plus loyaux. Pas une fois, je n'ai manqué d'illuminer le jour de sa naissance et le jour de la naissance du prince de Galles.

— Dans le désert ?

— Parfaitement. J'avais, il est vrai, près de moi et jouant un rôle important dans mon exploitation, un homme qui avait étrillé, l'espace de dix-huit mois,

l'un des premiers chevaux de chasse d'Édouard VII. Il s'appelait Tom Shelley Wart.

Et comme je me taisais, mais de l'air sans doute d'un homme qui attend, mon camarade poursuivit :

— Tom Shelley Wart était le chef très respecté, chose rare, — et très redouté de mes cowboys. J'ai vu peu de visages aussi impassibles que le sien. Peut-être que, de bonne heure, un peu d'abrutissement, causé par l'abus du gin, avait augmenté l'inaptitude naturelle à s'émouvoir de cette figure carrée, rasée, qui n'offrait aux yeux que des lignes droites, se coupant à angle droit, ligne des sourcils, ligne du nez, ligne des lèvres plates et également larges, et qu'une seule teinte, celle de la brique peu cuite. La teinte seule s'accentua en vieillissant. L'homme demeura muet de visage. Il avait le buste solide, les jambes menues et un peu arquées, les poings énormes. En cela, il ne se distinguait guère d'un grand nombre de jockeys comme lui, que j'ai connus durant la première partie de ma vie, au temps où je faisais courir. Mais il avait, en sa qualité d'Anglais et d'Anglais ayant servi dans les écuries de la Maison royale, un sentiment de la hiérarchie qui contrastait absolument avec le sans-gêne et l'indiscipline de mes cowboys américains. Jamais de familiarité, jamais de confidence, bien rarement une demande d'explication. Il obéissait. Quand je l'em-

menais avec moi, dans la visite quotidienne que je faisais aux troupeaux de mon « ranch », il tenait toujours son cheval à la croupe du mien, sur la gauche, tant que je parlais, et, quand je ne parlais plus, à dix mètres en arrière. Nous avions l'air d'aller au Bois, et cela m'agaçait furieusement. Avec ses subordonnés, Tom Shelley Wart se montrait extrêmement cassant. Mais comme il ne donnait jamais un ordre à faux; comme il était capable de faire lui-même tout ce qu'il commandait aux autres; comme il n'y avait pas de poulain ou de cheval vicieux qui fût capable de désarçonner ce cavalier de l'ancien monde; comme il buvait toute sorte de liqueurs fortes avec l'indifférence d'un filtre; comme il mettait la main, volontiers, dans la poche de sa veste d'écurie, où chacun savait qu'il serrait un revolver chargé de six balles, les grands enfants minces, insolents et querelleurs de la prairie américaine reconnaissaient en lui un ancêtre plus court, aussi violent qu'eux avec des façons moins bruyantes et d'une éducation plus raffinée. Ils cédaient.

» Je vous assure que, bien souvent, dans la vie aventureuse que nous menions, dans cette existence primitive, qui abolit un si grand nombre de ces apparences par lesquelles nous prétendons marquer notre rang social, différences de logement, de vêtement,

de nourriture, d'occupations, de plaisirs, de langage, j'ai été frappé du sentiment de déférence, ou plutôt de distance mondaine qui, malgré mes efforts, a toujours écarté de moi le chef de mes cowboys. Palefrenier dans sa jeunesse et pendant peu de temps, chez le prince de Galles, puis jockey en Angleterre et en France, enfin exilé avec moi, au fond de la prairie canadienne, en vue des Montagnes Rocheuses, il n'avait conservé qu'un seul souvenir de ce passé : le premier. Il en vivait. Il continuait d'être l'homme très humble par la situation, très honoré par un voisinage royal. Il lui fallait un prince de Galles à perpétuité. Je l'étais devenu pour lui. Il en est mort. Voici comment.

» Je vous ai raconté la façon dont j'avais bâti ma maison, c'est-à-dire ma chambre, celle de mes gens, et, entre les deux, une vaste cuisine où nous passions ensemble de longues heures du long hiver canadien, à nous chauffer. C'était fait en troncs de sapins, couvert en planches, calfaté avec de la mousse pressée et de la boue, et puis, six mois durant, revêtu d'une couche de neige qui ne laissait passer que la fumée de notre feu. La très médiocre butte de terre sur laquelle nous étions perchés nous permettait cependant d'apercevoir une partie de nos bœufs et de nos chevaux répandus dans la prairie, qui s'en allait, sans aucune autre limite que la courbure de la

planète, au nord, à l'est et au sud. A l'ouest seulement, mais bien loin encore, une ligne dentelée, bleue en été, blanche en hiver, indiquait la barrière des Montagnes Rocheuses.

» Le village le plus proche était à soixante kilomètres, qu'il fallait parcourir, sans route, bien entendu, tantôt sous la piqûre des innombrables moustiques levés par le soleil dans les parties marécageuses de la prairie, tantôt par des froids de dix, quinze ou même trente degrés. Nous faisions cependant cette rude course avec plaisir, quelque temps qu'il fît, et mes hommes désertaient quelquefois le ranch, à la nuit tombante, pour aller jouer et s'enivrer dans les bouges de Rouge-Terre. Tom Shelley Wart, plus encore que les jeunes, aimait se rendre au village. Il n'y manquait jamais la veille du 24 mai, ni celle du 9 novembre, qui sont les dates de la naissance de la reine Victoria et du prince de Galles, afin d'acheter une provision de gin, de cigares, de victuailles, et cinq paquets de fusées qu'il tirait, le lendemain, dans la nuit bleue, sous les yeux étonnés de nos chevaux broutant l'herbe de la plaine, des renards, des poules de prairie et de quelques Indiens vagabonds, chasseurs de loutres et voleurs de bétail.

» Le 8 novembre de l'année 1895, qui fut la dernière que je passai au Canada, je vis arriver dans ma chambre mon chef cowboy, vêtu de ce complet

à larges carreaux jaunes et gris qui était sa tenue de ville. Il tenait à la main son casque de fourrure en peau de loup.

» — Si Votre Grâce le permet, dit-il, j'irai donc à Rouge-Terre.

» — Pas tout seul, mon vieux Tom. Je ne veux pas que, par une température semblable, tu traverses seul la prairie. D'ailleurs, j'ai affaire au village. Mets deux chevaux sur le traîneau.

» Il faisait un froid terrible. La neige, d'une épaisseur de trois pieds et durcie à la surface, avait chassé nos troupeaux vers des bas-fonds, éloignés d'une lieue, où des sources d'eau tiède entretenaient une sorte d'île de boue molle, de roseaux et de gazon parmi les glaces. Les deux seuls chevaux de trait disponibles étaient deux vieilles bêtes, hérissées comme des ours, que je trouvai attelées, au bas du tertre de l'habitation. Le ciel était gris, le soir venait, le vent ne soufflait pas. Je n'avais pas fait dix pas dehors que j'avais déjà des glaçons dans la barbe et que je sentais, aux deux tempes, cette pression douloureuse des grands froids, qui ressemble à celle d'un cercle de fer.

» — Tu vas te coucher dans le traîneau à côté de moi, Tom.

» Le traîneau, fabriqué par mes hommes, se composait d'une caisse de planches de sapins posée sur

deux patins. En se foulant un peu, deux hommes, même enveloppés de fourrures comme nous l'étions, pouvaient tenir dans le fond de cette caisse. La tête seule du conducteur dépassait le rebord du traîneau. Et, bien que la position ne fût pas très commode pour mener, j'avais fait le voyage plus d'une fois de cette façon. Mais, j'eus beau insister, ordonner même, Tom Shelley Wart refusa de prendre place à côté de moi, et monta sur un petit siège en fer que j'avais fait adapter à l'avant du traîneau. Je le considérai au moment où il rassemblait les guides pour partir : il avait l'air digne d'un cocher de la Couronne ; son visage rouge, entre les bords de son casque, luisait, et la blancheur de la plaine indéfinie, se reflétant dans les yeux, en éteignait encore le regard.

» Les chevaux nous emportèrent au grand trot. La nappe d'air glacé commença à glisser sur nous, et, malgré l'habitude, malgré les vêtements de laine, les gants, les fourrures, le bonnet de peau de loup à double mentonnière, l'impression de brûlure fut si vive que je me couchai au fond de la boîte. Bientôt le cercle de fer qui me pressait les tempes se resserra encore, mes paupières se fermèrent malgré moi, j'eus une sorte de vertige, comme si je tombais dans un abîme, et je m'assoupis.

» J'ignore ce que dura cet engourdissement. J'en

sortis comme d'un cauchemar, je rejetai les couvertures enroulées autour de moi, je me dressai :

» — Tom ?

» La nuit était tombée, le ciel était noir, la neige seule rayonnait un peu de lumière autour de nous, assez pour que nous pussions reconnaître qu'une nappe blanche nous enveloppait, sans une ombre, sans un obstacle, jusqu'aux bords incertains et noyés de brume par où elle se fondait avec les ténèbres de là-haut.

» — Tom, il faut faire le détour par l'auberge de Patrick Bell. Nous ne devons pas être bien loin. Nous nous arrêterons là... Le voyage est dangereux par un temps pareil... Tu entends bien, Tom ?

» Aucun bruit que celui des pieds de chevaux, net et régulier, ne troublait le silence prodigieux de la prairie. L'homme auquel je parlais n'avait pas l'habitude de tourner la tête, quel que fût l'événement. Il était droit sur son siège de fer, les pieds relevés et protégés par une peau de mouton, les mains hautes, tenant les guides. J'écoutai, un instant, après avoir répété : « Tu entends ? » Fut-ce le frissonnement des poils des bêtes dans l'air où nous courions? Je crus entendre le « yes » à demi-voix, le « yes » que Tom prononçait sans qu'on pût voir s'ouvrir ses lèvres plates. Je me recouchai aussitôt. Mais le sentiment du danger auquel je venais d'échapper, de celui qui mena-

çait mon compagnon, me firent me relever. Je saisis avec beaucoup de peine, au fond d'une de mes poches, un flacon de rhum que j'y avais glissé en quittant ma chambre, et, tendant le bras, je plaçai la petite bouteille sur les jambes de Tom Shelley Wart, entre sa veste fourrée et le bourrelet des couvertures et des peaux qui l'enveloppaient jusqu'à la ceinture.

» — Bois une forte gorgée, Tom, ne ménage pas mon rhum. J'en trouverai d'autre, tout à l'heure, à l'auberge.

» Je venais d'observer, en effet, que nous étions dans la bonne voie, ou plutôt dans la bonne direction, car nos chevaux longeaient une ligne de roches de quelques mètres de hauteur, que la neige recouvrait, mais à l'abri de laquelle, au sud, poussaient des buissons de ronce et de houx. Je me sentis rassuré. Puisque le traîneau filait vers la maison de Patrick Bell, le cocher m'avait compris. Je n'avais qu'à attendre. Dans une demi-heure, nous devions rencontrer cette auberge, bâtie à huit lieues de mon habitation, et devant laquelle, en été, se croisaient deux pistes à présent ensevelies sous la neige.

» Jamais je n'ai trouvé une demi-heure aussi longue que celle-là. Je souffrais horriblement du froid, du silence, du noir du ciel. Mais je n'osais pas me plaindre, à cause de l'impassibilité de l'homme qui me conduisait.

» Le traîneau cessa peu à peu de glisser. Je me redressai. Nous étions devant la porte de l'auberge. Ma première pensée fut pour Tom.

» — Descends vite et viens te chauffer !

» Je courus frapper à la porte et réveiller les gens. Ceux-ci grognèrent, s'informèrent de mon nom, et ouvrirent. Quand je me retournai, Tom n'avait pas bougé. Il avait toujours les guides serrées dans ses deux mains, la tête penchée, les genoux relevés.

» Nous nous approchâmes avec une lanterne, l'hôtelier irlandais et moi. Tom Shelley Wart, les yeux ouverts et fixes, regardait en avant, au delà de la tête des chevaux, comme il avait coutume de faire.

» — Je vais le secouer ! cria l'Irlandais. Hé ! l'homme !

» Il le secoua, en effet, en le prenant par la manche de sa veste de fourrure. Mais il se recula aussitôt, car le malheureux conducteur, sans faire un mouvement pour se retenir, sans un cri, sans lâcher les guides, perdait l'équilibre et roulait dans la neige.

» Il était mort.

» Quand nous l'eûmes transporté dans la salle de l'auberge et débarrassé des couvertures et des fourrures qui l'enveloppaient, nous reconnûmes que le corps était gelé tout entier et dur comme un bloc de glace. Selon toute vraisemblance, la vie l'avait quitté depuis longtemps déjà. Il ne m'avait pas entendu.

Mon flacon de rhum était intact. Les chevaux nous avaient amenés seuls devant l'auberge où ils avaient coutume de s'arrêter.

» Et c'est ainsi que mourut l'ancien palefrenier du prince de Galles, Tom Shelley Wart, qui fut le seul cowboy respectueux du Dominion, et qui continua son service même après qu'il fut mort.

RÉCITS DE LA MONTAGNE

I

SOIR DANS LA MONTAGNE

— Prenez la biaisette, monsieur, et tâchez de monter à peu près droit devant vous.

— Et si j'allais trop à droite, qu'arriverait-il ?

— Vous vous perdriez dans la forêt.

— Et si j'allais trop à gauche ?

— Vous trouveriez la falaise de roches. Pour ne pas vous tromper, le mieux est de faire comme nous, monsieur : toutes les fois qu'il y a un jour dans le bois, nous cherchons à voir, là-haut, un coin de pré, car les prés se tiennent compagnie, comme les chambres d'une maison.

La petite montagnarde qui me donnait ce renseignement continua de descendre, en laissant traîner derrière elle la branche de noisetier qu'elle avait

cueillie vers les sommets, et qui égratignait la terre et la mousse, et faisait un bruit inégal, et rompait la solitude autour de l'enfant. Cependant, arrivée au coude du lacet, je la vis se retourner, et le clair regard demanda :

— Où va-t-il, à pareille heure, dans les prés de la montagne?

J'allais tout simplement assister à une fin de jour; j'allais, non pas voir tomber la nuit, comme on le dit si souvent, mais voir la nuit monter, au contraire, et s'élever des bas-fonds. J'avais deviné que la soirée automnale aurait une suavité extrême. C'était un de ces après-midi d'octobre, où la mort qui s'avance double pour les choses mêmes l'ardeur et la beauté de vivre. L'or de la lumière, le bel or qu'on trouverait à peine au printemps, avait pris possession du ciel entier; il y en avait au-dessus des montagnes d'horizon, au-dessus des vallées plus proches que je dominais, et sur les plumes de deux aigles qui tournaient en criant.

Je marchais, aussi vite que le permettait la raideur de la pente, dans le bois taillis dont la montagne était couverte à l'orient. Les biaisettes, — un joli mot du Bugey, qui désigne les sentiers de traverse, — innombrables comme le caprice des eaux, des neiges, des pierres roulantes et des chasseurs de lièvres, se mêlaient et m'entraînaient parfois. Je

revenais au droit chemin, lorsque, par une ouverture du fourré, entre deux branches, j'apercevais les prés d'en haut. Ils n'avaient pas la couleur de ceux de la plaine, mais plus vifs, plus voisins de cet air vierge dont ils prenaient la transparence, enveloppés de forêts, ils ressemblaient à des pierres précieuses. Les regarder était une joie. Et c'était une joie de respirer. Les géraniums anguleux et poilus versaient tout le parfum de leurs veines, comme si une main invisible les eût écrasés.

« Voilà, pensais-je, le chemin qu'il a dû suivre souvent, les roches où il devait s'asseoir. »

Lui, c'était le pèlerin dont se souviennent encore quelques vieilles gens du pays. Quarante ans se sont écoulés depuis qu'il n'a plus reparu, pour la première fois, à l'été, et le nom s'est déjà effacé de la mémoire des vivants. Je crois que celui qu'ils appellent ordinairement « l'homme du soir » était un brave homme du Midi, instituteur retraité, poète enthousiaste des choses et du langage qu'elles parlent, moins curieux des conversations de ses semblables. Il était venu en Bugey, et, séduit par la beauté de ce plateau que j'allais atteindre, il y avait bâti une cabane, où il vivait seul, depuis le commencement des jours chauds jusqu'à ceux où la neige rend les sommets inhabitables. Je sais qu'il portait toute sa barbe grise et ployante au vent; je

sais qu'il descendait, le dimanche, pour assister à la messe de quelque village et renouveler ses provisions; je sais qu'on l'apercevait le plus souvent, le soir, au détour d'un sentier, au seuil de sa cabane, ou sur une roche découverte du domaine qu'il s'était choisi, et qu'il paraissait absorbé dans la contemplation du jour mourant. On raconte qu'il éconduisait rudement les fâcheux, tout ce monde qui ne peut souffrir qu'un homme vive différemment des autres hommes; on rapporte aussi deux ou trois mots qui m'ont fait aimer cette âme méditative, qui n'exprimait pas son rêve, mais qui du moins en avait un. Il avait bien voulu causer avec un enfant, cueilleur de fraises et de noisettes, le plus cher ami de la montagne, après lui.

— Dites, monsieur l'homme du soir, pourquoi restez-vous, le menton sur vos poings, même après que l'ombre est venue et qu'on ne voit plus clair ?

— Mon petiot, quand je ne vois plus, j'écoute encore.

— Et qu'est-ce que vous entendez?

— Si tu pouvais le comprendre, tu serais aussi vieux que moi.

— Dites, monsieur l'homme du soir, il ne vous manque rien, dans un endroit pareil, si loin de tout ?

— Pardon, mon petiot, il me manque une chose...

Il avait étendu la main et montré, derrière sa cabane, un large espace planté de sapins encore tout petits et presque ensevelis dans les broussailles.

— Il me manque, pour être heureux, d'entendre les grandes orgues.

L'enfant avait redit les paroles, l'homme était mort, et, bien longtemps après, je montais la pente de la montagne, en songeant à la passion qu'elle avait inspirée. Et j'étais comme ceux qui, sur le visage d'une femme qui fut aimée, cherchent la beauté rare et créatrice d'amour.

Je ne trouvais pas ce que je cherchais. La splendeur de la journée d'automne était la même pour toutes les montagnes, et ni les taillis, ni les roches, ne me semblaient justifier la préférence du vieux solitaire.

Je traversai une chênaie, et j'arrivai à la limite du bois, et ce fut un monde nouveau.

J'avais devant moi une prairie qui montait à peine, d'une pente très douce et égale, et dont l'herbe toute fine, courte et brillante, n'était coupée d'aucun sentier ni tachée d'aucune touffe de jonc. L'herbe vêtait la terre et fuyait avec elle souplement; elle suivait la ligne dentelée de la forêt qui la pressait de toutes parts; elle rappelait les lacs verts que bordent des falaises. Et elle avait des îles : des groupes d'arbres semés par le vent, et qui se levaient çà et là, dis-

posés avec une telle harmonie qu'on sentait bien qu'aucune volonté humaine n'avait passé en ce lieu, mais seulement le rêve qui ne trouble rien. Ces bosquets, les uns minces et percés par la lumière, les autres plus compacts et découpant sur le ciel leur forme épanouie et massive, étaient formés des plus belles essences de la forêt moyenne. Il y avait des chênes, des tilleuls, des sorbiers rouges de graines, des hêtres surtout, déjà touchés par l'automne, et dont les branches inclinées, ouvertes en éventail et balayant la mousse, luisaient comme un reflet adouci de la grande averse d'or qui volait par-dessus. Je m'avançai dans ce jardin d'enchantement, et je me demandais, en foulant l'herbe : « Est-ce que ce n'est pas défendu ? » et, en regardant l'ombre bleue, tout entière attentive, car pas une feuille ne remuait : « D'où jaillira le cri qui m'arrêtera ? » A chaque instant un chemin nouveau s'élargissait devant moi, un détour de buisson découvrait une prairie nouvelle, et de nouveaux arbres pressés et faisant la gerbe, et de nouvelles pentes de gazon coulant vers la lisière sombre et dentelée, où elles s'enfonçaient en perdant de leur soleil, comme les vagues qui se resserrent et s'allongent à la gueule des cavernes.

J'avais parcouru à peine la moitié de ce parc admirable et heureusement ignoré des guides, et je sui-

vais, dans sa partie la plus élevée, la lisière d'une sapinière qui le limite à l'ouest, lorsque je remarquai dans la prairie, à quelques mètres à ma gauche, un amas de pierres écroulées, reste d'une cabane de pâtre, ou ruine peut-être des deux chambres qu'avait bâties « l'homme du soir ».

Je m'arrêtai. Par trois entailles de la pente et dans l'encadrement des bois prochains, c'était tout le paysage des vallées lointaines et des montagnes d'horizon qui s'offrait aux yeux, et les yeux pouvaient suivre déjà la crue rapide des tons mauves, la marée d'abord transparente, qui couvrait les villages des vallées, puis ceux des collines, et les ensevelissait, et ne se laissait plus traverser que par les feux tout menus et rassemblés des maisons où l'on veille.

La lumière n'eut bientôt plus de refuge que la pointe des montagnes, et je me sentis dans une île de clarté, au-dessus de la nuit. J'eus l'impression qu'ils étaient plus malheureux que moi, ceux de l'ombre, ceux d'en bas. Les arbres du parc avaient encore toutes leurs cimes blondes. Un nuage s'éleva du gouffre, dépassa la forêt, et demeura triste dans les hauteurs. Il était petit et fait comme une goutte d'eau, et je pensai : « Si cela pouvait être toutes les larmes de la terre aujourd'hui ! »

Je crois, en vérité, que j'avais retrouvé une des méditations de « l'homme du soir ». Elle m'avait

ravi d'abord; elle me tenait maintenant angoissé. Si j'avais eu une cabane, je serais rentré pour ne pas voir les derniers rayons de jour quitter la pointe du dernier arbre et l'âme du monde s'en aller. L'effroi primitif, la peur de la solitude et de l'ombre m'envahissait. Je quittai le parc enchanté devenu terne et fumeux. L'image de l'écouteur de nuit grandit en moi jusqu'à la légende. Et, quand je redescendis, les sapins commençaient à chanter : les grandes orgues qu'il n'avait pas entendues.

II

LA GRANGE

Nous devions être à quinze cents mètres d'altitude. La forêt de sapins, où nous marchions depuis trois heures, cessa brusquement, et j'eus l'impression étrange que toute l'ombre allait rester en arrière. J'en éprouvai une émotion vive, et je sentis l'appel de l'instinct qui me disait de reculer, comme il arrive, lorsqu'au bout d'un champ la terre finit et la mer apparaît. En avant, il n'y avait plus que de la lumière, un tertre ardu et rond, sommet de la montagne, couvert d'une herbe égale, sans un repli, sans une pierre, et dont la courbe se levait, dans le bleu du ciel, toute vibrante de rayons. Je sortis de l'ogive des derniers arbres ; je m'avançai sur la pente d'où il était impossible d'apercevoir encore les val-

lées, à cause des grandes ailes de la forêt, repliées autour du dôme sacré qui porte huit mois de l'année la couronne de neige. Cette grande clarté où j'entrais était froide et le vent violent couchait le gazon, bien que celui-ci fût à peine plus long que le doigt. Les fleurs, presque toutes fanées, avaient un air de plantes d'herbier. Mais la senteur de toute la montagne verte flottait sur ces hauteurs. Des milliers de sauterelles à ailes bleues, à ailes grises, à ailes rouges s'envolaient avec un crissement léger. L'unique sentier, qui montait en se tordant sur la pente, était si étroit et si faiblement tracé que de bien rares passants l'avaient assurément suivi.

— Cette paix de la montagne me ravit ! dis-je en me retournant.

Le compagnon de ma route était un avocat de Chambéry, mince et grisonnant, qui parlait bien et souriait encore mieux, un de ces hommes avec lesquels il fait bon causer, parce qu'ils ont l'esprit ferme et le jugement indulgent. Bien qu'il fût alpiniste, et je crois même vice-président d'un Club alpin, il admettait la promenade. Je vis qu'il souriait de mon exclamation, la trouvant sans doute naïve, ou banale, ce dont je serais volontiers convenu. Mais il ne me dit point, en ce moment, le fond de sa pensée. Je ne parvins pas à le deviner. Et nous continuâmes de monter.

La marche était extrêmement dure, à cause de la raideur de la pente. Il fallut plus d'une demi-heure pour atteindre la plate-forme d'où nous devions avoir, selon la promesse qui décide toutes les ascensions, « une vue admirable ». Mais, au moment même où nous arrivions, un nuage, que nous ne pouvions soupçonner, montait de l'autre côté de la montagne. Il avait couvert et enseveli toutes les cimes lointaines qui ferment l'horizon ; il avait pris la haute vallée pour chemin ; il l'avait submergée ; il s'avançait, triangle énorme de brume, dont la pointe, fouilleuse et sensible comme une antenne, se redressait en touchant l'herbe, et continuait de s'élever, suivie de son corps immense.

Nous fûmes enveloppés par ce brouillard glacé, qui, ayant gravi la cime, se mit à descendre aussitôt le talus gazonné par où nous étions venus. Tout disparut, à l'exception d'un petit cercle de terre autour de nous ; et, au delà, c'était une nuit grise, uniforme, poussée, comme les marées, par une force grondante et dont on devinait la vitesse, à présent, à des tourbillons qui passaient et rompaient la coulée du nuage.

Je serais demeuré, sans doute, à considérer cette ombre en fuite, où j'espérais que le vent creuserait un jour et taillerait une fenêtre sur les terres d'en bas, sans un coup de tonnerre, tout proche, et qui n'eut d'écho que la voix de mon compagnon.

— Venez vite ! Tout l'orage va fondre ici dans un instant, ce sera une pluie diluvienne.

— Connaissez-vous un abri ?

— Oui, pour vous, au bas du tertre. Moi j'irai ailleurs.

Il s'élança au trot, sur la pente, et on eût dit qu'il tombait dans le vide. Je ne voyais plus le sol où il posait les pieds, et son manteau soulevé lui faisait des ailes noires. Nous courions en aveugles, simplement attentifs à ne pas rouler, mais sans savoir en quel point du cercle de forêt nous allions aborder. Et l'ombre s'épaissit encore, à moitié de la descente. Car la pluie, soudaine, lourde, lancée à toute vitesse, nous rejoignit, sonnante sur notre dos et muette sur l'herbe rase.

Quand mon compagnon eut reconnu, — à quel signe ? je l'ignore, — que nous étions assez proches de ce qu'il cherchait, il m'arrêta.

— Allez devant vous, me dit-il, sans plus monter ni descendre. Vous devez trouver une grange, où je suppose qu'il y a du monde aujourd'hui. Moi, je vais dans la forêt : vous m'y rejoindrez plus tard.

— Pourquoi ne pas venir ?

— Allez ! vous dis-je, et ne prononcez pas mon nom ! Ce n'est pas le moment de s'expliquer.

Il était ruisselant, moi de même. Je le perdis de vue presque aussitôt, et, continuant, comme à tâtons,

dans la direction qu'il m'avait donnée, je distinguai, en effet, derrière les hachures de la pluie, une forme d'habitation. Je poussai une porte de bois brut, et je vis une étincelle dans la nuit noire. En même temps, des voix d'hommes et de femmes demandaient :

— Vous n'aviez donc pas vu l'orage venir? Ce n'est pas un temps pour être dehors ! Fermez bien la porte !

Quand mes yeux furent habitués aux ténèbres presque entières du lieu où je me trouvais, je vis qu'il y avait, autour de moi, trois hommes couchés sur une vieille litière, dans un angle ; une grande fille rousse assise à leurs pieds ; une femme debout, serrée dans un châle de miséreuse, et deux bœufs qui touchaient le plafond de leurs cornes, lorsqu'ils levaient la tête. C'était une de ces granges, comme on en bâtit au bord des pâturages alpestres, et qui se composent d'un toit chargé de pierres, et de quatre murs très bas. Par exception, celle-ci était divisée en deux par un palis de troncs de sapins, non équarris, signe probable qu'elle appartenait à deux propriétaires, et qu'elle abritait deux récoltes. Les bœufs appuyaient leur croupe à la cloison, et leur mufle était tendu vers le couloir libre où je me tenais, avec la femme debout, une réfugiée, une myrtilleuse dont le panier reposait à terre. Les

fermiers occupaient la droite, et, du cadre de planches rempli de paille qui leur servait de lit, sortait le buste d'un homme qui s'était à demi redressé en me voyant entrer, et qui fumait une pipe courte.

Cet homme était roux de cheveux, comme la fille de ferme assise à ses pieds, et avec laquelle il plaisantait en patois. Il avait de longues dents, qui transparaissaient sous ses moustaches, lorsqu'il retirait de sa bouche le tuyau de sa pipe; les joues étaient blanches et creuses, les yeux bleus et bridés, le front bas. Je regardais rire ce visage et je ne le voyais pas s'épanouir. L'homme riait de quelque histoire commencée avant mon entrée, de nos vêtements trempés, car la pauvresse et moi nous étions lamentables, et aussi de l'orage qui canonnait le sommet de la montagne.

— Ah! le vieux! disait-il. Comme il cogne!

Cela l'amusait évidemment. Les bœufs s'arrêtaient de souffler, quand la lueur de l'éclair coupait la grange, aux trois fentes de la porte.

J'essayai d'interroger les valets de ferme, étendus près du maître, dans la litière qui les recouvrait presque. Ils répondirent en français, mais quelques mots seulement, ayant sur moi la supériorité de leur patois qui les mettait en gaieté. Personne n'use et n'abuse d'une langue étrangère autant que le paysan.

Il pleuvait encore, lorsque je quittai l'abri de la

grange, et regagnai la forêt. Mon compagnon, hélé, répondit, et nous nous enfonçâmes sous les hauts sapins, devenus funèbres, et où voyageaient avec nous des lambeaux de brume grise poussés d'un reste de vent.

— Pas sympathiques, vos faucheurs de là-haut ! lui dis-je.

Et, quand j'eus décrit le paysan roux qui fumait sa pipe :

— Il ne m'aurait pas accueilli, répondit mon compagnon. Je le connais. C'est un homme violent, riche et avare. Avez-vous observé que la grange est divisée en deux ?

— Oui.

— Elle était déjà ainsi lorsque ce paysan entra, un matin, dans mon cabinet, à Chambéry. Il m'expliquait qu'il avait hérité de cette grange, avec son frère cadet, et qu'il voulait, à tout prix l'avoir à lui seul. Pour cela, il avait fait un procès, soutenant que le bien n'était pas partageable en nature, qu'on devait mettre la grange aux enchères, et l'adjuger au plus offrant. Comme il a plus d'argent que son frère, il espérait l'emporter. Malheureusement, le tribunal d'Albertville, après enquête, procédure coupée d'incidents, plaidoiries et remises, venait de décider que les deux frères pouvaient jouir chacun de la moitié de cette cabane.

» — Je veux donc en appeler, me dit l'homme. Et je viens chez vous pour que vous fassiez votre métier !

» — Nous ne sommes pas obligés de le faire, mon ami, et je ne le fais jamais quand les clients ont tort. Combien vous a coûté le procès ?

» — Six cents francs, monsieur. Mais j'en donnerais trois fois plus pour abattre mon frère !... »

» J'essayai de lui prouver qu'il avait tort ; qu'il perdrait de nouveau ; que son obstination était tout ensemble inutile et mauvaise ; que cette grange ne valait pas cent francs... Il me laissa parler, riant parfois de ce rire de mépris et de moquerie dont vous avez été frappé, puis s'en alla en me promettant de revenir et de s'expliquer mieux. Je ne compris pas, en ce moment, ce qu'il entendait par là. Mais, quinze jours plus tard, il descendit de sa montagne, prit le chemin de fer, et sonna à ma porte. Je le reçus froidement, et, comme je lui répétais que je ne m'occuperais pas de son affaire, je le vis mettre la main dans la poche intérieure de sa veste de bure. Il était debout, près de la table, à cinq pas de moi ; il fixait sur moi ses yeux bleus méprisants. Et il retira de sa poche un sac de toile, pareil à ceux où l'on serre le plomb de chasse.

» — Tenez, si vous plaidez mon procès, tout le sac est à vous !

» Il le tendait vers moi, il ne doutait pas que je ne fusse à vendre. Le bras tremblait seulement un peu, d'intime colère, parce que la somme était grosse. Je me levai à demi, je montrai à l'homme le chemin de la porte :

» — Vous pouvez vous retirer, je ne plaiderai pas.

» Alors, la colère lui monta au visage. Ce grand paysan roux eut un mouvement de bête fauve. Il se jeta en avant. Je sentis le vent de ses poings qui effleurèrent ma gorge, et toute ma maison trembla de son adieu :

» — Canaille ! on t'a gagné !

L'avocat racontait cette histoire de haine, sans s'interrompre de descendre le sentier, que la pluie avait changé en ruisseau. La pluie tombait toujours. Il écouta le bruit de fauchée, le bruit de paquet de balles qu'elle faisait en s'abattant sur la forêt, et le roulement grandissant de l'orage qui revenait. Puis, tourné vers moi, en riant, il dit à demi-voix :

— La paix de la montagne !

III

LA CUEILLETTE DES FRAMBOISES

Dans l'accablante chaleur de cet après-midi, je suis monté jusqu'à l'entrée de la haute vallée. Il y fait presque frais, par moments. Des souffles descendent de la montagne de Colère qui est à droite, et de l'autre, qui limite la vallée à ma gauche, pentes d'une courbe admirable et toutes les deux boisées. J'imagine que la paix doit être là, celle que nous faisons toujours habiter où nous ne sommes pas. Elle n'est pas complète ici. Trop de bruits différents s'élèvent de la plaine et me parviennent encore, atténués, amortis, dilués dans l'espace immense. J'entends la voix d'un homme qui laboure, des phrases grondeuses de fermières qui tancent leurs enfants, l'appel des coqs qui sentent venir l'heure du per-

choir, le grincement d'un sabot de bois appliqué contre une roue de charrette, le roulement d'un train qui arrive de Genève et passe. Cependant, rien de tout cela n'est visible, ni l'attelage de labour, ni les mères sur le seuil des portes, ni les bandes de volailles sur les fumiers, ni la charrette, ni les vagons, et je n'aperçois du train en marche que la fumée, grosse comme un mouchoir qu'on agite en partant. La plaine est si vaste au-dessous de moi, et si profonde! Elle s'emplit d'une brume d'été, transparente, et, verte depuis le matin, avec ses champs, ses bois, ses villages, ses prés, elle sera bleue tout à l'heure, comme un lac, pour toute la nuit. On se demandera, comme je l'ai fait hier, si les lumières des maisons, qui dorment dans cette ombre, ne sont pas des reflets d'étoiles.

J'écoute donc, et je regarde, avec cette joie inépuisée, et que je crois sans fin, de pénétrer plus avant dans la beauté des choses. Les comparaisons s'établissent d'elles-mêmes. Autour de moi, par exemple, l'herbe est d'un vert mouillé contre lequel le soleil ne peut rien : l'eau est au pied des touffes. Les mousses sont exubérantes, pleines ; elles ont une pointe d'or ; elles sont riches ; elles donneraient à boire pendant plus de huit jours, s'il y avait, par miracle, une sécheresse, aux scabieuses qui poussent à leur lisière. Le thym foisonne. Les menthes et les

géraniums font à deux des charmilles et couvrent des ruisseaux. On peut suivre, sur les pentes, leur voûte molle d'où s'échappe, même avant la saison des fleurs et même après, un parfum frais qui vous ouvre les lèvres. Dans les arbres, sur les échalas des dernières vignes, je reconnais des merles, des linots, des chardonnerets, des citelles, mais on devine que la plupart sont en voyage et même en excursion rapide. A part les merles, qui ont évidemment dans le pays leurs habitudes, leur nid et leur famille, ils cherchent, ils vagabondent, ils sont inquiets de la nourriture, et de la route, et du temps qu'il va faire. On voit bien que la haute vallée est rude en hiver, et qu'on y vit difficilement, hommes et bêtes.

Il y a de ces bandes de linots qui descendent simplement parce que le jour baisse.

Des gens qui leur ressemblent, cueilleurs de fruits comme eux, n'ayant guère plus d'épargne, descendent aussi des sommets. Ce sont les ramasseurs de framboises. Un joli métier, qui dure peu. Ils dévalent en troupes, et les sabots cliquètent contre les cailloux, tout autour de Belmont, qui est le centre principal du marché. Il s'est vendu là, l'an dernier, pour dix mille francs de framboises, en quelques jours. Voici les travailleurs qui débouchent en longues files, devant le four banal qui ouvre sur la place sa voûte noire de fumée : beaucoup d'enfants et de femmes.

quelques hommes du village ou des villages voisins. Ils portent tous un panier, un seau de bois, une corbeille comble de fruits. Les mains, les cous, les corsages des femmes, les chemises sont tachés de rouge. Le commissionnaire, qui est monté de la plaine avec un camion, se hâte de peser la récolte de chacun, et de la verser dans de grandes cuves, dont les douves ont l'air d'avoir été peintes en vermillon. Une jeune fille prend note du poids et paie le prix convenu, cinq sous par kilo. Il n'y a point de marché au monde qui sente si bon. Dans une heure, il aura pris fin, et les fruits parfumés de la montagne seront en route pour Marseille, où ils deviendront confiture, liqueur ou sirop.

Les bonnes gens se dispersent à présent. Ils recomptent leur monnaie. Plusieurs ont reçu, devant moi, cinq francs, six francs; une famille même, qui apportait soixante kilogrammes de framboises, a reçu quinze francs. Curieuse richesse ! C'est un orage qui l'a donnée. Il a passé naguère, sur la montagne de Colère, brisant tout, renversant les vieux sapins, taillant des avenues à travers les futaies, si bien qu'il a fallu deux années pour débarrasser les pentes de tant de troncs d'arbres abattus. C'était une ruine pour quelques riches. Ce fut un gain pour bien des pauvres, car le soleil et l'air libre touchèrent les mousses. D'immenses champs de framboisiers se

levèrent et remplirent les clairières. La grande forêt eut ses coins de verger... Elle commence à les envahir. D'année en année les sapins grandissent, les ombres se rapprochent. Bientôt les gens de Belmont diront : « C'était du temps qu'il y avait des framboises là-haut ». Et ce sera la légende de la mine rouge.

Quelqu'un le dira aussi, que je vois s'en aller vers des villages voisins, le bâton sur l'épaule, et marchant avec la lenteur paysanne. Il a le visage rasé, sauf une petite moustache rousse qui lui cache le fin bout des lèvres. On ne sait pas quand il sourit. Il a les yeux jaunes d'or enfoncés dans l'ombre et l'air décidé. Si vous interrogiez ses compagnons de route, ils vous répondraient : « C'est Joseph Samonoz, le meilleur cueilleur de framboises d'ici. »

Pour tout bien, jusqu'à ces dernières années, il avait ses bras, l'envie de vivre, l'habitude de travailler que donne la pauvreté, et un mauvais champ, large de trois sillons, aménagé sur un rebord de rochers, presque à la lisère de la forêt de sapins. Si haut perché que fût le champ de Samonoz, — c'est-à-dire de la nombreuse famille dont il était l'aîné, — il y en avait encore un qui était situé au-dessus, une pièce d'un hectare, cultivée à ravir, soigneusement nivelée, qui appartenait à un homme riche, à ce Philippe Corrieu qui a des prés dans tous les vals et des noyers sur toutes les pentes de la vallée. Et,

comme le monde est méchant, on assurait que Joseph Samonoz avait l'extrême audace de courtiser Rose Corrieu, la fille de ce riche. Le crime est presque égal à la campagne et à la ville. Il était ici d'autant plus grave que, depuis longtemps, une inimitié de voisinage, obscure et farouche, divisait les deux familles qui demeuraient porte à porte. Le père Corrieu avait appris ce qu'on disait dans la montagne, et, quand il rencontrait Samonoz, il ne manquait guère de lui faire sentir, en quelque façon, sa mauvaise humeur et son mépris.

Un matin, l'ayant rencontré dans le sentier qui conduisait au mont de Colère, — c'était trois ans après le grand orage, et les framboisiers commençaient à donner, — il lui cria :

— Ce n'est pas encore aujourd'hui que tu ramasseras de quoi te marier, mon garçon !

L'autre, qui avait, en vérité, l'idée qu'on lui prêtait, ne voulut rien répondre et continua de monter ; mais, pendant plus de dix minutes, on entendit le bruit de la seille vide qu'il tenait au bout de son bâton, et qu'il secouait sur son épaule.

Le père de Rose Corrieu entra dans son champ, et il se mit à rire, car l'avoine était belle et drue. Il calcula le prix qu'il en retirerait, cette année, et discuta avec lui-même la date où la moisson serait bonne à couper.

Il descendit joyeux.

Mais le soir même, il remontait en hâte. Sous la pluie qui l'aveuglait, dans les rafales de vent qui le faisaient trébucher, ses vêtements collés au corps, il montait, voulant voir de près toute l'étendue du malheur que, du seuil de sa porte, il avait deviné. Quand il fut arrivé à la lisière de la forêt, il resta comme anéanti. Que s'était-il passé dans la haute montagne? Quelque barrage formé par les arbres abattus avait-il cédé tout à coup? Des roches éboulées avaient-elles changé le cours d'un torrent? Du champ d'avoine dont Corrieu était si fier, il ne restait que les deux extrémités. Un torrent le traversait par le milieu, le creusait, emportait la terre après la moisson presque mûre, et, pour comble d'ironie, jetait le tout sur la margelle de falaise que possédaient plus bas les Samonoz. Les deux terres ennemies se mêlaient et ne faisaient plus qu'un champ.

Dans son désespoir, et, détournant ses yeux de son bien qui s'en allait, le paysan aperçut un homme qui dégringolait le sentier, poussé par la bourrasque. Il le reconnut. Mais le besoin d'aide était plus fort que toutes les haines.

— Hé, Samonoz! Par ici!

Le jeune homme continua de descendre.

— Samonoz, viens à mon secours!

Le cueilleur de framboises n'entendit ou ne voulut entendre qu'à la troisième fois. Il était lui-même mouillé jusqu'aux os. Sous la pluie, la grêle et le vent qui faisaient rage, on vit d'en bas les deux hommes qui causaient, sur la terre ravagée, et ils causèrent ainsi pendant dix bonnes minutes, sans songer ni l'un ni l'autre à chercher un abri. Puis, ensemble, ils gagnèrent les premiers sapins.

Personne n'a jamais su exactement ce qu'ils s'étaient dit. Mais on peut le soupçonner, en réfléchissant que c'était l'époque où la récolte des framboises attire dans la forêt tous les travailleurs disponibles, et où il est impossible, quelque prix qu'on lui offre, de trouver un journalier. Les villages apprirent, avec un étonnement croissant, d'abord que Joseph Samonoz et Phillippe Corrieu, travaillant ensemble, avaient réussi, dans la nuit même du désastre, à détourner le torrent qui avait ruiné le champ d'avoine ; puis que Joseph Samonoz, renonçant à toute une saison de framboise, occupait ses jours à reporter à la hotte, jusqu'en haut de la montagne cultivée, les terres qui en étaient tombées ; enfin, vers le commencement de l'automne, que les deux familles, la pauvre et la riche, étaient descendues dans la plaine, pour acheter les chaînes d'or à cinq rangs qu'on donne aux fiancées.

Je me rappelle l'histoire de ce cueilleur de fram-

boises, tandis qu'il va tranquille, par les sentiers qui tournent. Il disparaît entre les arbres; il reparaît plus bas sur la pente. Il n'est plus qu'une petite ombre plus épaisse, qui glisse le long des parois du gouffre bleu qu'est devenue la vallée...

Le bruit de ses sabots a depuis longtemps cessé. Les coqs ne chantent plus. Je ne sais rien de plus doux que la pâleur qui s'attarde au sommet des montagnes, vers l'Occident, lorsque le reste du ciel est déjà dans la nuit.

IV

LE LAC D'AIGUEBELETTE

Je l'avais plus d'une fois aperçu, par la fenêtre du vagon, lorsque j'allais en Italie. Il m'avait plu à cause de son nom et de la sauvagerie de ses bords. Et j'ai voulu le revoir à loisir.

Un matin donc, j'étais, un peu avant midi, sur la terrasse d'un petit hôtel qui domine le village d'Aiguebelette, ses noyers, son église au toit de tuile et au clocheton d'ardoise, et les prés qui finissent la pente et dont l'herbe voisine avec les roseaux. Il faisait une chaleur torride, un ciel sans nuages, et je m'attendais à contempler une nappe d'eau bleue. N'est-ce pas le devoir de tous les lacs d'être bleus en été? Ne le sont-ils pas dans les guides et dans les romances? La vérité m'oblige à dire que le lac

de mes longs rêves n'était pas bleu, mais que, servant de miroir à la montagne de l'Épine, il avait mille nuances de verdures et de rochers. Ce qui lui appartenait en propre, c'était une brume très fine et qu'on eût dite sans pouvoir, au travers de laquelle il mêlait pourtant et déformait les reflets dont la terre l'accablait. Il semblait être carré, bien que les cartes de géographie le représentent un peu différemment et plus large au sud qu'au nord. Un seul canot s'était aventuré sur cette nappe dormante, au fond de cette cuve où les pentes voisines versaient leur trop-plein de lumière et de chaleur. A gauche et au bout du lac, de fortes collines s'en allaient, fertiles, portant des moissons et des bois alternés, tandis qu'à droite un rempart se levait et barrait la vue, un glacis formidable de mille mètres de hauteur, au pied duquel cette goutte d'eau et de soleil avait roulé.

Il est naturel qu'on admire un objet qu'on a longtemps poursuivi. J'admirais donc, et je n'avais pas tort d'admirer. Mais, malgré moi, je regardais plus souvent et plus longuement la montagne que le lac. Je cherchais, au loin, ce château dont elle a pris le nom. Car les bonnes gens du pays, que j'ai interrogés, croient que la montagne de l'Épine s'appelle ainsi à cause des buissons et des sapins qu'elle a toujours nourris. Mais il n'en est rien. Elle porte le nom d'une relique, de la Sainte-Épine qu'un Montbel, au

temps des croisades, obtint la faveur de détacher de la couronne du Christ, et qu'il enferma dans un coffret de fer, et qui fut vénérée jusqu'à la fin du siècle dernier, dans son château près de Novalaise... Un Italien du peuple, un Sicilien surtout, aurait connu ce détail d'histoire. Il en eût été fier. Ils ont le goût là-bas de la tradition locale. Mais le bouvier avec lequel j'ai causé, au bas de la colline, n'avait aucun souci pareil. Il n'a vibré qu'au mot d'Italien, et m'a répondu :

— On les connaît, ces gars-là ; il y en avait plus de trois cents dans le village, quand on a construit la ligne de Chambéry, et les jeunes gens y comprennent encore le langage piémontais.

Puis il s'est mis à piquer ses bœufs, qui s'appelaient Froment et Lombard.

Le lac devient de plus en plus miroitant. Près de moi, sur la terrasse, quatre familles déjeunent, à l'ombre du même pignon : beaucoup d'enfants, deux maris, quatre mères, une institutrice. D'une table à l'autre, des conversations s'échangent. Elles sont rares, sans exclamations, familières et mêlées de retours sur la vie quotidienne, qu'on commence à regretter ; l'horizon intéresse moins que les tout petits incidents tout proches, comme la chute d'une abeille dans un verre ; les deux hommes ont l'air accablé, comme le lac, par cette montagne si voisine,

si longue, si haute. A ces signes, je reconnais que je n'ai pas affaire à des touristes, mais à des familles installées depuis quelques semaines dans le pays, à des pensionnaires, comme dit l'hôtelier. Cependant on ne peut pas être venus de Paris à Aiguebelette, avoir choisi ce séjour pour y dépenser ses économies, avoir fait toutes les excursions recommandées, sans admirer quelquefois la nature et sans s'admirer en elle. La plus ondulée des quatre mères de famille, celle qui doit suivre des cours avec sa fille aînée, celle qui vient de parler de Maurice Donnay et d'énumérer les pièces qu'elle a vues cet hiver, juge que le moment est venu d'étendre les mains du côté des pentes boisées, des eaux, des champs.

— Est-ce joli, monsieur Charveignat ?

Il approuve sans regarder, comme un homme qui a l'habitude de cette phrase et de ce geste, et dont l'admiration, d'ailleurs, est tout à fait morte.

— Oh ! reprend-elle, bien joli. Nous avons été plusieurs fois sur les côtes de Normandie... C'était bien aussi. Les enfants s'y plaisaient. Mais, voulez-vous savoir mon vrai sentiment sur la mer, monsieur Charveignat ?

— Oui, madame.

— Ces messieurs s'y ennuient.

— Oui, madame.

— Et puis, ça n'est pas assez sauvage pour moi.

En disant cela, elle retouchait, du bout du doigt, la dentelure de ses bandeaux.

Je repris aussitôt le chemin qui descendait. C'était un sentier pierreux et sans ombre. Dans la chaleur pesante, les feuilles pendaient, les maisons avaient leurs volets clos. Je passai devant l'église, et je vis, autour du portail, le plus inattendu des hauts-reliefs.

Quatre rosiers avaient été plantés le long des murs, avaient grimpé de chaque côté, et doublaient l'ogive. Ils portaient des roses jaunes et des roses rouges ; — je pense qu'en hiver la neige les fleurit de blanc. — Ils me firent oublier les baigneurs d'Aiguebelette. Je continuai ma route, qui ne faisait plus de lacets, et, d'une seule courbe, gagnait le bord du lac, et je trouvai celui-ci endormi, comme les maisons et comme les feuilles. Pas de ride, pas de brise, pas un poisson en mouvement entre les joncs immobiles.

Heureusement, sous une treille, un homme qui m'entendit marcher s'éveilla, et me proposa de passer. Je ne formais pas d'autre vœu.

— Quelle longueur a le lac? demandai-je.

— Quatre kilomètres bien comptés. Pour le prix, c'est deux francs cinquante les jours de fête, et deux francs les autres jours.

— Nous compterons la chaleur pour une fête, lui dis-je. Vous aurez le prix fort.

Ces largesses, que je n'ose pas appeler seigneuriales, sont une préparation excellente aux confidences des bateliers et des cochers. Je vis tout de suite que ce riverain du lac m'apprendrait quelque chose. Il avait l'œil luisant, un peu fuyant, et la parole aisée. Sa barbe, de toutes couleurs, s'ouvrait et riait sur ses lèvres qu'on ne distinguait pas. Un de ses premiers mots fut pour se plaindre du vent dont il paraît que nous étions menacés, — je ne m'en doutais guère, — un vent de nord-est, qui vient le long des crêtes du mont du Chat, et qu'on appelle le *farou*.

— Un mauvais vent, monsieur, qui met le lac comme une furie. Il dure trois jours. S'il n'a pas cessé au bout de trois jours, il en dure six, et quelquefois il va jusqu'à neuf.

Pendant qu'il m'exposait les habitudes de ce *farou* qui aime les multiples de trois, le canot quittait la rive ; nous nous enfoncions dans la vapeur qui tremble à midi au-dessus des eaux, et j'observais que le paysage devenait d'une grande beauté. L'hôtel où j'avais passé n'était plus qu'un point dans le repli, d'un dessin magnifique et d'une verdure épaisse, que formait, en arrière, la montagne de l'Épine ; les hautes pentes de l'est, vertes aussi, avaient, çà et là, des coulées de terre orange ; l'autre rive elle-même, celle des collines, avait pris du relief. Je pensais que

le *farou* devait tourner terriblement, dans cette cage de forêts et de roches. Et je quittai bientôt le vent, pour interroger l'homme sur la pêche. Il fut amusant. Il me raconta, avec la sûreté de détail et le ricanement d'un témoin, la pêche du lavaret, à la fouine, pendant les nuits d'hiver, quand le poisson fraye.

— Tout le monde du lac est dehors, par ces nuits là, les gens, les chats qui descendent des termes, les renards de la montagne, aussi friands de lavaret que les baigneurs d'Aix-les-Bains, les gardes qui courent après les maraudeurs...

— La pêche est sévèrement gardée ?

La physionomie du batelier devint dure.

— Le lac est à deux propriétaires, monsieur ; la pêche est louée à quatre gros messieurs de Lyon. Quand je dis gros, vous comprenez bien ce que je veux dire, car je ne les connais pas.

— Parfaitement.

— Eh bien ! la pêche est libre, pourvu qu'elle soit faite du bord, à la ligne. Mais, dès que vous voulez pêcher en bateau, il faut payer un franc par jour aux adjudicataires.

— Ils ont eux-mêmes une redevance à payer. Vous trouvez cela excessif ?

Je vis, au froncement de ses sourcils, au mouvement de commisération de sa tête, que nous ne nous entendions plus.

— Je trouve mieux que cela, répondit-il ; je trouve qu'un lac comme celui d'Aiguebelette ne devrait pas appartenir à un homme !

— Vous venez de dire qu'il était à deux hommes ?

— C'est la même chose. Ils en ont trop grand.

— Mais, mon ami, une grande propriété peut être aussi légitime qu'une petite.

— Un lac, monsieur, un lac ! C'est l'État qui devrait être propriétaire.

— Et quel avantage y auriez-vous ?

L'homme cessa de ramer un moment, et affirma :

— On est tous d'accord pour dire que c'est trop grand pour un homme. Et, quand on peut, on casse les filets.

Celui qui parlait ainsi n'était pas un coureur de grève ; il possédait sa maison et son champ. Mais il avait entendu les mots de haine qui volent dans le *farou*, et dans tous les autres vents.

Son discours, qui ne m'eût pas étonné en plusieurs lieux de la terre, me parut plus douloureusement significatif, dans cette paix et dans cette solitude.

A mesure que je m'éloignais de la rive, je voyais Aiguebelette s'effacer dans la brume mauve. La fanare des moustiques sonnait la fin de l'été.

V

UN VILLAGE DE SAVOIE

— Vous connaissez l'Afrique du Nord ?

— En partie.

— Allez à Saint-Colomban-des-Villards, vous la retrouverez.

Curieux de découvrir le mot de cette énigme, qu'avait formulée devant moi un chasseur érudit et artiste ; tenté, d'ailleurs, par la montagne, je m'étais rendu à Saint-Jean-de-Maurienne, où j'avais passé la nuit.

Le matin de bonne heure, je quittais la petite ville enveloppée de montagnes toutes prochaines, sous-préfecture qui compte un évêché parmi ses monuments, et dont la longueur des pluies et de l'ombre ont tant noirci les vieux hôtels. Le mulet, qui traînait

la carriole, galopait de la croupe et trottait des pieds de devant. Les deux allures combinées ne donnaient pas grande vitesse. Mais, qu'importe ? Nous descendions, mon guide savoyard et moi, le long du torrent, dans un défilé ravagé par les eaux, entre des parois formidables de roches. Sur les éboulis amoncelés à leurs pieds, des forêts de sapins tentaient de grimper, balafrées çà et là par le passage des avalanches d'hiver.

Bientôt nous traversons le torrent, puis quelques villages misérables, où les maisons n'ont de murs que jusqu'à moitié de l'étage, l'autre moitié étant formée avec des planches, et nous sortons du défilé, et nous entrons dans une vallée qui s'ouvre à gauche, ardue et lumineuse.

— Deux heures et demie de montée au pas, dit mon guide.

Qu'importe encore ? Le paysage a changé. Il change à tout moment. C'est un gros bourg industriel, avec ses bâtisses rouges ; c'est une dernière région où le pampre peut vivre et les sarments pousser, — quant aux raisins, je l'ignore, — c'est la forêt plus libre, mieux plantée, en terre plus profonde et plus stable, la forêt de toutes les essences forestières couvrant des montagnes nouvelles. Déjà elle est touchée par l'automne. Les feuillages fragiles, et que les sapins étouffent d'ordinaire, sont ici par bouquets et par

gerbes, alisiers pareils à des flammes, peupliers, bouleaux, saules, mêlés aux espèces résistantes dont le vert n'est taché ni de rouille, ni de sang, ni d'or, les trois signes de la mort, chez eux. C'est encore une clairière lointaine, rase, ondulée où paissent une troupe de petits points roux, qu'on pourrait prendre pour des coccinelles, si on ne savait que ce sont des vaches. Malgré la distance et malgré le torrent, j'entends les sonnailles, les mêmes qu'on entend sur des Alpes plus célèbres et plus visitées. Les montagnes s'élèvent à chaque détour de la route. A mesure que nous montons, nous voyons de nouveaux sommets qui fuient ou qui s'étagent. Le chemin, taillé au flanc d'une pente que j'aimerais croire de granit, mais qui est, hélas ! rayée d'éboulis inquiétants, le chemin n'a ni parapets, ni bornes, ni barrière du côté du plein air, c'est-à-dire du gouffre qui devient de plus en plus profond. Et je songe que des garde-fous et des pare-accidents ne détruiraient pas la liberté d'aller, et augmenteraient la chance d'arriver. Mais qui s'inquiète de Saint-Colomban-des-Villards, au sommet d'un col de la Savoie ?

Mon guide, que la marche à pied, le long du brancard, a lentement dégourdi, me demande :

— Savez-vous, monsieur, ce qui s'est passé ici l'hiver dernier ?

— Je le devine.

— Il y a, au bord du torrent, tout au fond du creux, des ardoisières. Les ardoises sont montées par des câbles jusqu'au niveau du chemin... Peut-être avez-vous vu de nos ardoises?

— Oui, oui, sur les toits, dans les villages, je les ai remarquées : elles deviennent blanches en vieillissant, comme le chocolat.

— Eh bien ! un de mes amis, l'hiver dernier, conduisait un chargement à la gare de la Chambre. Il avait trois beaux mulets à sa charrette, et il était rendu, tenez, justement où nous sommes, quand une avalanche de neige et de pierres se détacha de là-haut. Il la vit venir, et courut en avant. Bien lui en prit. Car il n'avait pas dépassé de trois mètres son mulet de flèche, que les trois pauvres bêtes, la voiture et l'ardoise furent enveloppées, et roulèrent... Six cents mètres de chute, monsieur !

— A-t-on retrouvé autre chose que des miettes ?

— Oh ! que oui ! Quand les gens de Saint-Étienne-de-Cuines ont entendu dire qu'il y avait trois beaux mulets dans le ravin, ils sont descendus, ils ont dépecé les bêtes, et je vous jure qu'on a mangé du saucisson jusqu'au printemps.

Je me penchai. Le frais de l'abîme me monta au visage, et je vis, dans un peu de brume, au bas de l'immense talus pierreux qu'avait suivi l'ava-

lanche, une ligne blanche et sinueuse, qui était le torrent. La distance supprimait le relief et le mouvement de ses eaux. De l'autre côté, et formant un angle très aigu, se relevait une montagne schisteuse, sans un brin d'herbe, sans un arbrisseau, lavée par les orages et d'un violet profond.

L'ampleur de cette draperie basse et la richesse de sa nuance m'émerveillaient, et, reportant les yeux vers une couronne de sommets qui venaient de se découvrir au tournant du chemin, j'eus un autre étonnement : les cimes étaient d'une couleur orangée très vive, et enveloppaient deux villages et leurs vergers, Saint-Alban et Saint-Colomban, dont les clochers pointaient parmi les arbres.

Des souvenirs me revinrent, de Tolède, enserrée de montagnes rousses, et de quelques coins de Tunisie. Mais les ressemblances étaient faibles, et je découvris qu'elles étaient, d'ailleurs, tout à fait accidentelles. Ce velours fauve des hauteurs, la gelée des dernières nuits l'avait produit, en frappant les feuilles des airelles et des myrtilles. Demain, il serait remplacé par de la neige. Le voyageur qui m'avait conseillé de venir jusque-là ne songeait assurément pas à cette beauté éphémère des champs d'airelles, lorsqu'il me disait : « Vous retrouverez l'Afrique. »

Où était donc la note africaine dans ce paysage de Savoie ? Je la cherchais encore, lorsque j'arrivai dans

ces prairies, mêlées d'arbres fruitiers, d'où émergent les maisons du premier village. Et soudain je compris. C'était le jour, sans doute, où Saint-Alban gaule ses noix. Sous les noyers, presque toutes les femmes et tous les enfants étaient rassemblés, debout, courbés au-dessus des paniers, ou courant après les fruits qui roulaient sur la pente. Ils ne me voyaient pas. Et la scène était pittoresque à cause du naturel et de la variété des gestes, mais bien plus par la beauté des costumes. Je reconnaissais ce bleu pâle qu'on pourrait appeler le bleu fellah, et qui est la couleur plébéienne, dans le Delta du Nil ; je recevais l'éclat rapide et violent des étoffes rouges, des étoffes jaunes, des bijoux énormes, — oui, des bijoux, un jour ouvrable et dans le travail des champs !

Je m'approchai. Je demandai ma route, bien qu'elle fût non douteuse. Plus loin je trouvai des laveuses, dont plusieurs étaient d'un type charmant, fin et rose, avec des cheveux blonds et des yeux d'Orient, allongés et aigus ; plus loin encore, j'eus l'occasion d'entrer dans les maisons de Saint-Alban et de Saint-Colomban, et d'étudier de près ce costume dont je venais d'entrevoir l'étonnante richesse.

Il est exclusivement porté par les femmes de ces deux villages, et ne se retrouve nulle part ailleurs, dans la Maurienne. Les cheveux sont tressés, serrés dans des bandes de toile, et roulés en chignon plat

derrière la tête. Là-dessus, une capote de toile, souvent ajourée et posée sur un transparent ; puis, encadrant le visage, s'élevant droit en l'air, au-dessus des bandeaux, une auréole, un éventail de dentelle tuyautée, large au moins d'une main. Le corsage, qui tient à la jupe, est rouge d'ordinaire, et bleu pour les femmes en deuil ; il se lace en avant, et des boutons dorés en ornent les manches aux poignets, tandis qu'un galon d'argent dessine le bord du vêtement et suit le mouvement de la poitrine. Une ceinture rouge recouvre en partie le corsage. Enfin, la jupe courte et noire, en gros drap plissé, rappelant les soufflets des accordéons, est barrée, en bas, d'une série de bandes de drap de toutes les couleurs et de tous les dessins.

— Monsieur, me dit une femme que j'interrogeais, nous n'avons pas changé nos modes depuis des temps que personne ne saurait compter. On dit qu'en ces temps-là, les Arabes remontaient le long du torrent, et que nous sommes de leur parenté. Excepté pour nos bijoux, cependant !

Elle avait le type sémite assez prononcé. Elle riait. Elle touchait du doigt le cœur d'argent et le grand crucifix d'argent qui pendaient à son cou, et j'observais, l'instant d'après, les verroteries et les chaînettes qui formaient, autour de l'agrafe de sa ceinture, un dessin complètement arabe.

— Qui est-ce qui brode cela ?

— Nous autres. Autrefois, toutes les jeunes filles commençaient leur costume de noces vers quatorze ans... Cela se fait moins ; on trouve des étoffes toutes brodées à Saint-Jean-de-Maurienne.

— Mais toutes les femmes restent fidèles au costume local, à ce qu'il me semble ?

— Presque toutes. Elles n'osent pas le quitter, bien qu'il soit cher, et qu'il nous fasse trop remarquer, quand nous sortons de la Maurienne... Il n'y a que les femmes de rien, qui laissent le costume.

Celle qui me parlait était une personne riche. J'appris, dans la suite, que le type arabe était reconnaissable en plusieurs points de la Maurienne ; que les gens de Saint-Colomban chantaient, aux veillées, des mélopées d'un mode très lent et très étrange ; qu'ils usaient de beaucoup de mots arabes dans leur patois ; qu'ils avaient une manière de s'appeler, d'une montagne à l'autre...

Et, comme je n'attachais pas un prix égal à toutes ces preuves :

— Si cela ne vous suffit pas, dit vivement mon interlocuteur, je vais vous convaincre ! Vous saurez donc que les paysans des deux villages ont de petits ânes gris ; qu'ils montent dessus pour se rendre au marché ou même au travail ; qu'ils laissent femmes et enfants trotter dans la poussière, et que,

tout le long du chemin, en mesure, ils donnent du talon dans les flancs de la bourrique. Est-ce arabe, ou ne l'est-ce pas ?

Je m'avouai vaincu, et je goûtai, dans la plénitude de leur sens, les mots qui m'avaient fait monter là-haut : « Vous retrouverez l'Afrique ».

VI

LA FOIRE DE SAINT-MICHEL-DE-MAURIENNE

La dernière foire à laquelle j'ai assisté était celle de Saint-Michel-de-Maurienne, fameuse dans toute la Savoie. Elle se tient le 26 septembre. Et l'époque est heureusement choisie, au commencement de l'automne, à la veille des premières neiges, pour se défaire des bêtes nourries tout l'été dans la montagne, des bêtes « inalpées », comme ils disent joliment, et pour réaliser quelque argent, afin de payer le fermage et les provisions d'hiver.

Dans la vallée étroite, traversée d'un torrent, dominée de toutes parts par de hautes montagnes, l'ancienne petite ville forte, noire, encore munie de ses portes et de plusieurs tours, n'était guère plus animée que d'ordinaire, et restait comme indifférente à

cette foule qui bruissait et tournait sur elle-même, au pied de la pente où saint Michel est posé. Cette foule était éclatante, à cause des costumes des femmes. Bien qu'on ne mette point, pour se rendre aux foires, les vêtements de fêtes, il suffit, dans la Savoie, que les femmes portent le costume ordinaire de leur village pour que les corsages rouges, les robes bleu clair, ou noires avec des bandes de couleur violente, les ceintures vertes, les galons d'or et d'argent dont le corsage est garni, la croix d'argent qui pend sur la poitrine, la coiffe de dentelle enfin, fassent d'une assemblée de cette sorte un spectacle d'un pittoresque et d'une splendeur vraiment rares. Les hommes n'ont d'autre originalité de costume que la veste blanche, en grosse laine, et qui n'est point encore abandonnée. Ils sont nombreux. Autour des bœufs et des vaches de race tarine, petits, nerveux, et où le pelage roux prédomine, l'animation est grande. Les moutons se sont vendus hier et les derniers troupeaux quittent le champ de foire. Il y en a des centaines sur les routes. Quelques marchands de la Villette, rapides, bourrus, le verbe haut, comme des généraux habitués à ne pas rencontrer de résistance, parcourent les groupes et traitent les gens, les bêtes et les gros chiffres eux-mêmes avec désinvolture. « Quarante pistoles ?... Ça va... Emmenez-le... A un autre ! » Le long de la rue qui monte de la gare.

vers la droite, de nombreuses boutiques de draperie, de mercerie, de quincaillerie et de vivres ont été dressées. Trois jeunes gars stationnent autour d'un marchand de chansons. Plus loin, voici une façade de toile peinte, derrière laquelle la voiture de mademoiselle Anita, nécromancienne, ouvre sa porte dorée. Sur la toile, un boniment de haut goût est peint en lettres d'un demi-pied, et sert d'alphabet à une nombreuse troupe de curieux : « Mademoiselle Anita, somnambule, nécromancienne égyptienne de premier ordre, la seule diplômée et médaillée aux expositions de Paris, 1878, 1889, et qui obtint la médaille d'or à la fête des Tuileries, à Paris, devant un jury compétent, et la seule qui a obtenu son brevet de capacité de nécromancienne, prévient les personnes qui désireraient l'honorer de leur confiance qu'elle aborde n'importe quelle question, conseille pour deuil, procès, mariage, héritage, renseigne en affaires d'amitié, d'intérêt, cas de maladie... Première consultation, cinquante centimes. »

Le prix était sans doute un peu élevé. On se contentait de regarder l'affiche. Et la Savoie passait. Et je voyais s'éloigner le sourire des jeunes paysannes au visage plein et calme, qui s'en allaient par bandes et dont le costume barrait de rouge et de bleu l'unique rue qui monte vers l'antique forteresse.

Le soir hâtif des pays de montagnes commence à venir. J'entre à l'hôtel. Dans la grande salle, les princes de la foire, les marchands de bestiaux des principales villes de France, ayant achevé leurs opérations, fait leurs achats, compté leurs bêtes et versé l'argent, se font servir à manger, avant de reprendre le train qui vient d'Italie à travers le mont Cenis. Tous ont encore la longue blouse bleue. Ils sont las, à l'exception d'un seul, un colosse, coiffé d'un chapeau mou à larges bords, le visage empâté, le nez ciré, les yeux brillants, la moustache noire tombante, et dont les lèvres oratoires, le masque tragique et le geste comique, disent l'origine ultra-méridionale. L'accent, d'ailleurs, que jamais, dans les quarante années de sa vie, il n'a eu même l'idée de modérer, rendrait le doute impossible. Quand j'arrivai, l'homme criait, brandissant un couteau de table, et roulant des yeux terribles :

— Tous voleurs, je vous le dis, bandits, estafiers, saccageurs et le reste ! Oui, retenez bien ma parole, mes amis : si je les rencontre, je les saigne comme des poulets !

Il s'agissait de paysans ou d'intermédiaires, qu'il accusait de quelque fraude. Les fraudeurs étaient loin, sans doute. Le boucher de Marseille allait prendre le train dans un quart d'heure. La menace ne valait donc que par la beauté de sa formule. Et

il le savait lui-même. Il continua de s'animer et de discourir en mangeant. Il avait le don de l'image, un esprit créateur et drôle. L'instant d'après, il se mit à raconter devant les autres marchands, Parisiens ou Lyonnais, qui l'écoutaient gravement, des traits de sa vie aventureuse à travers les foires françaises. Et je crus deviner qu'il parlait pour moi, prétexte qui m'offrait à sa parole aisée.

Maintenant, il parlait de ces pickpockets qui suivent les foires.

— A force de les rencontrer, ici et là, sur les places, dans les hôtels, nous les connaissons, vous pensez, et ils nous connaissent. Quand ils nous demandent, à la fin d'une journée : « Les affaires ont-elles bien été ? » moi, je réponds : « Et les vôtres » ? Il faut être poli, quand on est dans le métier que nous avons. Et puis, il faut être sur ses gardes. Avec ces gaillards-là, si on faisait mine de les vendre, un coup de couteau est vite attrapé, la nuit, dans un chemin de retour, ou bien un coup de sac de sable, ici...

D'un geste du bras étendu et replié, il montrait le haut de son large thorax. Les autres convives approuvèrent d'un clignement d'yeux ou d'un signe de tête. Évidemment, le Marseillais disait vrai. Il reprit :

— Une nuit, je me souviens, que je passais le mont Cenis par la route un peu abandonnée aujourd'hui.

je fus rejoint par des voleurs piémontais qui me demandèrent si j'avais fait une bonne journée. Je répondis : « Ni bonne, ni mauvaise », et je leur retournai honnêtement la même question.

» — Nous n'avons pas fait la moindre affaire, répondit l'un d'eux, pas pris un porte-monnaie ou un portefeuille, et nous en serions pour nos frais de voyage, sans un sac de chapeaux, qu'un de nos camarades a pu prélever sur la provision d'un chapelier. Vous serez enchanté, n'est-ce pas, de nous acheter quelques chapeaux ?

» La proposition m'était adressée dans un endroit fort sauvage, par un clair de lune qui faisait valoir l'ombre des précipices. Qu'auriez-vous fait, mes amis ? Vous auriez accepté. Je vous imitai donc. J'achetai six chapeaux, mous et pointus, dont ces messieurs m'assurèrent que j'avais besoin. Et j'eus même l'air gai en les payant. J'en mis deux sur ma tête : un dans chacune de mes mains, pour me servir de gants, car il gelait ; quant aux deux autres, comme je n'aime pas le bien volé, je les donnai, à Marseille, à mon employé qui me trouva généreux.

» — Tiens, lui dis-je, Constant, je pense souvent à toi quand je travaille au loin.

L'aventure était à peine racontée, que les princes de la foire de Saint-Michel se levèrent de table, et se dirigèrent vers la gare.

Deux heures plus tard, dans la nuit fraîche et calme, la route qui conduit de Saint-Michel à Saint-Jean-de-Maurienne était couverte de gens et de troupeaux qui revenaient de la foire. La lune éclairait un peu à travers les nuages. Et, pour plus de sécurité, chaque famille avait allumé la grosse lanterne de toile tendue sur des cerceaux, et qui se balançait tantôt au brancard d'un chariot, tantôt au bout des doigts prudents d'une jeune fille ou d'une femme, ombres droites sur la route. L'homme allait d'un pas incertain, à la tête de son cheval, ou derrière les vaches dont les sonnailles s'accordaient d'un bout à l'autre du long chemin. Et c'était un concert, une marée de sons joyeux et doux, comme dans la veillée de Noël où les cloches ne s'arrêtent pas de sonner. On eût dit qu'elles tintaient dans une brume qui brisait les sons et les mêlait. A chaque pont sur le torrent, à chaque piste qui s'écartait de la route, des groupes quittaient la multitude en marche et partaient pour quelque haute vallée. A travers la Maurienne, les gens de la foire de Saint-Michel regagnaient les fermes abandonnées depuis la veille. La poussière humaine, un instant rassemblée, se dispersait de nouveau et fondait dans l'espace.

VII

LE TRÈFLE A CINQ FEUILLES

— A quatre feuilles, il est assez commun, et j'ajoute, monsieur, que la rencontre n'a pas grande signification. Vos compatriotes, qui deviennent un peu comme nous superstitieuses, le considèrent bien à tort comme un porte-bonheur. Jamais le trèfle à quatre feuilles n'a porté bonheur à personne. Vous pouvez en croire une Italienne.

— Et le trèfle à cinq feuilles, contessina ?

— Ah ! celui-là !

Elle se mit à rire, de ce rire souverain, dont le charme était fait de la beauté sculpturale des lèvres qui s'ouvraient, de l'harmonie de la voix, de l'éclat du teint, et du contraste entre les traits de ce visage tout modelé par la joie et l'expression des yeux, qui

devenaient humides comme pour pleurer et où transparaissait une âme mélancolique, dédaigneuse et lointaine.

— Celui-là, qui l'a trouvé, peut se dire heureux. Le premier bien qu'il cherche, entendez-vous, il l'aura. Mais que c'est donc rare de trouver la plante! Elle n'a été rencontrée qu'en deux ou trois petits coins du monde, sur le Monte-Gargano, en Italie, dans une vallée du Tyrol, et à la lisière d'un bois qui n'est pas loin d'ici.

— Vous l'appelez?

— Il n'a pas de nom, que je sache, mais la montagne s'appelle la montagne de Colère. Si je me décide à faire l'ascension, je vous préviendrai, et vous m'aiderez dans ma recherche. Mais surtout n'en dites rien à Giuseppe Butti. Je le hais!

. . . . . .

L'ami qui me rapportait ce fragment d'une conversation tenue dans le salon d'un hôtel de Chambéry, ajouta :

— Vous ne sauriez imaginer une créature plus brillante et plus séduisante que cette jeune fille. Elle était grande, mince, évidemment habituée depuis l'enfance à la facile conquête des regards des passants, car on se détournait pour la suivre des yeux, et elle n'en paraissait ni gênée, ni flattée. Elle avait vingt-cinq ans. Sa sœur, un peu plus jeune, plus

petite, jolie également, mais dont la beauté manquait d'éclat, semblait être une suivante de son aînée. On ne la remarquait pas plus que l'ombre d'une belle chose. Ces deux jeunes filles avec leur mère, venaient chaque année en Savoie. Elles parlaient admirablement le français. Elles aimaient les montagnes d'Aix et de Chambéry, de cet amour mêlé de regret, de colère secrète contre l'histoire, de fierté ombrageuse, qu'elles tenaient de leur race militaire piémontaise, alliée à beaucoup de familles de la Savoie, et maintenant séparée de l'ancienne province et de l'ancienne parenté par une frontière. En ce mois de septembre, comme elles le faisaient d'habitude, elles étaient venues à Annecy, puis à Aix, puis à Chambéry. Elles vivaient très peu à l'hôtel, et j'avais observé le soin avec lequel la contessina Laura évitait tout spécialement de se laisser aborder ou saluer par un de ses compatriotes, de très bonne souche florentine, le comte Giuseppe Butti, homme d'au moins quarante ans, un peu sourd, maladif, et qui laissait trop voir la souffrance que lui causait le dédain de la jeune fille. Cette souffrance, parfois, s'exaspérait et se traduisait par un geste de la main qui se retirait comme blessée, ou qui se tendait, au contraire, tous les doigts allongés et serrés en faisceau, comme si de chacun d'eux un rayon avait dû s'échapper pour

blesser l'ennemie. Ses mains parlaient pour lui, et elles étaient savantes, et souples, et dangereuses, sans doute, pour celle qui comprenait leur langage, car la contessina Laura, si hautaine, si parfaitement mondaine et si maîtresse d'elle-même, avait peur de les voir, comme elle avait peur de rencontrer les yeux du comte Giuseppe Butti. On racontait que celui-ci, violemment épris de la jeune fille et refusé par elle, insolemment, se vengeait en la poursuivant de son hommage et de son reproche inutile.

— Il lui fait beaucoup de mal, me dit un matin la mère, en m'attirant dans un angle du salon, et j'ai peur de ce qui arrivera. Belle comme elle est, monsieur, elle repousse tous les partis qui s'offrent pour elle, non seulement les plus riches, mais les plus jeunes et les plus enthousiastes, ceux qu'on ne retrouve pas quand on vieillit. Et elle va vieillir. Elle est, malgré son apparente indifférence, infiniment impressionnable. Elle se croit sous l'influence mauvaise de cet homme; elle est persuadée qu'un sort lamentable la frapperait, elle et le mari qu'elle aurait choisi, si elle se mariait avant d'avoir rompu le cercle de cet enchantement. Nous sommes superstitieux, plus ou moins, nous autres... Ne riez pas de ce que je vais vous dire... Elle cherche le trèfle à cinq feuilles, comme un talisman d'une puissance souveraine. Si elle le trouve, elle est sauvée. Je la

connais, elle n'aura plus cette peur qui l'obsède à présent et qui peut la conduire... En vérité, monsieur, j'en viens à penser parfois qu'elle pourrait, tout en le haïssant, céder à l'obsession, à la force mystérieuse de cet homme, que nous ne nommons jamais entre nous, et l'épouser, et accepter, comme une fatalité, son propre malheur et le nôtre... Nous monterons après-demain sur cette montagne... Rappelez-moi le nom ?

— Colère.

— Oui ; accompagnez-nous, et puissions-nous découvrir la plante rarissime que nous avons vainement demandée à toutes les pentes et à tous les rochers du Gargano !...

Le surlendemain, nous prenions le chemin de fer de Chambéry à Culoz. Mademoiselle Laura était aussi belle et plus gaie que d'ordinaire. A la gare d'Aix, encombrée de voyageurs, de touristes et d'interprètes douteux, elle avait mis la tête à la portière du vagon, et s'amusait à me décrire des costumes d'hommes ou de femmes. Son rire, que je ne voyais pas, attirait et retenait un moment le regard des passants et l'éclairait d'une joie brève, comme tout à l'heure ces vallées vertes, inaccessibles, aperçues entre deux tunnels et à jamais inconnues.

— Si tu te montres, dit la sœur jeune, le compartiment sera bientôt plein.

Mais, sans répondre, Laura se retira vivement. Elle était toute pâle.

— Regardez là-bas, fit-elle, c'est encore lui ! Je vous assure que c'est lui !

Je me penchai. Je ne vis pas la silhouette agile et voûtée, ni la moustache pâle que je cherchais.

— Non, vous vous êtes trompée, mademoiselle. Nous serons seuls, dans une demi-heure, sur la route qui mène à ce bois sacré.

Elle me crut et redevint joyeuse. Et personne, en effet, lorsque nous descendîmes à Culoz, ne prit en même temps que nous le chemin de la montagne de Colère. Notre voiture allait vite ; les villages dormaient, sur les premières marches des monts, du côté droit, et, dans la plaine de gauche, les faucheurs avec leurs faux, leurs cris et leurs charrettes, effrayaient les couvées de cailles qui se levaient, et fuyaient en rasant l'herbe mûre.

A deux heures de l'après-midi, nous étions en pleine montagne, dans la partie du bois qui ne mérite pas encore le nom de forêt, étant formée de toutes sortes d'arbres et d'arbustes, et buissonneuse encore et non aménagée. Mais déjà des sapins, isolés ou par groupes, pointaient au-dessus des noisetiers et des maigres chênes. J'allais en avant, avec la contessina Laura ; la sœur cadette et la mère nous suivaient à quelques pas en arrière. Il n'y avait plus

de chemin. Nous prenions tantôt des sentiers tracés par les bûcherons, tantôt le lit desséché d'un de ces torrents qui n'ont qu'une courte saison de vie. Nous montions lentement, et plus nous avancions, plus je sentais ces trois femmes dominées et angoissées par la même idée. Laura seule avouait ce trouble grandissant. Les autres se baissaient en marchant, écartaient une branche, étudiaient une seconde la mousse où fleurissaient encore d'innombrables fleurs alpestres, et se redressaient en essayant de sourire. Elles n'avaient rien trouvé. Je pensais à l'insuccès probable de ce voyage ; à la superstition de ces trois âmes véhémentes ; à la blessure secrète et grave que pourrait cependant guérir une petite feuille verte.

— Nous ne la cueillerons qu'à la limite des neiges de printemps, disait Laura, et dans la région des sapins. Elle est si fine que le moindre vent la brise, et si peureuse du soleil qu'un rayon la tue. Montons encore.

Nous arrivâmes bientôt dans une sapinière ancienne, et les colonnes dorées s'alignèrent sous les voûtes noires. La lumière venait de côté, rasant les pentes, et jetait dans cette cathédrale ses étoiles voyageuses. Nous nous étions séparés les uns des autres, sous prétexte de multiplier nos chances de découverte, en réalité parce que la déception nous était cruelle à tous. Les trèfles étaient rares, et aucun

n'avait cinq feuilles, ni même quatre. En revanche, il y avait des merveilles dans cette forêt.

— Venez voir ! dis-je à Laura.

Elle vint. Devant nous, sur la pente, la racine monstrueuse d'un sapin s'ouvrait en deux piliers tordus, qui formaient comme une arche et s'enfonçaient dans le sol. L'arbre avait été abattu depuis longtemps, car la pluie et la neige avaient pénétré jusqu'au cœur même du bois, et cette architecture puissante était faite de fibres mortes, dissociées, à moitié réduites en poussière, et que maintenaient seulement quelques vaisseaux plus durs et des restes d'écorce. Mais ce morceau d'arbre en ruine portait et nourrissait tout un monde de végétations plus humbles : des lichens, des mousses, des champignons couleur de réglisse et entrés dans le bois comme des coins ; d'autres, gris de souris, à dessous blancs, fixés au bout de longues tiges qui se coudaient vers le jour ; des lis jaunes et défleuris en bas, des géraniums sauvages à l'entrée de la caverne ; enfin, sur la section plane du sapin, à l'endroit où jadis avait passé la hache, toutes les graines et tous les germes semés par le vent avaient poussé, gerbe de champignons, de colchiques, de fraisiers, de framboisiers, de graminées, de fougères, où toutes les nuances se mêlaient et tous les styles.

— Est-ce exquis ? lui demandai-je.

Mais elle poussa un cri, se jeta sur la corbeille en fleur qu'avait faite pour elle l'immense forêt, étendit la main, et me montra, entre ses deux doigts, une tige toute menue, couronnée de cinq folioles plates.

— C'est lui, je l'ai trouvé ! Maman ?

Je comptai, une seconde fois, craignant de m'être trompé. C'était bien le trèfle à cinq feuilles, le talisman qui rendrait vains les maléfices des hommes.

J'assistai à une scène de larmes, puis à la chanson de la joie qui s'échappait de trois âmes.

Le retour fut plein de rêves, que chacun faisait pour la même créature souveraine et aimée.

Au moment où nous quittions le lieu où Laura avait découvert son trésor, j'avais cru apercevoir l'ombre d'un homme, dans la futaie, au-dessus de nous. Mais il s'était caché ou éloigné aussitôt, et je n'avais pas même parlé à mes trois compagnes d'excursion de ce menu incident.

— Ce qui me ravit, disait la jeune fille, tandis que nous descendions, c'est que toutes les conditions sont réunies pour que la vertu de cette plante soit entière et invincible : c'est moi qui ai vu le trèfle à cinq feuilles, moi qui l'ai cueilli, et personne, avant nous, dans ce coin écarté de la forêt, n'a certainement passé avec le « mauvais œil », qui est chose rare, heureusement.

Elle avait enfermé le brin de trèfle dans un médaillon de cristal, qui pendait à son cou, au bout d'une chaîne d'or.

Tout le temps que nous mîmes à revenir, je songeai : « Elle est guérie ».

. . . . . .

Je revois dans mon souvenir, à présent, la salle à manger de l'hôtel, où nous arrivâmes en retard, le soir. La contessina Laura se trouva placée presque en face du comte Butti. Pour la première fois, elle ne chercha pas à fuir son regard et parut même le défier. Je revois l'insolente physionomie de cet Italien aux moustaches pâles et aux yeux fixes. Je revois ses lèvres qui s'ouvrirent pour dire doucement : « Contessina Laura, j'étais là quand vous avez cueilli ce porte-bonheur. » Je revois toute la salle debout, et la jeune fille qu'on emportait dans sa chambre, évanouie.

VIII

LE REGISTRE D'UN CURÉ

Ce devait être un bon homme et un bon prêtre, le rédacteur du gros registre de souvenirs que je viens de feuilleter. Il s'appelait M. Agniel, et, malgré son nom d'ouaille, était curé d'une paroisse de montagne. Il le fut pendant cinquante-quatre ans, de 1830 à 1884.

Quand je dis montagne, il faut s'entendre. Toutes les hauteurs sont relatives. Ni Hotonne, ni Brénaz, ni Méria, ni Romagnieu, ni Lutézieu, ni Réou n'admettraient que le bourg de Vieu prétendît être de la montagne. Et, cependant, du point où j'écris ces lignes, il faut monter pour s'y rendre, et assez longtemps. Pour parler net, la paroisse de M. Agniel se trouve dans la partie moyenne d'une haute vallée,

de ce radieux et magnifique Valromey qui eut, on s'en souvient peut-être, saint François de Sales pour évêque, Honoré d'Urfé pour marquis et, beaucoup plus tard, Brillat-Savarin pour gourmet.

N'ayant pas connu l'abbé Agniel, je ne sais de lui que ce qu'on en peut deviner, d'après un registre où il se met rarement en cause, et ce que m'ont raconté plusieurs de ses paroissiens. Il était de taille moyenne, assez laid de visage, fortement bâti, rude de manières et d'allures, et d'un cœur qui, au moindre appel, s'émouvait et s'ouvrait. Chaque soir, quand l'ombre, ayant rempli la vallée, monte aux flancs du Colombier et efface les forêts de sapins qui sont toutes rouges au couchant, il entrait dans son église. S'il trouvait là quelques fidèles, il récitait tout haut la prière, et il lui arrivait souvent de s'interrompre pour exprimer une pensée qui lui venait. S'il ne trouvait personne, il priait tout bas, et jamais, quoi qu'il advînt, pendant cinquante années, il ne manqua à ce rendez-vous, si ce n'est pour cause de voyage. Ceux-ci n'étaient pas, en général, très lointains. Il donnait le nom de voyages à des excursions plus longues que d'autres, et qu'il racontait, d'ailleurs, au prône du dimanche : excursion au grand Saint-Bernard, à la Grande-Chartreuse ou à Paris. Une fois pourtant, il s'éloigna vraiment du Valromey. Un de ses amis était mort, lui léguant deux mille francs,

avec cette mention expresse que cette somme ne serait pas employée en bonnes œuvres, mais « pour l'agrément du légataire ».

La première idée de l'abbé Agniel fut d'acheter des livres. La seconde fut de partir pour Marseille et de s'embarquer pour la Terre-Sainte. On était en 1848. Il réfléchit, comme il l'avoua par la suite, que les révolutions pourraient le dépouiller d'une bibliothèque, tandis que rien au monde ne peut détruire un beau souvenir, ni la joie qu'on y puise. Peut-être songea-t-il aussi qu'il n'y a point de livre plus aisé à ouvrir et à fermer, ni mieux fait à notre mesure, ni qui soit susceptible, comme celui-là, l'illustration restant la même, de changer de texte avec les années.

Il partit donc. Quand il revint, de tout ce qu'il avait recueilli et noté, il composa plusieurs cahiers. Mais ce n'est pas de ceux-là que je veux parler. On trouverait, sans trop de peine, des voyageurs qui rédigent leurs impressions et même leurs lectures sur ce qu'ils ont vu. Les notes d'un sédentaire sont bien plus rares. L'abbé Agniel eut justement cette idée heureuse, de consigner par écrit tout ce qu'il put découvrir du passé de sa paroisse, et tout ce qui, dans le présent, lui parut digne d'être retenu pour l'avenir.

L'in-folio, relié en parchemin, débute par une des-

cription du pays, qui est à la fois savoureuse et classique. « Il est dans le Bugey, dit le manuscrit, une vallée généralement trop peu remarquée, trop peu connue des amateurs de l'antiquité et de la belle nature, et qui mériterait de l'être. C'est le Valromey ou vallée romaine, qui, par son nom seul, témoigne si hautement et si vivement, non pas seulement du passage, mais de l'habitation et du séjour prolongé des Romains... La vallée s'ouvre et s'incline majestueusement au midi, et, par cette admirable disposition, elle aspire comme à flots les rayons et la splendeur du soleil. De là, sur tout le versant, ce climat doux et tempéré, si propre à la vigne et à la maturation du raisin; de là l'abondante, la splendide lumière dont le pays est inondé. »

L'abbé Agniel raconte ensuite les origines et l'histoire d'une chapelle bâtie à Vieu, puis ruinée, puis rebâtie, puis ruinée encore par le temps, et qui était placée sous le vocable, — qu'on retrouve à Naples, si je ne me trompe, — de Notre-Dame *de populo*. Longtemps il fut indifférent, et il s'en accuse, à la voix secrète de ces pierres éparses que l'herbe recouvrait, et même à la tradition locale, qui gardait une légende, la légende du prieur de l'abbaye de Saint-Sulpice-Thézilieu, revenant, sur sa mule, de visiter son vignoble de Machuraz, attaqué par les voleurs au passage de la Dangereuse, faisant vœu de cons-

truire un pont et une chapelle, et aussitôt sauvé par un bond prodigieux de sa monture qui lui fit franchir l'abîme.

Un jour vint, cependant, où M. Agniel eut un remords, et résolut de relever le petit sanctuaire, sur la colline, à l'entrée du Valromey. C'était un passionné de l'archéologie. Il voulut d'abord contrôler la légende, et s'aperçut qu'elle était tout simplement de l'histoire. On l'assit dans un fauteuil de paille, on le descendit, au bout d'une corde, jusqu'au-dessous du pont de la Dangereuse, et là, il découvrit une niche, et dans la niche une statuette de saint Germain, patron du prieur. Sur la terre ferme, il fit une autre découverte, celle d'une pierre sculptée aux armoiries de l'abbaye, et qui portait, autour de l'écusson, « une guirlande de fers de mule ».

L'abbé n'en fut que plus ardent pour restaurer un monument dont l'origine était maintenant certaine. Il quêta, il reçut, il bâtit, et, quand l'œuvre fut achevée, voulut illuminer. Comment faire? Les petits lampions et les lanternes vénitiennes n'étaient pas très communs à Vieu, vers 1860 ; et puis, la dépense eût été forte. On le crut du moins. Le registre nous apprend que, la première année, on fit venir de Lyon une forte lampe, « avec son réflecteur et un sixain de kilogrammes d'huile de schiste ».

Malgré le réflecteur, ce fut d'un très pauvre effet. Mais la seconde année, quand arriva la fête, l'abbé Agniel eut une idée de génie. Il demanda à ses paroissiens de la plaine et de la montagne d'apporter leurs lanternes, et les lanternes des laboureurs, des vignerons et des bergers firent à Notre-Dame *de populo* la plus populaire des illuminations.

Tel est le premier récit du recueil. Je ne puis donner que les titres de ceux qui suivent, car ils sont fort nombreux, et entremêlés de notes et de copies. Mais on verra, du moins, par cette simple liste, qu'en racontant l'histoire de son village, on rencontre aisément des sujets qui intéressent même les voisins. C'est une étude sur la fondation, par un ancien employé du ministère de l'intérieur, M. Claude-Anthelme Costaz, d'un hospice pour les vieillards des communes du Valromey et des environs ; une autre sur les antiquités romaines découvertes sur le territoire de la commune de Vieu, tombeaux, médailles, bijoux, statuettes de marbre et de bronze ; une autre sur les travaux exécutés à la fontaine du village ; d'autres sur les embellissements ou les réparations faites à l'église ; la copie d'une lettre que l'abbé Agniel écrivit en 1865 à l'impératrice, afin d'obtenir un secours pour la construction d'une école mixte communale, et qui débutait ainsi : « Madame, il y a trente-trois ans que je suis venu frapper à la

porte du palais des Tuileries, sous la vénérable reine Marie-Amélie, et ma demande (un ostensoir d'argent) me fut gracieusement accordée. Encouragé par ce précédent... », etc. ; l'analyse de vieilles chartes relatives à la paroisse de Vieu ; le texte des sermons, pleins d'idées judicieuses et quelquefois d'idées très belles, que fit l'abbé Agniel au retour de ses promenades à la Grande-Chartreuse, au Mont-Blanc, à la Chartreuse d'Arvières dont les ruines se trouvent en Valromey, à l'Exposition universelle de 1867...

Beaucoup de pages sont consacrées aux divers séjours de saint François de Sales dans le Bugey, et, comme on le pense bien, ce ne sont pas les moins curieuses. Le Valromey, le Bugey, la Bresse, le bailliage de Gex, avaient été cédés à Henri IV par le duc de Savoie, en 1601. Le premier et le dernier de ces territoires relevaient de l'évêché de Genève avant leur annexion à la France, et continuèrent d'en dépendre après le traité. C'est ce qui explique la visite pastorale faite par le saint, en 1603, le 15 octobre à Carbonoz, le 16 à Chanaz... Si vous vouliez l'itinéraire exact, il faudrait vous reporter aux biographies que l'auteur du registre a transcrites, cherchant son bien un peu partout, et rassemblant là tout ce qu'il avait lu. Mais il n'a pas seulement copié. Plus d'un détail est inédit, ou paraît l'être ceux, par exemple,

qui sont relatifs à la construction de la première chapelle dédiée à saint François de Sales, un très humble monument que j'ai vu, sur une pente de la commune de Vieu, parmi les noyers et les ormes, tout près de la fontaine où furent trouvés tant de bijoux romains. Par exemple encore, il est raconté qu'en un certain village, les paysans étaient fort affligés, à cause d'une épizootie qui décimait leurs bestiaux. L'évêque passa : il reçut les doléances des pauvres gens, se fit conduire en un chemin étroit, — dont on montre encore des traces, écrit l'annaliste de Vieu, — et, ayant commandé qu'on lui présentât les troupeaux du village, et qu'on les poussât dans le chemin, toucha chaque bête au front, et les guérit. Dans un autre village, l'abbé Agniel témoigne que l'on conservait encore, en 1864, le lit où l'évêque avait couché, et il ajoute : « Ce lit, à colonnes élancées et à double rang de rideaux, conservé soigneusement dans la même famille et transmis religieusement de père en fils, est possédé aujourd'hui par F..., notaire. Pour tous les membres de la famille, c'est plus qu'un lit d'honneur, c'est une vraie relique. De tout temps, il fut le lit réservé exclusivement au père et à la mère, et pour les grandes circonstances seulement, le lit où en cas de maladie, ils voulaient être transportés, où ils voulaient mourir, le lit où tous les enfants de la maison venaient au monde. » Ailleurs, l'abbé a

recueilli « quelques paroles et quelques pensées du bienheureux, conservées dans ce pays. » J'en citerai plusieurs parce qu'elles sont jolies, laissant à de plus érudits que moi le plaisir d'établir qu'une ou deux peut-être ont déjà été imprimées. Je l'ignore tout à fait. Les voici :

« Mieux vaut taire une vérité que de la donner sans douceur et de mauvaise grâce. »

« Bienheureux les cœurs pliables, car ils ne rompent jamais, tandis qu'ils verront tout se rompre à leurs pieds. »

A quelqu'un qui lui alléguait le proverbe : « La familiarité engendre le mépris », il répondait : « Oui, la familiarité indécente, grossière, répréhensible ; jamais la civile, cordiale, honnête, vertueuse, parce qu'elle procède d'amour véritable, et que l'amour vrai engendre l'amour, qui ne va pas sans estime et sans respect. »

« Il faut se plaire avec soi-même dans la solitude, et avec le prochain comme avec soi-même dans la compagnie, et partout ne se plaire qu'en Dieu, qui a fait la solitude et la compagnie. »

« Je ne suis jamais mieux que lorsque je ne suis guère bien. »

Sur ce beau mot, je ferme le registre, espérant avoir prouvé que le curé de Vieu eut raison de composer un livre de paroisse, et souhaitant que

l'exemple soit imité. Ce brave homme réunissait, d'ailleurs, en soi, les conditions qui font qu'une œuvre ne peut pas être banale. Il connaissait son sujet ; il l'aimait jusqu'à l'enthousiasme ; il écrivait pour le seul amour des choses qu'il avait à dire, et il avait le temps... Lorsqu'il venait d'achever quelque prône comme ceux dont j'ai cité le titre, on le voyait, m'a-t-on raconté, descendre dans son jardin, aspirer l'air ensoleillé du Valromey, et lever, au-dessus d'une plate-bande, cette bêche qu'il avait commandée d'une largeur et d'un poids extraordinaire, et que, de tous les paysans de sa paroisse, il était le seul à pouvoir manier longtemps sans fatigue.

IX

UN BAPTÊME

— Tu veux que je parte par un mauvais temps, femme : la neige est partout, et elle est nouvelle.

— T'empêchait-elle de descendre, quand tu me faisais la cour ?

— Elle doit être épaisse, dans les clairs de la montagne où le vent l'a soufflée.

— Si le brigadier Gottfried Barth t'entendait, Louis, il dirait que les Alsaciens ont peur de la neige...

Le jeune homme, vivement, haussa les épaules, en signe de défi.

— D'ailleurs, continua-t-elle, cela est nécessaire : tu es un chrétien comme moi, Louis, tu ne voudras pas laisser plus longtemps le petit sans baptême ; il a huit jours déjà ; porte-le en bas ; va querir le par-

rain et la marraine avec lui; va faire sonner la cloche pour le petit... Ah! que je regrette de ne pas être dans la vallée, pour entendre sonner le baptême de mon fils!

Elle parlait, couchée dans le lit de noyer d'Alsace, au fond de la chambre et contre la muraille; elle parlait en fermant à demi les yeux, à cause du jour qui était trop clair. Ses cheveux dénoués encadraient son solide visage de paysanne vosgienne, qui n'avait de beauté que sa jeunesse, son teint rose et l'extrême douceur de ses yeux bruns, toujours pleins de son âme. Elle se savait aimée. Elle était habituée à ce qu'on lui cédât. Elle avait choisi, parmi plusieurs prétendants, le garde-chasse d'un riche marchand de fer de Strasbourg, un des rares Alsaciens pur sang que l'administration avait autorisés pour la surveillance des propriétés privées, dans cette zone frontière, suspecte et toute peuplée de fonctionnaires venus du nord de l'empire. Et, sans doute, Louis Schmidt ne dépendait pas des forestiers ni des gendarmes du quartier; mais il était obligé de les ménager, de les saluer, de les héberger à l'occasion, car il eût suffit d'un rapport de police pour que l'autorisation lui fût retirée de dresser les procès-verbaux, d'éconduire les pilleurs de bois et les braconniers, et d'habiter au sommet de la montagne, plus haut que les forêts de hêtres et parmi les sapins, une maison qui

n'avait de voisins que les arbres, les nuages, la neige et le vent.

Il fallait une certaine vaillance à la jeune femme pour accepter la longueur de l'hiver. A sa place, plus d'une fille de paysan, comme elle, eût regretté la plaine et montré de l'humeur. Mais elle ne se plaignait de rien. Et cela lui donnait une autorité singulière sur son mari.

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ployées, avaient l'air d'ombres très noires sous des feuillages de lumière, floconneux et légers comme la ouate des nuages, L'homme, maigre et grand, la peau tannée, les sourcils déjà broussailleux et les yeux enfoncés, n'avait de jeune que ses minces moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescence.

— Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

— Qu'en ferais-tu ?

— Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie; comment veux-tu que je le porte ? Je ne sais pas, comme toi, les tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige qu'il y a...

— Es-tu bien un homme ! Embarrassé pour peu de chose !

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

— Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là, comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille, s'il crie, tu lui donneras la bouteille de lait que j'envelopperai dans de la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir fauve, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du village.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle ; elle couvrait tout le pays, jusqu'aux autres montagnes au delà du Rhin, que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt, colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, toute immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les pistes avaient disparu. La vue était limitée à un cercle très court, au delà duquel les ténèbres s'appesantissaient, et, même dans ce

cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main.

Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré; il avait mis en bandoulière, sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul; il buttait souvent contre des racines ou des cailloux cachés, ou il enfonçait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, rayées en dents de scie par une piste qu'il n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir, où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas, qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel, dont l'écho rebondit inutilement de cime en cime, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et souffraient, comme s'il eût

été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dans sa course à l'abîme.

La lucidité de l'esprit et sa promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et le décomposa en ses trois éléments de froid, de ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée, et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils ; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse... Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne, avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

— Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien ; ne pleure pas : c'est ta pelisse blanche qui nous a coulé sur le dos !

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même

éveillé. Il n'avançait guère, et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrît, toute brune et large assise sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la première ferme de la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtements à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches, qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin, et frappa à la porte.

L'hôtesse qui ouvrit était de l'Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et demanda avec précaution :

— Que veux-tu, Schmidt? Et qui t'a mis en pareil état? Réponds-moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne, et ce qui lui était arrivé.

Alors elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse :

— J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est aux deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser... Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils!... Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la

salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passe-poils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures...

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main ; plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'asseoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé : bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une parure de baptême prêtée par un parent du bourg. Les parents eux-mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur

tête. Le curé prit la main de Louis Schmidt ; il riait d'émotion ; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

— Écoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique !

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si vivant, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume.

— J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes un exemple : j'en donne un autre.

Ce fut une belle fête, ce baptême d'un petit pauvre, et. quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

— Ah ! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut !

Mais il était écrit que, ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis.

Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avançait, il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mous-

seline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa veste gonflées outre mesure. « Provisions de voyage », pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois, et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne; comment Rosalie, tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait ; comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie ; et comment ses yeux, tout pleins de son âme, s'émurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

X

LA FORÊT DE MÉRIA

Nous avions quitté, depuis longtemps, la maison forestière et la première ferme de Méria, bâties. comme tant d'autres, sur l'emplacement et parmi les ruines d'une abbaye. L'après-midi touchait à sa fin. Nous venions de rentrer en forêt, et l'ombre déjà faite des sapinières nous pressait d'arriver. A droite du sentier, et bien en contre-bas, une longue bande de pré, déserte et vermeille, inclinée vers l'occident, s'emplissait, comme chaque soir, d'une lumière affaiblie, qui venait y mourir. Nous regardions de ce côté, avec une préférence évidente et instinctive. Les troncs des arbres, aux deux bords de l'herbe, les colonnes alignées qui contenaient cette grande vague claire, tout imprégnées par elles,

devenaient transparentes. La lumière se posait sur des mousses, des parois d'écorce, des feuilles, des grains de terre humide qui l'attendaient depuis l'aube, et chaque rayon s'y enfonçait, comme une abeille tardive. Il me semblait, — et bien des fois j'ai cru la même chose à la même heure, — que je les voyais sous la forme de fils d'or très fins et très droits, et que le vent ne remue pas.

Mon compagnon comprit sûrement l'espèce de joie envahissante et frémissante que j'éprouvais.

— Vous aimez, me dit-il, cette coulée de prairie entre deux forêts ; c'est une route pour les bûcherons et les pâtres, et c'est une route lumineuse, c'est l'*Alba Vie*.

Celui qui me parlait et répondait à une pensée que je n'avais pas exprimée, était un propriétaire du Bugey, chasseur passionné, et de la variété supérieure, celle qui observe. Nos provinces sont toutes pleines de ces poètes silencieux. Celui-ci m'avait conseillé d'emporter mon fusil, et nous montions tous deux guêtrés, armés, lestés par nos cartouches, mais ne chassant qu'en espérance ou en souvenir.

— L'*Alba Vie*, répéta-t-il. Vous remarquez que le nom est purement latin. Il appartient au patois de ce pays, que je possède assez bien, et qui a sûrement des origines latines, d'un côté, et allemandes de

l'autre. Pour m'en tenir à quelques exemples de mots dérivés du latin, nous disons : *ouva* pour grappe, *aula* pour marmite, *Maria* pour Marie, *zamo* pour j'aime. Et, sans doute, je ne prétends pas que nous ayons une littérature véritable, mais je connais de petits morceaux qui ne sont pas sans saveur. D'abord cette variante d'une fable. Je traduis pour vous, mot à mot : c'est mon vigneron qui me la récitait, le soir, à la chandelle, quand nous pressions la vendange.

« Colaton et Tamola buvaient ensemble.

» Colaton fait :

» — L'aigle est le plus fort des oiseaux !

» — Et pourtant, le roitelet ? fit Tamola.

» — Tais-toi ! Tu radotes !

» — Eh bien, écoute ! Un jour le roitelet dit à l'aigle : « Parions que je monte plus haut que toi ? » Voilà l'aigle parti. Il monte en tournant. Il était si haut qu'on ne le voyait presque plus, et il tournait toujours. Et, tout à coup, il dit : « Où es-tu, maintenant, pauvre roitelet ? — Je suis là, plus haut que toi. » Il était monté sur ses reins, pas plus pesant qu'une de ses plumes.

— Je crois, dis-je à mon compagnon, que j'aurais deviné la provenance de votre fable, à deux signes, à cet assemblage d'aigle et de buveurs. La montagne riche en vignobles, c'est avant tout le Bugey.

On y trouva du pampre, jusqu'à cinq cents mètres d'altitude, et des buveurs bien au-dessus.

— Aussi la littérature populaire est toute pleine de leurs faits et gestes. Ils ont dû l'inventer. Savez-vous, monsieur, que le bruant a deux chants très différents, l'un qui se termine sur une note aiguë et moqueuse, l'autre qui finit gravement et par une note très basse ?

— Je le savais.

— Mais ce que vous ignorez peut-être, ce sont les paroles des deux airs ?

— Absolument.

— Les buveurs ne sont pas comme nous : ils entendent ce que dit le bruant.

Mon vigneron, dont je vous parlais tout à l'heure, me racontait qu'un de ses amis, ayant prolongé un peu plus que de raison sa séance au cabaret, passait au pied de la montagne, pour retourner chez soi. Il frôla de l'épaule un buisson. Sur le buisson, il y avait un oiseau, qui se mit à siffler, de sa voix la plus élevée : « Une petite bouteille pour trois ! Une petite bouteille pour trois ! — Malhonnête ! cria le Bugiste, voilà ce que tu accordes à des gens comme nous : une petite bouteille pour trois ! Je vais t'apprendre à te moquer ! » En même temps il se baisse, prend une pierre et la lance. L'oiseau s'envole, donne dix coup d'ailes, — plus de cent pas de mon-

tagnard, — et recommence son refrain, un peu plus haut. L'homme le poursuit. Le bruant continue de se moquer. Il dépasse la région des vignes ; il entre dans la grande sapinière ; remonte le long du torrent, où chaque sorbier le voit se poser et repartir ; atteint la région des mélèzes, puis celle des sommets gazonnés, et là, perché sur la dernière branche morte d'un genévrier, il chante enfin sa seconde chanson : « Autant de têtes, autant de pots ! Autant de têtes, autant de pots ! — Petit coquin ! s'écrie le buveur fourbu et dégrisé, que ne l'as-tu dit plus tôt ? Je ne serai pas monté si haut. » Et laissant tomber son dernier caillou, il redescend dans la plaine.

Cette histoire, et d'autres encore, allègent la fatigue, qui se fait mieux sentir aux moments de silence. Mon compagnon, dont les yeux reconnaissent dans l'ombre, les sentiers emmêlés, observe, en guise de conclusion, que cette poésie populaire prouve l'esprit caustique et frondeur des paysans du Bugey. Ils aiment toute aventure, réelle ou inventée, qui tourne à la confusion du plus fort et surtout du plus riche.

— Peut-être aurons-nous l'occasion de le constater, en causant avec les fermiers de la grande ferme, là-haut..., des amis. Nous coucherons chez eux. Ils ont une origine que je vous raconterai... Mais j'aime

mieux me taire, à présent. Nous voici dans la contrée des gelinottes. Ne les troublons pas, si nous voulons que, demain, la chasse soit bonne.

La contrée des gelinottes, c'est, autour de nous, des ténèbres presque complètes ; des masses d'arbres rapprochés, entre lesquelles il y a, parfois, une étoile ou deux, quand on lève la tête. Et l'on voit bien alors que, même la nuit, le ciel est bleu, et que la terre seule est noire. Il fait chaud sous ce couvert des sapins. Nous sommes enveloppés par leurs branches, frôlés par leurs barbes de lichen, baignés dans l'odeur de résine et de mousse verte qui monte de la forêt vers la lune nouvelle.

Quand nous sortons de cette ombre, tout à coup, nous sommes au sommet de la montagne; il y a devant nous une vaste clairière, sans un arbre, prairies tout le long des lisières, puis terres labourées, cultures, chaumes, et, au milieu, la ferme basse, bâtie en rond, et où ne veille qu'un seul point lumineux. Nous nous dirigeons sur cette lampe dont le rayon nous est une promesse, et une bienvenue déjà. J'imagine le groupe des fermiers; mon compagnon les voit par le souvenir. Il me précède à travers les champs, et je l'entends qui dit, pour me préparer à cette visite : « Tout l'espace découvert appartient à la famille qui va vous offrir l'hospitalité, et elle possède encore un lot de futaie, sur l'autre versant

de la montagne... Laissez-moi parler... Ils sont assez jaloux de la chasse, et nous traiterons l'affaire en patois, la seule langue qui puisse avoir raison du frère cadet... Étudiez ce frère cadet. »

La pièce où je pénétrai bientôt, était la salle commune de la ferme, reconnaissable au poêle de fonte, qui était allumé, à la huche, à la longue étagère, accrochée aux poutres du plafond, et qui portait une rangée de fromages. Près du poêle, trois personnes se chauffaient, ayant achevé leur journée, une vieille femme, qui se leva aussitôt, et dont les yeux étaient remarquablement vifs et hardis, une jeune fille, presque jolie, fraîche comme une Suissesse, coiffée et habillée à la mode des gros villages, qui est celle des petites villes, et qui semblait ne point être chez elle, dans ce lieu sauvage, et un homme âgé, osseux, assez beau de visage, mais beaucoup moins vivant et moins décidé que la vieille femme.

Ce fut celle-ci qui reconnut mon guide, vint au-devant de lui, lui répondit en patois, avec ce mélange de familiarité et de dignité qui révèle un paysan de bonne race ou un paysan propriétaire. Elle se mit à préparer un dîner pour nous, envoya son frère à la cave, sa fille à la basse-cour, et fit les honneurs de sa maison d'une certaine façon aisée qui m'étonnait. Elle m'étonnait d'autant plus qu'en face de nous, tout au fond de la salle, un quatrième personnage

était assis, ce frère cadet que mon compagnon m'avait annoncé, et qui paraissait être à peu près idiot. Il pelait avec son couteau un bâton, sans doute un aiguillon pour les labours prochains, et, les yeux inégaux, la bouche entr'ouverte, les épaules soulevées par un tic nerveux, il ne prononçait aucune parole, et ne s'intéressait à aucune.

Deux ou trois fois cependant, et tandis que nous parlions de nos projets de chasse pour le lendemain matin, je crus voir, au coin de ses lèvres, un sourire mauvais et rapide.

— Vous avez ici, me dit tout bas mon compagnon de route, lorsque nous eûmes gagné la chambre qu'ils avaient tous, je crois, abandonnée pour nous, un exemple d'atavisme curieux. Ces gens descendent, à la troisième génération, d'une jeune fille de petite bourgeoisie, qu'un valet de ferme avait séduite. Elle devint la risée du village où elle habitait, dans la plaine. Ses parents la réduisirent en une sorte de captivité, et la traitèrent, dit-on, si rudement, que la pauvre fille tomba malade, de honte et de chagrin. Elle en serait morte peut-être, si un oncle ne s'était trouvé, qui dit un jour à sa nièce : « Épouse-le donc, mais tu vivras au haut de la montagne. Je viens d'acheter pour toi une clairière et une cabane dans la forêt de Méria. Je te les donne. Défriche les terres, et ne redescends plus parmi nous. » Il en fut ainsi.

Vous avez pu constater tout à l'heure que cette union mal assortie a produit une race étrangement inégale. Ce frère cadet a peu d'esprit.

— Assez pour nuire, lui répondis-je. Il ne goûtait pas nos projets de chasse, j'en suis sûr.

Mon compagnon me rassura.

Le lendemain, le départ pour la chasse était fixé à cinq heures du matin. C'est l'heure où les gelinottes sont encore dans les grandes sapinières. Nous savions qu'il en existait une compagnie, une seule, et nous connaissions la remise.

Avant quatre heures, — nous dormions mal, à cause du bruit des bêtes dans l'étable, au-dessous de nous, et du chant des coqs dans le poulailler, — j'entendis, au bas de la fenêtre, la voix d'un homme qui appelait son chien. Je me levai, je traversai la chambre et j'aperçus dehors, dans le jour à peine ébauché, le cadet qui causait avec sa sœur aînée, la longue, et vive, et accueillante maîtresse de la ferme. Un peu plus tard, et au moment où nous allions franchir le seuil de cette maison hospitalière, et où nous respirions, debout, près de la porte ouverte, la première bouffée d'air frais venue des bois, je crus qu'on avait tiré un coup de fusil du côté de la futaie aux gelinottes.

Mais je n'en eus la certitude que vers le soir. Nous fîmes, en effet, une promenade exquise, nos fusils

sur le bras, du haut en bas des pentes boisées. Mais pas une fois nous n'eûmes l'occasion de tirer. Nous ne trouvâmes de gibier qu'au retour et dans la maison que j'habitais.

Pendant mon absence, un homme aux yeux de fou, et qui disait des mots sans suite, était venu apporter une superbe poule gelinotte, se l'était fait payer, et avait aussitôt regagné la montagne.

XI

LA CHARTREUSE DE PORTES

J'ai visité hier l'un des couvents abandonnés pour cause de persécution religieuse.

C'était une Chartreuse, une des onze qui existaient en France avant la liberté d'association, et la troisième de l'Ordre par la gloire de son ancienneté. Elle datait de 1115. En ce temps-là, deux hommes que la vieille chronique de Samuel Guichenon qualifie de grands personnages, Bernard et Ponce, guidés par une vocation nouvelle, laissèrent l'abbaye bénédictine d'Ambronay, avec la permission de leur supérieur, — ils n'eurent point à en demander d'autre, — montèrent jusqu'au désert des Portes, et y fondèrent un monastère, quittant ainsi la vie en commun pour la vie en solitude, et la règle de saint Benoît pour celle de saint Bruno.

Le lieu que Guichenon désignait, au XVIIe siècle, sous le nom de désert, est encore passablement sauvage. Il se trouve presque au sommet d'une montagne longue, entre Ambérieu et Belley. Au bas d'une des routes qui y mènent, à la sortie de la petite et jolie ville de Lagnieu, le Touring-Club a placé un poteau avec cette inscription : « Chartreuse de Portes, 17 kilomètres, altitude 1052 mètres ».

Je commençai de monter, de bon matin. Le paysage est large dès le début, et devient rapidement immense. Au premier plan, au-dessous du lacet de la route, le Rhône, encaissé, écume, et tresse ses eaux comme un torrent.

— Il y avait là, autrefois, me dit un de mes compagnons de promenade, un cabestan que tournaient six paires de bœufs, et qui faisait franchir aux bateaux à vapeur le saut du Rhône. A présent, il y a un canal latéral, mais les bateaux à vapeur ont abandonné la partie.

Les yeux suivent le fleuve aisément et mollement, comme entraînés par lui. Ce qui était relief, talus ou colline, arbre ou buisson, peu à peu perd ses lignes, à mesure que la distance augmente, et ne survit qu'en lumière. Le Rhône tourne à angle droit: il coule à travers la plaine de la Valbonne. On voit le clair de l'eau, parmi les verts et les bleus embrumés des lointains, jusqu'à l'extrême horizon, où

étincellent parfois, dit-on, les vitres de la Croix-Rousse. Puis, le chemin que nous gravissons ayant lui-même changé de direction, nous cessons d'apercevoir le Rhône, et notre montagne en domine d'autres, celles du Bugey, boisées, arrondies de sommet, presque toutes barrées ou couronnées d'une ligne de falaises à pic, dont la pierre, grise ou mauve le jour, devient rose au couchant.

Nous ne sommes qu'au matin. Les pentes de roches sont grises. Entre ces deux paysages, celui du Rhône et celui des montagnes couvertes de taillis, allant de l'un à l'autre, nous montons. Nous ne croisons ni voiture ni automobile. A peine si nous rencontrons deux ou trois paysans qui descendent d'un village, Souquelin, au-dessus duquel les blés mûrs se déploient en éventail. Il fait très beau. Mais je n'ai pas cette joie que la lumière et le matin mettent au cœur, d'habitude. Je pense à ceux qui sont descendus, comme ces paysans, et qui ne sont pas remontés. Je souffre quelque chose de leur peine. Je songe à ces braves gens, contre lesquels il n'y avait point de reproches, et qui ont accepté l'exil afin d'affirmer et de sauver le droit que j'ai, et que vous avez, et qu'ils ont, de vivre seuls ou en commun, selon qu'il nous convient.

Le vent fraîchit, bien que le soleil soit déjà haut. Les champs de blé ne tiennent plus autant de place

entre les taillis en pente; mais ce sont les prés maintenant, des gazons ras, veloutés, pleins de sauterelles et de serpolet. Nous approchons de la cime. Pour la première fois, depuis le bas de la montagne, une futaie de hêtres couvre le chemin de ses ramures inclinées, élargies et à jour. Et tout à coup, par un brusque détour, nous arrivons devant une prairie creusée profondément et qui monte vers le sud, et sur laquelle est assise, d'un bord à l'autre, la masse pressée des bâtiments, la ferme, les granges, les douze pavillons qui sont autant de cellules de chartreux, et, au milieu d'elles, la chapelle, levant sa flèche pointue au-dessus des toits. Un mur, comme ceux qu'on voit dans les images représentant les vieilles villes, enclôt la partie réservée, la cité de la prière, du silence et de la paix.

Elle paraît être aujourd'hui la cité de la mort. Nous ne voyons personne. A deux cents mètres de nous, en avant, la grande porte du monastère, cintrée, peinte en vert, surmontée de trois petites statues blanches, fait une tache immobile dans la longue muraille. C'est dimanche; les fermiers eux-mêmes ont quitté les prés, dont les pentes enserrent les bâtiments et qui se mêlent, un peu au delà, de quelques planches d'avoine. Il n'y a point d'eau courante. L'unique bruit est celui des cigales.

Cependant, lorsque nous arrivons au terre-plein,

devant l'entrée, nous découvrons, dans un coin, trois valets de ferme qui jouent à la boule. Grâce à mes compagnons de route qui connaissent le régisseur, il va nous être permis de parcourir ce qui était hier une maison vivante et hospitalière.

Nous entrons dans une première cour, qui s'évase en forme de trapèze. Elle est pleine d'herbe en graine, toute jaune, qu'un faucheur a commencé de couper. Au fond de la cour, par quelques degrés de pierre, nous gagnons un vestibule, et par le vestibule la chapelle. L'idée d'abandon se précise. Elle est maintenant écrite partout, et de façons si diverses, et toutes si pénétrantes! La chapelle a encore ses lambris, ses stalles, son jubé de bois ciré, ses voûtes claires, et, dans la paroi gauche de chaque stalle, on voit encore le clou qui servait à suspendre la lampe de chacun des moines, quand ils venaient pour l'office de nuit. Mais les Pères ni les Frères ne suivent plus les cloîtres, silencieux dans leur robe de laine blanche, au son de la cloche qui les appelait à intervalles réguliers, pour prier en commun. Les ornements ont été enlevés de l'autel. Sur le parquet, une tache pâle et des trous de vis marquent la place où était fixé le pupitre pour la lecture des leçons. A la porte, un tableau avec des chiffres indique à quel autel durent célébrer leur messe, pour la dernière fois, les Pères Maximin, Bernard, Anthelme,

Ayrald et les autres. Un second tableau distribue entre eux les fonctions liturgiques, au chœur. Et tout près, l'un de mes compagnons ayant ouvert une porte :

— Venez, me dit-il. Voici le jardin où on cueillait d'habitude les fleurs, pour la décoration de l'église.

Je reste sur le seuil. Ce n'est qu'une grande confusion d'herbes, où la main de l'homme se reconnaît à peine. Les mauves sauvages ont envahi les allées et les plates-bandes. Parmi elles et parmi les graminées sèches, le long des murs qui partout protègent la solitude, je découvre seulement une douzaine de pavots doubles et deux lis qui ont oublié de mourir cet hiver, par la neige, ou cet été, par le chaud.

Nous rentrons dans le cloître, autour duquel sont bâtis les ermitages. Le premier de ceux-ci était, je pense, habité par le religieux chargé du soin des ornements et des vases sacrés. La devise inscrite sur la porte semble le dire. *Mundamini qui fertis vasa Domini.* Un peu plus loin, ce devait être la maison d'un « officier ». Il a choisi pour légende : *Nemo securè præest nisi qui libenter subest.* Un autre répète, après saint Bernard : *O beata solitudo! sola beatitudo!* Pureté ! Humilité ! Recueillement ! Les malheureux ! Ils ont été bien naïfs ! Si, au lieu de ce triple idéal,

ils avaient choisi le contraire, les mœurs faciles, la vie ambitieuse et brouillonne, ils seraient encore en France. Ils n'auraient point eu à souffrir. Aucun ministre ne les eût touchés. Ils auraient même tenu leur rang, et célébré la vertu aux distributions de prix.

J'ai honte de penser qu'une partie de cette noblesse, la plus certaine du monde, la plus ouverte et la plus rare, nous a quittés. Hélas ! je ne puis en douter. Chaque cellule que je visite achève la preuve commencée. Dans le réduit où chaque religieux fendait sa provision de bûches de hêtre, il est bien resté un peu de bois, et quelquefois la hache, mais l'atelier contigu, l'atelier de tourneur ou de menuisier, n'a plus d'outils ; le cabinet de travail n'a plus de livres ; le lit de planches ne porte plus la paillasse sur laquelle le Chartreux dormait, tout habillé. Et les jardins minuscules qui complétaient l'ermitage, si on devine encore l'amour plus ou moins grand des fleurs qui animait leurs maîtres, sont tous désolés, lamentables, condamnés à n'être bientôt qu'un buisson d'herbes et de ronces. Ici, cependant, le long d'un mur, des petites fraises ont mûri ; là des graines ont levé toutes seules, et donné leurs fleurs, belles louises, œillets, myosotis, pensées d'automne...

Je sortis, ne pouvant supporter plus longtemps la plainte de toutes ces choses, et je montai au delà du

couvent, jusqu'à l'endroit où un champ d'avoine frissonnait au vent, parmi les prés ras. De là je dominais la Chartreuse, je suivais du regard le mur d'enceinte et le dessin régulier des constructions. Je songeais à cette vie austère, très remplie et très ordonnée, qui avait cessé. Le silence était absolu. Soudain une belle cloche grave tinta dans l'air. La montagne répondit vite, comme habituée. J'écoutai. C'était la cloche conventuelle qui sonnait l'*Angelus*. Les moines sont tous partis ; mais elle est demeurée. Elle est la dernière chose qui soit soumise à la règle ancienne. Elle prie encore un peu, elle qui comptait autrefois les heures nombreuses de leurs prières. En se retirant, ils ont donné l'ordre de la sonner trois fois le jour, au désert de Portes. Et je suis sûr qu'ils l'entendent, dans le rêve triste du loin.

XII

LA VALLÉE D'AOSTE

I

VERS LA VALLÉE D'AOSTE

Revoir un coin d'Italie, fût-il grand comme la main et sans musée; y entrer tout doucement, à pied, ce qui donne le temps d'espérer; connaître le point précisément où passe la frontière, où le petit frisson est de rigueur, où l'on peut dire: « Le pré de gauche est français; cette avoine de droite est italienne » ; savourer, comme un barbare, ou comme une caille, la joie d'aller au sud ; descendre alors la montagne, dans l'enchantement d'une route nouvelle et des voyages anciens qui revivent et font cortège : c'est une tentation. J'y ai succombé.

Pendant une première journée, mes deux compa-

gnons de route et moi, nous avons remonté la vallée de l'Isère, d'abord en chemin de fer, depuis Montmélian jusqu'à Moutiers, puis en voiture. Il n'y a pas moins de quatre heures de dilligence, toujours au pas, pour atteindre Bourg-Saint-Maurice, où nous passerons la nuit. Et cela se supporte, même aujourd'hui. Je trouve au surplus un certain charme à cette lente ascension sans fatigue et sans bruit. Elle permet une chose que l'automobile et la bicyclette rendent impossible ou difficile : de méditer le chemin et de trouver en soi, quand l'excursion s'achève, une image qui n'est pas celle de nos yeux, — image toujours particulière et de peu de durée dans la mémoire, — mais un paysage inconsciemment travaillé, simplifié et qui demeure à jamais, parce qu'il est nôtre. L'Isère nous appartient de la sorte. Elle a des eaux couleur de schiste, abondantes et puissantes ; elle saute peu ; elle court et couvre les roches de son lit ; elle donne l'idée d'énergie et de travail ; on ne peut s'empêcher de songer : « Quelle belle tourneuse de roues ! » Les montagnes la serrent de près, presque toutes boisées, avec des rayures en zigzag, qu'ont tracées les avalanches d'hiver, et où se reconnaît souvent la tache, d'un violet pâle, de l'ardoise du pays. Elles ont des pentes rapides. Dès qu'elles s'ouvrent un peu, à l'entrée des gorges, sur la motte de terre végétale apportée par un torrent, une

vingtaine de maisons se groupent et s'épaulent autour d'un clocher dont l'aiguille est de fer blanc. D'autres, isolées, s'étagent dans la forêt, au moindre ressaut des pentes. Un peu d'herbe les enveloppe et les désigne. Puis la sombre montée des sapins reprend. Ils ne vont pas jusqu'aux sommets. Des roches les dépassent, ou des prairies toutes rases. Et bien au-dessus, en plein ciel bleu, pour bien prouver que nous sommes en haute montagne, deux glaciers se lèvent, disparaissent, reparaissent, et, je ne sais pourquoi, retiennent le regard et l'âme elle-même, celui du Pépin, qui semble un talus de neige et celui du mont Thuria, tout aigu au contraire et pareil à une lance en diamant.

Cette attirance des glaciers ne vient pas de leur blancheur, ni même de la rareté du spectacle, pour nous qui sommes des plaines, mais peut-être d'une idée de repos, de fraîcheur et d'asile, rêve obscur de toute vie.

J'ai oublié de dire, en effet, que la chaleur est grande, malgré l'altitude, que la vallée de l'Isère profite de cette journée pour mûrir ses moissons clairsemées, et que si l'une des rives est déjà entrée dans le soir, l'autre, celle où passe la route, reçoit le soleil et sert de réflecteur.

Un de mes compagnons de voyage, qui était encore récemment officier d'alpins dans cette région,

me fait remarquer que les sapinières les plus belles sont presque toutes orientées au nord-ouest.

— Sur le tronc des arbres, me dit-il, on reconnaît la direction du nord-ouest à l'abondance des mousses. Et les forêts sont de la mousse, pour les Alpes. Avez-vous remarqué aussi le grand nombre de mélèzes qui se mêlent aux sapins de la Tarentaise? Ce sont eux qui fournissent ce bois très rouge dont sont faites les charpentes et quelquefois les parois des chalets.

— Et ces feuillages plus clairs et buissonneux, le long des chutes d'eau?

— On les nomme ici des « vernes ». Les coqs de bruyère s'y plaisent. Avez-vous chassé le coq?

— Jamais.

— Quel joli coup de fusil! Au milieu de septembre, s'en aller là-haut, avec un bon chien, battre les touffes de rhododendrons... Croyez-moi, pas une chasse de la Beauce ne donne ces émotions-là!

Et nous causons coqs de bruyère, gelinottes, perdrix blanches, lièvres blancs et aussi, naturellement, des garnisons de frontière, des hivernages dans les postes d'alpins, à deux mille mètres en l'air... Il parle, avec un amour que je sens bien sincère et profond, de cette vie exceptionnelle, pleine de fatigues, d'initiative et de dangers, qui ferait horreur à tant d'autres. Il la regrette. J'éprouve un sentiment de réconfort à voir cet homme tout jeune, d'esprit ouvert et

de culture affinée, ne se plaindre de rien, vanter ses camarades et ses soldats d'hier, le faire avec mesure dans les mots, sachant que l'éloge qu'il donne pourrait lui être adressé, et ne montrer son émotion qu'à un tout petit signe involontaire, à un défaut d'assurance dans la voix, quand il est amené à dire : « C'était l'an dernier, au moment où j'ai donné ma démission. »

Le jour baisse ; la route devient plane ; elle tourne ; ô merveille, elle descend même à cent pas de nous, et nous allons trotter ! Mais non, c'est là un espoir vain. Sur la pente, après le tournant, voici une double rangée de maisons qui s'enfoncent dans l'ombre bleue ; voici des lumières qui tremblotent, des gens assis aux portes, des ruelles coupant en tranches la rue à demi éclairée, un étalage de costumes de la Tarentaise, tout clinquant malgré l'heure, une grande épicerie où brûle une petite lampe parmi des pots sans nombre, des groupes de notables, quelques promeneurs imprécis qui rentrent, dominés de très haut par la courbe de leur alpinstock, comme l'était Éliézer au puits de Rebecca, dans les images de mon enfance ; voici un hôtel en pleine crise d'activité, de cuisine et de santé, et un poteau indicateur qui explique tout : « Bourg-Saint-Maurice — défense de courir avec un véhicule quelconque ». Le nôtre a ponctuellement obéi. On le remise et nous entrons.

Le lendemain, au lever du soleil, — toujours un peu tardif, il est vrai, dans la montagne, — nous sommes loin déjà sur les sentiers qui conduisent au poste de la Redoute Ruinée, le dernier poste français, qui commande le col du Petit-Saint-Bernard. Nous quittons la région cultivable. Quelques planches d'orge ou d'avoine ont encore pu mûrir et viennent d'être coupées. Les gerbes, toutes menues, sont groupées en forme de tentes, la dixième coiffant les neuf autres, et les protégeant. On les engrangera quand les prés des sommets seront fauchés. Car tous les hommes valides, et beaucoup de femmes et d'enfants sont là-haut, pour la fenaison, au-dessus de ces à pic formidables, dans ces plis gazonnés, d'un ton de pierre précieuse, et que rompent tout à coup des éboulis de pierre noire. Les cabanes sont presque désertes. Trois belles filles descendent d'un de ces prés qui seront des champs de neige dans un mois. Elles viennent à travers les bouleaux. Elles rient. Elles portent le lait à quelque « fruitière » cachée parmi les sapins. Un soldat monte, poussant un mulet chargé de pain, et j'admire la vigueur de ses jarrets que serrent des bandes de laine bleue. Il nous dépasse, et continue du même pas que s'il marchait sur le boulevard. Je vois quelque temps son béret qui se balance entre les arbres grêles. La solitude nous ressaisit. La végétation s'appauvrit. Le vent,

qui souffle par-dessus les crêtes, commence à nous atteindre. Nous grimpons parmi les pierres, sur des pentes désolées, où s'accrochent seulement quelques touffes de rhododendrons. Mais la beauté n'a fait que se déplacer. Elle est dans les cimes neigeuses qui se montrent et se multiplient, et étincellent, et forment bientôt la couronne, couronne de duc, assurément, faite de vingt pointes, aiguës et blanches.

Le chemin que nous suivons n'est que sauvage et rude en la saison où nous sommes. Mais, pendant l'hiver et le printemps, il est dangereux. La tourmente, le froid et surtout les avalanches n'y font que trop de victimes, malgré les poteaux qui jalonnent la passe, — comme dans les mauvais endroits de la mer. — malgré les refuges établis de distance en distance, malgré les précautions et la grande habitude que les hommes ont de la montagne. Je lis à ma gauche, sur une grosse roche : « Le 11e bataillon de chasseurs, à la mémoire des camarades Plumey, Ganachas, Grand ; 3 février 1897 ». Le sergent Plumey venait d'être médaillé de la médaille militaire ; il descendait avec un petit détachement, lorsque le mauvais temps les prit. Une avalanche, se précipitant du haut du col des Embrasures, emporta sur la pente et ensevelit les trois hommes de tête. Et ce ne fut pas tout : car trois autres hommes, après avoir essayé de sauver leurs camarades, vouluren

regagner la Redoute Ruinée et se trompèrent de route, à cause de la tourmente qui soufflait, et tombèrent dans le « Creux des Morts ».

Le paysage qui nous enveloppe est en harmonie avec ces souvenirs tristes. Rien que des pentes d'éboulis, que crèvent çà et là, des épis de roches plus résistants et du même gris. La Redoute elle-même est toute grise, et bâtie sur une arête qui, en avant, barre le ciel. Nous arrivons à onze heures. Qu'y a-t-il de l'autre côté, là où se devine un gouffre? A peine les présentations faites, et pendant que je cause avec plusieurs jeunes officiers, dont deux sont désignés pour le prochain hivernage et parlent avec une jolie gaieté des charmes de la saison, un de mes compagnons m'appelle :

— Venez voir le Petit-Saint-Bernard! Venez voir du vert!

J'accours ; je me penche. C'est, en effet, un paysage tout vert et sans une feuille d'arbre. Au sortir de notre désert de pierre, il éblouit. Il m'apparaît comme une immense coupe oblongue, très creuse, aux courbes régulières et toutes vêtues d'herbe. Rien que de l'herbe, d'une infinie douceur de ton, depuis le sommet des montagnes jusqu'au plus creux de la coupe verte, où passe une route droite qui est la route d'Italie, où luit une seule maison blanche, qui est l'hospice du Petit-Saint-Bernard. Pas un sapin,

ni même un buisson, de quelque côté qu'on se tourne. Quelle belle aquarelle on ferait, avec des pentes bien lavées et sans renouveler sa couleur, si l'on pouvait traduire l'immensité, et faire tenir dans un dessin tous les rayons qui flottent ici et qui ne se posent point !

Quelques heures plus tard, je roulais, dans une diligence italienne, à travers cette vallée d'Aoste dont le nom, bien souvent, avait éveillé en moi un désir de voyage. Nous avions laissé en France presque tous nos nuages. Il nous en restait juste assez pour craindre la pluie du lendemain. La voiture descendait indéfiniment. Les chevaux trottaient. La vallée ne ressemblait pas à celle de l'Isère. Elle était plus large. Elle était plus gaie. Elle avait, la barrant à moitié et soudés aux montgnes, mille éperons verdoyants, panachés, envignés, et, sur chacun d'eux, un château habité ou en ruine. Les ruines étaient en majorité. Je trouvais délicieuses ces silhouettes romantiques. Et puis, j'avais déjà toute l'Italie autour de moi. Sur le siège, un médecin de Rome, à large bouche, — *la bocca romana*, — querellait en plaisantant le cocher, et s'interrompait pour montrer, sur un talus, une marguerite blanche des Alpes, en la saluant d'un geste fin et de trois mots sonores : « *bellissimo e raro !* » Un habitant de Bari développait à sa voisine

une théorie sur les femmes. Une jeune Valdotaine, échappée de quelque petit café de la montagne, bavardait, tantôt en français, tantôt en italien, parlait de Courmayeur comme d'une ville, énumérait ses relations dans l'armée de Victor-Emmanuel III, donnait au médecin de Rome des recettes de cuisine, et prononçait, avec un accent merveilleusement chantant et ailé, le nom d'un glacier que nous avions à notre droite, la Grivola. Un Génois se taisait.

Ce fut la Valdotaine qui me fit observer que les noms propres, dans la vallée, étaient français, que les noms des rues et les enseignes étaient écrits en français.

— Nous avons les deux langues, dit-elle. Elles sont enseignées toutes deux dans les écoles. On prêche en français, toujours, et, si on ne nous envoyait pas tant de fonctionnaires italiens, nous serions comme nos pères, qui ne savaient que le français.

— La belle affaire ! dit le Romain.

— Nous y tenons, dit un curé de la vallée, derrière moi. Notre cathéchisme est français. Et il est bien vrai qu'il y a progrès de l'italien, pour la raison qu'exprime mademoiselle. Les ministres sont toujours contre nous, contre nos coutumes particulières. Mais nous avons pour nous notre maison royale !

Le Génois interrompit, avec un sourire :

— Le val d'Aoste, c'est la Vendée de l'Italie !

— C'est leur Savoie, à présent, fit le Romain.

— La preuve, continua l'abbé, c'est que, samedi dernier, Sa Majesté est venue dans la vallée pour chasser le bouquetin, comme elle fait chaque année. Qui lui a souhaité la bienvenue ? Le sous-préfet et le syndic, et tous deux en italien. Eh bien! comment le roi a-t-il répondu ? Je vous l'apprendrai. Il a répondu au sous-préfet en italien, parce qu'il parlait comme roi d'Italie, mais il a répondu au syndic en français, parce qu'il parlait comme Valdotain...

Le fait était vrai. Je m'en informai. Le soir même, sur les murs d'Aoste, je lisais, d'ailleurs, cet avis du syndic, daté du 11 août, et que je transcris, et qui n'est pas écrit en italien ;

« Concitoyens, j'ai l'honneur de vous annoncer que Sa Majesté le roi arrivera dans notre ville demain à sept heures et demie, dirigé à ses chasses de Valsavaranche.

» Entre ses deux grands voyages politiques, notre jeune roi a voulu revoir cette fidèle vallée d'Aoste, qui fut tant aimée par son auguste père, de sainte mémoire, et par son grand aïeul.

» Comme eux, il vient s'y reposer quelques jours des soucis de la royauté...

» Sa Majesté arrive en forme privée, mais cela ne saurait empêcher nos sentiments de se manifester dans tout leur éclat...

II

LA CITÉ D'AOSTE

J'ai trouvé charmante cette petite cité d'Aoste. C'est là un mot bien vague, et qu'il faut expliquer.

Elle a le charme, d'abord, des vieilles villes qui ont leurs ruines en ordre, je veux dire à la place d'origine, et non dans les musées. Un Valdotain me disait hier soir, avec orgueil : « Nous avons une notable partie de nos murailles romaines ; savez-vous bien, monsieur, que c'est une des enceintes les mieux conservées de l'Europe ? » Et il n'y a pas que les murailles et les tours ; il y a les restes d'un théâtre, d'un amphithéâtre, un pont où les arrière-petits-fils des gamins d'aujourd'hui passeront encore, un arc de triomphe à peu près intact, des colonnades et des piliers ensevelis à moitié dans les caves, tout autour de la cathédrale, et surtout une porte Prétorienne à trois arches inégales, construites en pierres énormes, immuables, usées seulement de visage et impressionnantes comme une légion ressuscitée. Le Moyen âge et la Renaissance ont laissé de jolis monuments à côté de ces grandes ruines. L'archéologue qui veut

bien me guider à travers sa ville d'adoption, — un chanoine plein d'érudition et plein d'esprit, — me rappelle les Italiens que j'ai tant de fois suivis et écoutés avec une pointe d'émotion, quand ils m'expliquaient leur cité ou la campagne prochaine. Il a comme eux la connaissance passionnée du coin de terre qu'il habite, l'œil fin qui caresse les choses et revient vers vous chargé de pensées, le tact et, mieux que cela, l'habileté de choisir parmi les détails ceux qui doivent plaire à un Français, et cette sorte de dévouement qui n'épargne ni la fatigue, ni les heures, ni les mots, quand il s'agit de la gloire municipale. Il me montre ce délicieux prieuré de Saint-Ours, tout construit en briques, avec des terres cuites encadrant les fenêtres à meneaux, une œuvre exquise, à mon avis, et, comme il me voit devenir immobile et muet, ce qui est une forme d'admiration non douteuse, il se réjouit.

— Vous l'aimez?

— Tendrement.

— Je connais la personne qui habite le prieuré. Je crois que je pourrai vous faire monter. Il y a une ancienne chapelle...

Nous montons, en effet, et tout en haut, sous les toits, nous entrons dans ce qui fut une chapelle, dans ce qui est une pièce abandonnée. Une hirondelle s'échappe quand j'ouvre la porte. Elle a son

nid sur une corniche, au-dessus des fresques. Car tous les murs sont peints. Et ce ne sont peut-être pas des peintures de grands maîtres, mais ceux qui les ont faites croyaient à quelque chose, et atteignaient à la nouveauté par la vérité. C'en est le chemin. Je le dis à mon guide. Il me répond :

— Je pense que de nos jours, l'art est trop analysé avant d'être senti.

Ravi de la réponse et des souvenirs de ma journée déjà formés en chœur et chantant, je redescends et je vais où il me mène. Nous visitons la collégiale de Saint-Ours, et son cloître, une merveille, dans cette famille des cloîtres où les merveilles sont presque la règle. Vous verrez là, quand vous irez à Aoste, des colonnettes de pierre noire, qui sont du XIIe siècle, et qui portent dans leurs chapiteaux la fantaisie de dix poètes du temps, qui avaient des idées et qui ne signaient pas, des fleurs, des lianes qu'il a fallu rêver longtemps, des saints qui sont persuasifs encore après sept siècles, des fables en plusieurs tableaux, comme celle du renard et de la cigogne ; vous verrez, au-dessus, des pentes de toits gris, formées de dalles bien unies, et au-dessus encore vous verrez la pointe des montagnes bleues.

La pensée avait ainsi des étages pour monter.

Ceux qui sont toujours à la hâte, et ne peuvent donner qu'un coup d'œil à tant d'œuvres qui furent

méditées dans la paix, comprendront le regret que j'éprouvai en quittant si vite le cloître de Saint-Ours. Il fallait ne pas ignorer la cathédrale, ses boiseries, son trésor. Et la ville, tout autour, est amusante, avec ses vieilles maisons à belvédère, ses façades peintes dans le goût italien, jaune ou bleu pâle, ses morceaux de demeures seigneuriales, ayant encore des créneaux en queue d'hirondelle, qui sont gibelins, ou des créneaux carrés, qui sont guelfes. A chaque pas, nous nous arrêtons.

— Vous avez pu remarquer, me dit mon archéologue, que, dans la vallée, sur la pointe des clochers nous avons le coq gaulois.

— Oui.

— C'est une de nos libertés gallicanes, ajoute-t-il en souriant.

— Et les autres ?

— Les autres, c'est l'exemption, pour les élèves de nos petits séminaires, du port de la soutane ; c'est pour nos prêtres, la coutume de porter, au contraire, la soutane et le rabat. Si cela peut vous intéresser, je vous apprendrai encore que, dans la vallée d'Aoste, les revenus des bénéfices ecclésiastiques vacants ne vont pas à l'État. Enfin, vous avez déjà observé que la langue française, bien que combattue et déclinante ici, est encore langue officielle. Rappelez-vous les noms des rues que nous avons traversées : l'avenue

Victor-Emmanuel, la place de la Cathédrale, la place de l'Hôtel-des-États. Et voyez où nous sommes !

Je regarde la plaque posée sur le mur, et je lis : « Rue Xavier-de-Maistre, *via principalis* des Romains. »

— Vous pensez bien, dis-je à mon guide, que je ne vous quitterai pas sans que vous m'ayez raconté les souvenirs que Xavier de Maistre a dû laisser ici. A-t-il habité longtemps Aoste ?

— De 1793 à 1798. Sa maison n'est pas loin. Venez. Je vous conduirai ensuite à la tour du Lépreux.

A partir de ce moment, nous fûmes uniquement occupés de l'écrivain et de son héros. Je m'aperçus vite que c'étaient deux gloires inégales. Celle du Lépreux surpasse l'autre, naturellement. Les cochers de fiacre, les petits vieux de l'hospice auxquels il fallut nous adresser, et les passants qui nous voyaient et qui devinaient où nous allions, tout le monde connaissait le Lépreux. Il a pris possession de l'imagination populaire ; il a sa légende, sa tour, son cep de vigne ; on l'aime ; on en est fier ; on cite des mots de lui ; on sait quelle était la couleur du poil de son chien ; pour un peu, on dirait : « Notre Lépreux ». Ce n'est que justice, quand on y songe bien. Il fut, avec sa sœur, le seul lépreux recueilli et soigné en Aoste, et ne communiqua son mal à personne ; il émut ses contemporains d'un sentiment plus profond

et plus durable que l'admiration, et qui se nomme la pitié; il demeure enfin, après un siècle entier, une source de bénéfices pour ceux qui vivent, comme disent avec esprit les Suisses, de l'industrie de l'étranger. Quels titres que les siens! Xavier de Maistre n'en a pas autant. Aussi tient-il moins de place dans la pensée d'Aoste.

— Voici la maison où il passa cinq années, me dit le chanoine. Elle appartenait à la famille de Bard, et Joseph de Maistre y vécut aussi quelque temps, et plusieurs autres personnes de sa famille.

C'est une maison toute proche de la place Charles-Albert, où est situé le palais municipal. On la reconnaît aisément aux décorations de stuc qui ornent sa façade, du côté de l'avenue Victor-Emmanuel. A l'intérieur, quelques beaux appartements. La chambre de l'officier écrivain donnait sur l'avenue. Elle est demi-voûtée; elle a de hautes portes sculptées dans le style rococo : et c'est tout. Je cherche vainement quelque meuble qui ait appartenu à Xavier de Maistre, un de ses dessins, une de ses peintures. J'apprends qu'il existe deux paysages de lui, chez la comtesse de la Tour, dans la ville d'Aoste, et j'apprends, hélas! en même temps, que madame de la Tour est absente. J'aurais été curieux de voir comment ce cavalier, observateur et « sensible », comprenait le paysage. Nous nous replions vers le Lépreux.

Les distances ne peuvent être grandes, dans cette toute petite ville. Nous arrivons très vite devant la porte de l'hospice. Les Sœurs de Saint-Joseph, qui nous ouvrent, ne doutent pas un instant de notre intention.

— C'est pour le Lépreux ? disent-elles.

Les Sœurs de Saint-Joseph reçoivent tant de visites pour lui! Elles sont habituées. Quatre ou cinq bons sourires, indulgents, nous suivirent, tandis que nous traversions le couloir. Et quelques vieillards, pensionnaires de la maison, et qui se chauffaient au soleil dans la cour, nous entourèrent dès que nous fûmes au seuil de la seconde porte. Eux non plus, ils ne se trompèrent pas sur notre dessein. Nous venions pour l'ancêtre hospitalisé jadis à l'extrémité des dépendances, là-bas. Il fallait une clef, pour sortir de ce côté. Ils le savaient. Deux ou trois d'entre eux se mirent à courir vers une petite Sœur qu'on apercevait, blanche et noire, vers la gauche, et qui se rendait dans quelque salle de la maison. Ils couraient, boitant et trébuchant. Le plus rapide ne faisait pas du quatre à l'heure. Un autre commençait déjà une explication qui concernait l'homme célèbre. Un autre, avec des gestes étroits comme ceux d'un enfant, essayait de nous protéger contre un énorme chien qui s'était détaché et qui aboyait contre nous furieusement... Je vois encore la figure délicieusement

jeune et pure de la petite Sœur que les vieux avaient rejointe, et qui venait, souriant, non pas à nous, mais au dogue, et qui ne l'appela même pas, et ne dit pas un mot, mais posa sa main blanche sur la tête de la bête, abattit d'une caresse tous ces poils hérissés, traversa la cour, ne se détourna qu'en arrivant à l'angle, très sûre que le chien l'avait suivie, et le remit à l'attache, en lui faisant un signe : « Sois plus sage, frère chien ! » Il me sembla que je voyais sainte Marthe et la Tarasque.

Nous prîmes le même chemin. Après quelques hangars, nous nous trouvâmes au pied de la tour. Elle est carrée, sans style, percée inégalement, bâtie sur les fondations des remparts romains. Un enclos de quelques ares, un promenoir et une treille établis à la hauteur du premier étage, au faîte d'un fragment du mur antique, forment le domaine reconnaissable du Lépreux. Deux locataires, je crois, habitent encore les chambres. C'est la limite de la cité d'Aoste, de ce côté. Des vergers, des prairies descendent vers le sud. La campagne est belle et verte; les lointains sont grandioses, et Xavier de Maistre n'invente pas, quand il fait dire à son héros :

« ... Tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitor, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhêmes... Mais,

dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence : de ce nombre, est l'ermitage de Saint-Grat, que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, au milieu d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil, etc... »

Les moindres détails sont exacts, d'ailleurs, dans la nouvelle de Xavier de Maistre. Elle est une page d'histoire. Le Lépreux s'appelait Pierre-Bernard Guascoz; il était né dans le comté de Nice, et mourut dans sa tour d'Aoste en 1803, ayant habité là « pendant trente ans, cinq mois et vingt et un jours », selon le calcul des érudits qui ont publié une édition locale fort intéressante du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Cette édition nous renseigne minutieusement sur la maladie, les habitudes, la famille de Guascoz. Mais elle m'a appris, en même temps, un joli trait de la vie sentimentale de Xavier de Maistre. Et peut-être apprendrai-je à mon tour, à quelques-uns de ceux qui me liront, que le célèbre écrivain aima une dame d'Aoste, et qu'il le dit, à mots couverts, dans *le Lépreux*.

On se souvient du passage où le Lépreux raconte à l'officier qu'il avait adopté un chien perdu, laid, rebuté de tout le monde, qu'il y tenait cependant comme à un trésor, mais que certains habitants de la ville, par crainte que le chien ne portât au dehors

la contagion, ont saisi la pauvre bête, ont voulu la noyer dans la Doire, et, sans même prendre le temps de la traîner jusque-là, l'ont assassinée à coups de pierres. Il ajoute :

« Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces beaux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés... Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force... »

Le Lépreux ne mentait pas. Ces époux qu'il envie, dont il parle si poétiquement, ils les a vus. C'était Jean-Joseph Bariller, notaire, officier des milices d'Aoste, et Marie-Dauphine Petey, mariés le 3 février 1794. La jeune femme, il la connaissait de longue date. Elle habitait à cent cinquante mètres de la tour, chez son père, dans la ruelle Trotte-Chien. Elle devait hériter, elle eut peut-être dans sa dot ce

champ qui touche le jardin du Lépreux, et où était un vieux mûrier, dans lequel, jadis, la jeune fille montait pour apercevoir le malheureux, pour lui dire bonjour, pour recevoir, en échange, des fleurs qu'il n'avait pas touchées, et qu'il lui offrait au bout d'un long bâton. Xavier de Maistre également connaissait cette jeune femme. « Il allait souvent la voir chez son père, où se réunissaient régulièrement plusieurs personnes de distinction », dit l'édition valdotaine. Et il est certain qu'il l'aima. Quand elle fut devenue veuve, un an après son mariage, il se demanda s'il ne l'épouserait pas. Il avait alors trente-deux ans; il était ce bel officier, élégant, spirituel, dont on sait qu'il avait le don de sympathie, soit qu'il causât, soit qu'il écrivît. Marie-Dauphine elle-même le jugeait favorablement et le qualifiait d'homme sensible, expression bien démodée aujourd'hui, mais qui n'allait point alors sans estime, ni même sans tendresse. Pourquoi ne se marièrent-ils pas? Je l'ignore. Xavier de Maistre, en s'éloignant d'Aoste, emporta le souvenir de cet amour malheureux. Il en souffrit. Il a écrit, dans son *Expédition nocturne :* « Où est maintenant le zéphir qui agitait tes cheveux noirs, Élisa, lorsque, assise auprès de moi, sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence? Où est ton regard? Où est cet instant douloureux et chéri? »

Or, cette Élisa se confond avec la jeune veuve du notaire Bariller, avec la lointaine amie du Lépreux. Nous avons là-dessus l'aveu de l'écrivain. Voici comment. Le fragment que je viens de citer parle de séparation éternelle. Elle aurait pu l'être. Dans la réalité, elle dura vingt-neuf ans. En 1827, Xavier de Maistre, qui n'était plus jeune et qui revenait de Russie avec le grade et la retraite de général, passa à Pise. Il n'avait pas oublié la petite ville du Piémont d'où l'approche des Français l'avait fait s'éloigner en 1798; il n'avait pas oublié non plus Marie-Dauphine. Il gardait de cette idylle de jeunesse un souvenir qui n'était plus triste, qu'il avait toujours pu avouer, et que l'âge rendait touchant. La bonhomie est un grand art. Xavier de Maistre écrivit :

« Je ne sais si vous reconnaîtrez l'écriture de *Joris*, madame, après un si long espace de temps. Depuis mon retour dans ma patrie, je désirais vivement avoir de vos nouvelles; mais toutes celles que j'ai reçues étaient si contradictoires, que je ne savais où vous adresser une lettre.

» Enfin, une de mes cousines ayant eu le plaisir de faire la connaissance de mademoiselle votre fille, a pu me donner des notions plus exactes, et je m'empresse de me rappeler à votre bon souvenir. On m'a dit que vous ne jouissiez pas d'une bonne santé ; j'espère qu'on a été mal informé, et c'est sur-

tout à ce sujet que je vous prie instamment de me donner des renseignements. J'ai su, dans le temps, que vous étiez mariée, et que vous aviez épousé un homme distingué; mais je n'ai appris qu'en Italie que vous êtes mère d'une aimable famille : tout le reste m'est inconnu. J'apprendrai avec un bien vif intérêt les moindres détails de tout ce qui vous regarde, si vous voulez bien me les communiquer. Malgré le temps et l'éloignement, j'ai toujours conservé pour vous l'estime et l'attachement que votre caractère et vos excellentes qualités m'avaient inspirés, dans le temps où je me croyais destiné à unir mon sort au vôtre.

» Vous savez peut-être que Dieu m'a donné une excellente femme, à laquelle j'ai bien souvent parlé de vous. Heureusement j'ai pu lui faire partager les sentiments que je vous porte... Écrivez-moi, de grâce; tout ce que vous me direz m'intéresse. Parlez-moi de la Croix-de-Ville. Dites-moi s'il y a encore des pigeons devant vos anciennes fenêtres; si la petite maison de votre mère existe encore, et si vous avez visité quelquefois la tour déserte du pauvre Lépreux!... Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Qui sait si ma lettre vous parviendra? Permettez-moi d'espérer que vous me regarderez comme votre affectionné ami.

» X. M. »

La lettre était datée du 9 mai 1827. La réponse est de l'année suivante. Elle est signée *Élisa* et elle révèle un esprit fort avisé, un peu flatté, un peu attendri, un peu moqueur aussi. La veuve du notaire s'était remariée. Elle s'appelait alors madame Décoularé de La Fontaine.

« Je vous remercie, dit-elle, d'avoir bien voulu me donner de vos nouvelles et vous rappeler une ancienne connaissance qui ne vous a jamais oublié. Je me trouve heureuse et flattée d'avoir conservé votre estime et votre bienveillance. Depuis votre départ pour la Russie, j'ai eu peu d'occasions d'avoir de vos nouvelles ; j'ai su seulement, depuis mon retour de France, que vous étiez marié à une personne jeune, belle et riche. Votre lettre m'apprend que vous êtes du petit nombre des mariages heureux et que madame votre épouse joint aux charmes de l'esprit les qualités du cœur. L'auteur sensible du *Lépreux* mérite, sous tous les rapports, le bonheur ineffable d'une union bien assortie... Je me réserve de vous parler de ma famille la première fois que je vous écrirai. Je vous prierais d'adresser vos lettres à ma fille. Veuillez aussi y joindre votre adresse. »

Le ton de la réplique qu'on va lire et qui n'est pas datée, prouve que le vieux Joris s'empressa d'user de la permission qu'on lui donnait.

« Enfin, répond-il, j'ai arraché une lettre de la

cité d'Aoste ! Je ne saurais vous exprimer, madame, combien elle m'a fait plaisir... Avant tout, je dois vous dire que, toutes les fois que je trace, en vous écrivant, le mot *Madame*, ma plume s'arrête tout court, et je suis obligé de faire des réflexions sur le temps, l'âge et les convenances, pour ne pas écrire : *Ma chère Élisa*, quoique cela me paraîtrait tout naturel, depuis surtout que j'ai revu votre écriture, et que j'ai lu tout ce que votre lettre renferme d'aimable et d'affectueux. En parcourant votre lettre, le noir espace de trente ans qui m'a séparé de vous a disparu. Je vous ai revue jeune et belle, assise sous les noisetiers avec vos oncles et le Père Tavernier, et le cœur du vieux Joris ne s'est pas moins ému que celui d'Élisa. Je ne sais si votre imagination m'aura représenté aussi favorablement à votre souvenir. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à travers le temps et les orages de la vie, j'ai été plus heureux que vous sous le rapport de la santé, qui est encore parfaite, malgré mes soixante-cinq ans...

» J'ai appris avec plaisir l'emplette que vous avez faite de la maison de Bard (celle qu'avait habitée la famille de Maistre). Vous serez là un peu plus au large que dans celle où je vous ai laissée, et, comme je la connais, je sais où vous prendre lorsque je pense à vous, et je puis me promener avec vous,

dans le jardin au fond duquel on voyais jadis une perspective peinte, avec deux figures qui devaient représenter le baron Vignet et la comtesse de Bard.

» Je serai charmé aussi d'avoir une notice sur mes anciennes connaissances de la cité. Ce sera probablement une nécrologie. N'importe, ce coin de terre où j'ai longtemps désiré me fixer pour toujours, où j'ai passé des jours si heureux, m'intéressé autant que ma patrie. Je ne m'en rappelle jamais les hivers et le mauvais temps. Il me semble que le ciel y est toujours serein et les arbres en fleur. Mais, pour rentrer dans la réalité, et vous engager à me parler de vous, je vous apprendrai que mon front s'est dépouillé de ses cheveux, et qu'ils ne *rebiollent* plus, comme vous me le disiez un jour. En conservant ma face maigre et pâle, je suis devenu plus volumineux, et j'ai acquis un assez gros ventre qui me donne un air respectable. J'ai cru devoir vous faire ce portrait abrégé de ma personne, afin que vous ne soyez pas surprise, si jamais j'ai le plaisir de vous revoir. »

Se revirent-ils ? Je n'en sais rien. Cette lettre est la dernière que publient les auteurs de l'édition valdotaine, la dernière aussi, j'imagine, qu'écrivit Joris à Élisa. Car il ne suffit pas de vouloir s'écrire. Il faut avoir autre chose à se dire qu'un souvenir vieux de trente ans. On l'épuise en trois pages. La comtesse de Maistre semble l'avoir deviné. Elle

ajoutait à la lettre de son mari un post-scriptum tout à fait aimable, mais non moins désastreux, un de ces mots qui mêlent trop de présent au passé, et qui tombent comme une gelée blanche sur les rosiers refleuris.

« Permettez-moi, madame, disait-elle, de vous réitérer les compliments dont mon mari s'est chargé pour moi, et de vous assurer combien je serai heureuse de connaître la personne à laquelle il est si justement attaché. »

C'était bien fini, n'est-ce pas?

. . . . . .

Je songe à ces vieilles choses et à ces vieilles gens en quittant la cité d'Aoste. L'après-midi s'achève. J'ai pris le chemin de Courmayeur. Derrière moi les montagnes sont encore éclairées, mais les murs romains ou modernes, et les vergers, et la tour du Lépreux, s'effacent dans la brume qui grandit les distances.

III

COURMAYEUR ET L'ALLÉE BLANCHE

J'arrive à Courmayeur tout à la fin de l'après-midi. Depuis longtemps le soleil est couché, pour ce village bâti au pied d'une muraille qui le domine de plus de trois mille six cents mètres. L'ombre énorme l'a saisi et refroidi, pendant que l'autre versant, le versant français, tout de neige et de glaciers, retient de la lumière, jusque tard dans la nuit. Ici, les yeux en se levant très haut, plus haut qu'ils n'ont l'habitude de le faire, et comme pour suivre un aigle au sommet de la tour de son vol, se heurtent à cette ombre toute voisine. Ils souffrent. Ils se lèvent encore, cherchant la fin de l'obstacle et cherchant les premières étoiles où elles sont d'ordinaire, à mi-chemin du ciel. Mais les falaises de pierre montent toujours devant eux. Elles les oppriment. Elles barrent une moitié de l'espace. Et, se levant encore, ils aperçoivent la crête de la prodigieuse montagne, et le bleu des soirs d'été qui pâlit au-dessus. C'est une délivrance. Voir où finit l'ombre! Voir où passe au moins la tempête! Je regarde cette longue

ligne qui enveloppe Courmayeur, et d'autres villages, et des montagnes devenues toutes basses devant elle. Je remarque qu'elle fléchit un peu vers la droite; qu'au point où elle tourne, un fragment de l'arête s'est brisé, et que le glacier des Grandes-Jorasses a coulé sur les roches. A l'heure où je le découvre, sans soleil et sans lune, il ressemble à une draperie de brume, dont la pointe serait en bas, et qui pendrait de la haute muraille, et qui aurait, tout seul dans ce paysage éteint, un pouvoir de lumière faible et froide.

Ce n'est pas le moment d'admirer les choses. Elles seront belles demain, à l'aube, quand je partirai pour rentrer en France par l'Allée Blanche. La rue où je me trouve, petite, montante, tournante, est pleine de gens affairés et qui n'ont rien d'alpestre. La « saison » est bonne. Courmayeur, rival de notre Chamounix, a vu accourir beaucoup de Milanais, de Vénitiens, de Génois, beaucoup de beau monde italien qui lui est fidèle, — j'entends la voix chantante des femmes et la basse profonde des hommes, — il a sa part de cosmopolites; il regorge de visiteurs, en attendant que la première gelée le réduise à une poignée de paysans.

L'heure est précisément celle du grand rite de la journée. Les touristes vont dîner. Dans les cours des quatre ou cinq grands hôtels, qui dressent leur archi-

tecture et leurs gouttières de zinc neuf au-dessus des humbles toits plats et chargés de pierres de l'ancien Courmayeur, les cloches et les gongs annoncent la solennité. Le mont Blanc, en hiver, saluerait d'une avalanche cette musique endiablée. J'obéis comme les autres. Je rentre. Les couloirs de mon hôtel ressemblent à un vestibule de théâtre. Le régisseur veut bien, avec un sens parfait de la réclame, penché hors de son bureau vitré, la physionomie lasse, confidentielle et discrète, m'apprendre qu'un prince de la maison de France vient d'arriver. Je l'aurais appris, d'ailleurs, cinq mètres plus loin, sur le même tapis.

— Vraiment, ma chère, tu l'as vu ?

— Il descendait de voiture. On saluait beaucoup.

— Ils ont grand air, ces princes français.

— Mieux que cela, ma chère, il m'a reconnue.

— Oh !

— Parfaitement, et il y a vingt ans, cependant, qu'il m'avait vue, au bal, chez ma mère. Cette mémoire, n'est-ce pas ?

Les deux encore belles dames sont en grande toilette, décolletées, diamantées, fleuries, prêtes à dépenser en conversations de ce genre l'économie sévère de pensées qu'elles ont faite tout le jour. Je les crois Autrichiennes ; elles sont saluées et

accompagnées par d'autres belles dames étrangères, qui vont s'asseoir à une table réservée, à l'extrémité de la salle à manger. C'est une salle tout en or, vous le devinez, en or rouge, en or jaune, en or vert, avec de gros motifs d'argent, sur les corniches, comme des yeux qui reflètent l'or. Et le mont Blanc est tout près. Et la misère aussi.

Nous sommes bien deux cents dîneurs, de toutes les nationalités, mais de deux toilettes seulement: la robe de bal ou le corsage de laine montant; l'habit noir ou la vareuse d'excursion, encore marquée à l'épaule par la pression du sac; la bottine vernie ou le brodequin ferré; la gravure de mode ou la tenue de fatigue et, l'on peut dire, de péril. Beaucoup d'hommes, plusieurs femmes, viennent de faire une ascension pénible ou difficile. Une caravane arrive de Chamounix, et, retardée par une tempête de neige, a mis trois jours à franchir la grande muraille blanche. Mon voisin de droite, un Anglais, descend du glacier des Grandes-Jorasses. Il n'a pas pu atteindre le sommet, parce que le vent était trop violent, et que les chutes de pierres se succédaient comme en plaine les giboulées de mars. Il raconte à un jeune ménage d'Allemands du Sud, placé en face de lui, qu'il a craint, plusieurs fois, d'être foudroyé.

— Mon piolet, dit-il, jetait des étincelles.

La jeune femme, qui revient elle-même de « faire » une aiguille, demande, intéressée, presque émue et gentiment sérieuse :

— Vous connaissez la méthode américaine?

— Voyons?

— Nous l'employons toujours, en pareil cas : envelopper le fer de votre piolet dans un mouchoir de soie. Cela ne conduit plus.

J'admire qu'on puisse avoir des habitudes à pareille hauteur. Et la conversation se poursuit, sans nulle pose, conversation de métier, toute pleine de névés, de lunettes bleues, de cheminées, de cordes, de crevasses et de doigts gelés. Et rien n'est plus curieux que le contraste entre les deux catégories d'étrangers réunis dans cette salle, les uns qui ont grimpé et qui vont dormir, les autres qui se sont reposés et qui vont danser.

Je le retrouve dehors, dans la rue, à quelques pas de l'hôtel. A l'endroit où elle s'élargit et forme une place minuscule, je cherche le bureau des guides. Je n'ai pas de peine à le reconnaître. Une lampe éclaire fortement, dans une maison d'angle, une chambre à laquelle on accède par un petit perron de quelques marches. La porte est ouverte ; un homme dont la barbe et les sourcils blonds paraissent d'or sous la coiffe de rayons que lui fait l'abat-jour, le chef des guides répond à des touristes qui demandent des

guides, des porteurs, des mulets ou des renseignements. Je vois sa bouche qui parle lentement, et ses traits qui demeurent graves, avec une même expression d'effort, soit qu'il écoute, soit qu'il réponde; on devine que la marche dans la neige, ou l'abatage d'une futaie de vieux hêtres lui serait un moins rude travail et laisserait sans ride son visage. Autour de la maison, sur des bancs, sur des bornes, ou simplement debout, appuyés nonchalamment contre les murs, les guides et les porteurs valdotains attendent le client. Où iront-ils demain ? Sur quel glacier ? Au col des Géants ? Au glacier de la Brenva ? A l'aiguille de Péteret, qui se défend si bien à coups de pierres ? Dans la vallée de Valtournanche, où le roi d'Italie chasse le bouquetin ? Ils sont désignés d'après l'ordre d'une liste. Ils ont leur tour d'ascension, comme les marins leur tour d'embarquement. Ils attendent : quelques-uns sont déjà en pourparlers avec le client, sur la petite place, où souffle l'air glacé. On reconnaît les vrais alpinistes, les sérieux, les téméraires, au secret plus profond dont ils enveloppent l'affaire. Ils parlementent à voix basse, dans l'ombre des portes entr'ouvertes ou des ruelles qui descendent.

La lune a monté dans le ciel pendant que nous dînions. Mais sa lumière est vaincue. Sa lumière, si puissante dans sa force apaisée, si insinuante et

créatrice, vous le savez, de tant de formes nouvelles, n'a pas assez de vie pour animer ce chaos des assises du mont Blanc. Trop d'ombres luttent contre elle, ombre enfermée dans la pierre, ombre des parois fuyantes, ombre des gouffres, ombre de la poussière et des reflets. Elle passe, au-dessus du mont Maudit, toute petite, inutile et glacée. Des groupes de jeunes filles traversent la place, les pieds dans la boue, se rendant au bal. Elles rient ; elles parlent vite ; mais le bruit meurt aussitôt dans l'espace trop grand. C'est comme un vol de perdrix blanches. Le paysage lugubre n'en est pas égayé. Les guides du Club alpin continuent de calculer les fatigues et les mauvais passages du lendemain, et le profit qui en viendra, pour vivre en temps de neige.

Je vais dormir.

Le lendemain matin, tout est changé. Dans le ciel entièrement pur, les montagnes s'enlèvent si nettement que pas un détail n'échappe, de cette muraille qui n'était hier que ténèbres, ni les plans qui sont presque innombrables et montrent toutes les richesses du violet et du brun, ni les quelques sapinières du bas, ni les veines noires qui sont des abîmes, ni le regard vert des Grandes-Jorasses. J'observe les sommets surtout pour découvrir le premier rayon de soleil sur les glaciers. Et je l'aperçois à un détour de

la route. Le mont Maudit, un des sommets du mont Blanc, s'illumine tout à coup d'un grand arc de lumière orange, qui passe insensiblement au rose, s'y fixe un long moment, et s'achève en blancheurs nacrées, transparentes, perdues dans les hauteurs, et seul point de neige vivante au-dessus des neiges mortes. Nous ne pouvons cesser de le regarder sans y revenir presque aussitôt. Il domine la route où nous nous engageons, route admirable pourtant, mais d'une beauté de plus en plus sévère.

Pendant cinq heures, nous remontons l'étroite vallée qui tourne à la base du mont Blanc, et qui s'appelle l'Allée Blanche. Elle n'est blanche, en cette saison, que du côté droit, du côté de cette muraille vertigineuse, couronnée de neiges éternelles, et d'où descendent je ne sais combien de glaciers qui coulent vers Courmayeur. Nous suivons l'autre bord, forêt de mélèzes pour commencer, puis montagnes dénudées, mouillées, où les roches s'effritent et s'écroulent de toutes parts, où l'herbe n'a pas le temps de pousser, où la terre s'affaisse et glisse, où l'on ne voit, sur des pentes qui s'étagent et s'allongent tristement, que des guérets qui seront sans semailles et sans moisson, et qu'interrompt, de loin en loin, une tache de fer ou de charbon.

Entre les deux chaînes de montagnes, parmi les moraines des glaciers, les roches d'éboulis, les tor-

rents, seules quelques bandes d'herbe mordorée feutrent les talus exposés au Midi. Elles n'ont que deux mois pour parcourir tout le cycle de leur vie végétale, depuis la première pousse des feuilles, la levée des lances, des épées, des dagues, des vrilles ou des haches qui percent la vieille neige jusqu'à la chute des graines qui tombent dans la neige nouvelle de septembre. En ce moment, où je passe, c'est le grand été. Les fleurs se touchent, et cachent entièrement le sol. Beaucoup me sont inconnues. Mon guide en cueille une, une petite quenouille où sont piquées plus de mille étoiles d'un grenat ardent et qui embaument. Il me la présente, et, comme il accompagne souvent des Allemands, et qu'il a de la mémoire, il me dit : « *Nigritella angustifolia.* » Je lui réponds : « Ainsi soit-il ! »

Cependant, quand je prends la fleur entre mes doigts, je me sens réjoui par sa beauté, par son parfum, plus encore que de coutume. Nous sommes à plus de deux mille mètres d'altitude. Il faudra grimper jusqu'à deux mille cinq cents pour atteindre le col de la Seigne. J'éprouve une espèce de gratitude, en regardant cette plante, qui a réussi à se maintenir et à s'épanouir dans cet âpre couloir de neige.

Au même instant, un beau chien de traîneau, museau pointu, poil de loup, que le duc des Abruzzes a donné aux guides de Courmayeur, et qui nous a

suivis jusqu'ici, dresse les oreilles. Il a entendu, au delà du marais que nous longeons, le sifflement d'une marmotte. Aussitôt, il se précipite dans l'eau glacée, remonte au galop la berge au pied du mont Blanc, et disparaît dans les roches. Nous l'attendons plusieurs minutes. Quand nous sommes sûrs qu'il ne reviendra pas, nous avons une déception vive, hors de proportion avec ce menu incident : le départ d'une bête qui n'appartient à aucun de nous. Elle diminuait notre solitude. Et je continue à gravir l'Allée Blanche, comprenant mieux, à mesure que le bruit s'efface et que l'herbe disparaît, combien toute vie est pour nous émouvante.

FIN

TABLE

RÉCITS DE LA PLAINE

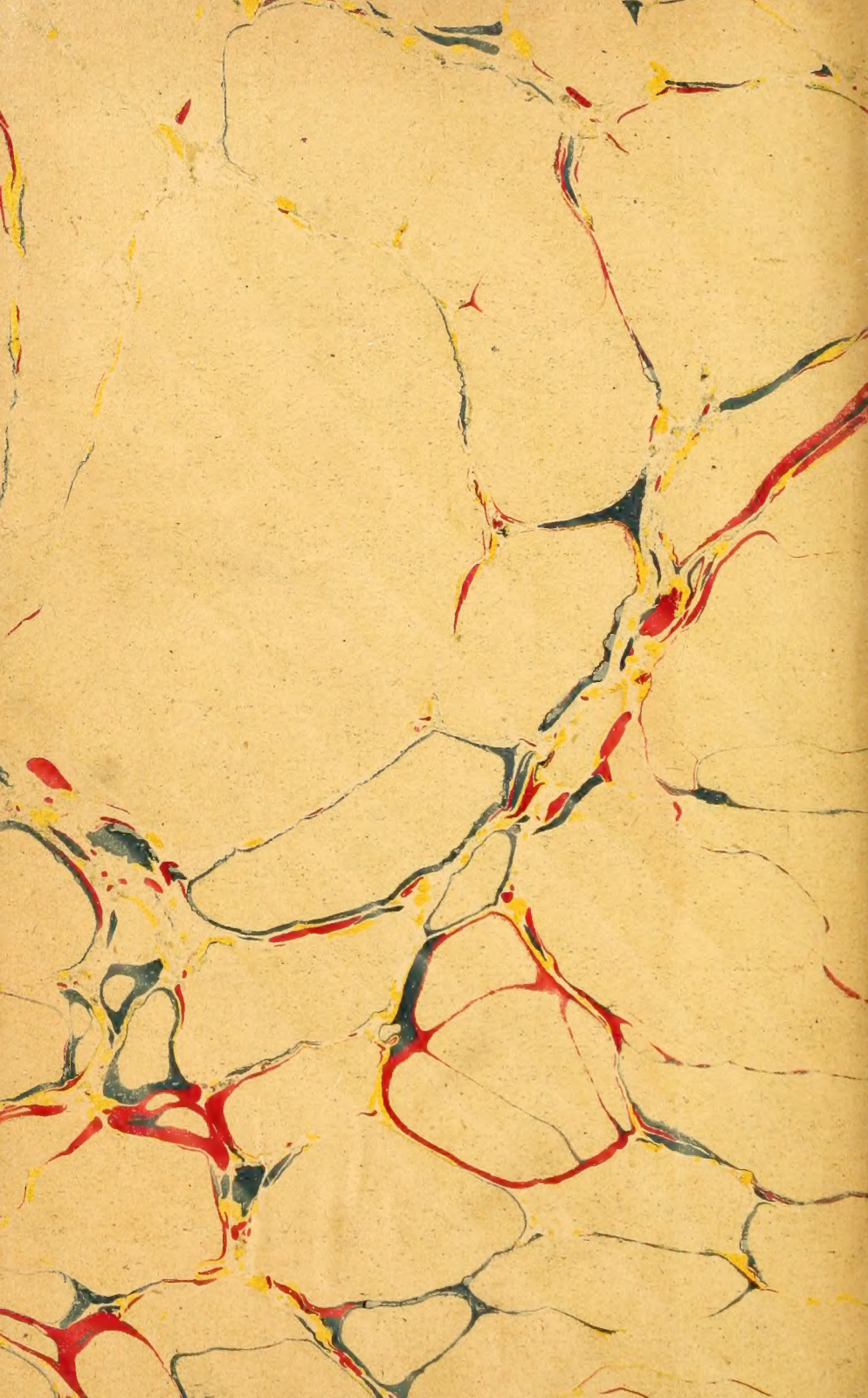
I. — JOURNAL DE ROUTE AU BORD DU RHONE . 3
II. — UNE EXCURSION DE CHASSE EN HOLLANDE. 67
III. — LA BONNE NOUVELLE 96
IV. — LE PRIEURÉ. 105
V. — LES TROIS AUTOMNES 115
VI. — LE VOISIN. 124
VII. — LES SAUVEURS DU VIN BLANC 133
VIII. — L'ORGANISTE. 142
IX. — HISTOIRE DE DINDONS. 152
X. — LE DERNIER JOUR. 161
XI. — DANS LA BANLIEUE DE LONDRES 172
XII. — LE PALEFRENIER DU PRINCE DE GALLES. 180

RÉCITS DE LA MONTAGNE

I. — SOIR DANS LA MONT G 195
II. — LA GRANGE 203

III. — LA CUEILLETTE DES FRAMBOISES 212
IV. — LE LAC D'AIGUEBELETTE. 221
V. — UN VILLAGE DE SAVOIE 229
VI. — LA FOIRE DE SAINT-MICHEL-DE-MAURIENNE. 238
VII. — LE TRÈFLE A CINQ FEUILLES. 245
VIII. — LE REGISTRE D'UN CURÉ 255
IX. — UN BAPTÊME 265
X. — LA FORÊT DE MÉRIA 275
XI. — LA CHARTREUSE DE PORTES 285
XII. — LA VALLÉE D'AOSTE 293

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY — 12888-8-05.



PQ
2193
B3R4
1907

Bazin, René
Récits de la plaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY